Eu. Langevin

TRISTAN L'HERMITE

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. REMY DE GOURMONT

Série in-18 à 3 fr. 50.

RÉTIF DE LA BRETONNE, avec une notice et un portrait........................... 1 vol.
GÉRARD DE NERVAL, avec une notice et un portrait 1 vol.
CHAMFORT, avec une notice et un portrait....... 1 vol.
RIVAROL, avec une notice et un portrait........ 1 vol.
HENRI HEINE, avec une notice et un portrait.... 1 vol.
ALFRED DE MUSSET, avec une notice de Jean de Gourmont et un portrait d'après Clésinger.. 1 vol.
TALLEMANT DES RÉAUX, avec notice........... 1 vol.
STENDHAL (HENRI BEYLE), avec une notice de Paul Léautaud et un portrait d'après Södermark... 1 vol.
CYRANO DE BERGERAC, avec une notice de Remy de Gourmont, un portrait et deux gravures anciennes .... 1 vol.
SAINT-SIMON, avec une notice d'Edmond Barthèlemy et un portrait d'après Vanloo .... 1 vol.
HELVÉTIUS, avec une notice par Albert Keim et un portrait d'après Vanloo.................. 1 vol.

Série in-16 à 3 fr.

THÉOPHILE, avec le portrait de Daret et une notice de Remy de Gourmont..................... 1 vol.
SAINT-AMANT, avec une notice de Remy de Gourmont .... 1 vol.
MAURICE DE GUÉRIN, avec une notice de Remy de Gourmont et un portrait..................... 1 vol.

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Tristan l'Hermite

LES AMOURS. — LA LYRE. — LES VERS HÉROÏQUES
LES HEURES DE LA VIERGE
LA MARIANE. — LE PARASITE. — LETTRES
AMOUREUSES. — LE PAGE DISGRACIÉ
OUVRAGES ATTRIBUÉS A TRISTAN
APPENDICE : BIOGRAPHIE
ANECDOTES. — JUGEMENTS LITTÉRAIRES
BIBLIOGRAPHIE

TROIS GRAVURES

PORTRAIT D'APRÈS DARET

NOTICE DE

AD. VAN BEVER



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX



NOTICE

—

TRISTAN L'HERMITE

Le 6 mars 1577 un convoi modeste quittait l'hôtel de Guise pour se rendre à l'église des Vieux-Augustins où la dépouille d'un des plus charmants poètes du XVI[e] siècle, Remy Belleau, allait être déposée près du chœur. Un peu plus de soixante-dix-huit années après, le 16 septembre 1655 exactement, un autre convoi, non moins

simple, partait du somptueux logis des princes de Lorraine et conduisait à sa dernière demeure le regretté Tristan l'Hermite qui, on le sait, avait servi dix années Henri II, duc de Guise. Bien qu'il n'y ait pas lieu d'épiloguer ici sur cette coïncidence de la mort de deux écrivains attachés, au même titre, à une des plus illustres maisons de France, on observera que la poésie en moins d'un siècle perdit, avec eux, ses meilleurs chantres rustiques.

Il y a un admirable et logique enchaînement dans l'histoire de notre littérature, et si nous n'évitons pas toujours le reproche de méconnaître la beauté lyrique, notre génie rachète cette infériorité par des qualités de méthode digne de frapper les moins avertis. Quel peuple autre que le français osera se flatter d'avoir produit des écrivains qui, tout en renouvelant les formes éphémères de l'art, aient sû obéir à une même discipline et garder une antique tradition. Remy Belleau était de la province du Maine; Tristan du pays de la Marche. Non seulement ils différaient d'origine, de goût et

de tendance, mais, encore ils avaient un passé peu identique.

Malgré cela ils se rejoignent en notre esprit, parce que leur œuvre nous émeut d'une même manière. Le premier vécut dans l'admiration des Grecs et demeura soumis aux règles de la Pléiade; le second voyagea, subit des influences, observa autour de lui, s'interrogea et n'écrivit rien qu'il n'ait éprouvé et longuement mûri. Le vers de Tristan plus nourri, et d'un dessin plus élégant, plus concis et plus correct que celui de Belleau, ne laisse pas de nous étonner et de nous séduire. Il n'a presque rien de nos vieux auteurs, hormi les images et un choix d'épithètes qui sentent leurs origines. Son éloquence, et plus encore ce mélange de préciosité et de recherche psychique qu'on trouve dans ses moindres productions, le désignent comme un des habiles interprètes de ce dix-septième siècle qui allait ceindre au front de Jean Racine l'auréole de gloire. Quelques-uns ont vu même en Tristan une manière de précurseur du grand tragique. Il nous apparaît tout autre et tel que

ses contemporains le connurent, lorsqu'il eut rimé *les Plaintes d'Acante*, *les Amours*, *la Lyre* et les *Vers Héroïques*, c'est-à-dire un lyrique un peu froid et contenu, d'une inspiration et d'une tendresse mesurées, d'un charme discret, sûr de ses moyens, ne laissant rien au hasard, faisant d'une stance ou d'un sonnet une chose délicate et précieuse, comme un objet d'orfèvrerie ou de joaillerie. Sa place dans l'histoire de la poésie française est près de Théophile qu'il continue, mais c'est un esprit original que rien ne saurait contraindre ni arrêter. Il nous paraît à tel point digne de représenter l'idéal de son temps que nous sommes surpris qu'on ait tant glosé sur son œuvre sans songer à nous en donner le régal.

Est-ce à dire que ses livres — les recueils de poèmes — soient communs ou dédaignés des curieux et des lettrés? Nous ne le croyons pas. Tout au contraire, il paraît bien que, si ces derniers n'ont pas été réimprimés, c'est que les éditions originales en sont presque introuvables.

Ainsi Tristan demeure un des rares poètes méconnus de son siècle.

Les anthologies ignorent à peu près son nom.

Il nous appartenait de réagir contre une telle injustice du sort et de donner au moins un choix des plus belles pages d'un de ces petits maîtres d'autrefois à qui nous devons la richesse et la précision de notre langue.

Ses ouvrages ne valent pas seulement par l'agrément qu'ils nous procurent. Ils nous renseignent sur les sentiments d'une société polie, et ce n'est point trop dire qu'indépendamment de leur qualité rythmique ses vers offrent un sûr témoignage de la sensibilité d'une époque.

La langue de Tristan est pure, d'un éclat recherché, mais sobre et d'une forme tellement classique que peu de lecteurs s'apercevront que son texte a subi ici de légères modifications orthographiques.

Chose singulière, ce poète, qui a peut-être plus de parenté avec Ronsard qu'avec Malherbe, n'est d'aucune école, d'aucune époque

précise. Son lyrisme, asservi à des idées, à des sentiments naturels et simples, mérite d'être entendu de tous temps. Il a l'universalité du génie, quoiqu'il ne connaisse pas les grands élans de l'âme et que le sublime ne l'ait guère pénétré. Sa strophe un peu essoufflée, mais d'un tour agréable, nous réserve de délicieuses surprises.

M. Pierre Quillard a dit que, comme Théophile, comme Saint-Amant, il sut, bien avant Lamartine et Hugo, intéresser le monde extérieur à la mélancolie des hommes. Le bruissement des feuilles, l'éclat du ciel, la voix des eaux, a-t-on écrit encore, se mêlent dans ses vers aux plaintes et aux désirs des âmes en peine.

Rien n'est plus juste. Ce classique est un romantique à sa manière ; c'est, en outre, un « impressionniste » que les manifestations de la nature ne laissèrent jamais indifférent et qui anima humainement les paysages qu'il décrivit. Quelques-uns de nos récents rimeurs lui doivent une direction, une discipline litté-

raire. Le Romantisme, le Parnasse, le Symbolisme même, pour ne citer que ces écoles, ont passé tour à tour sur son œuvre sans la rendre caduque et l'on ne sait qui a le plus gagné, de l'art de Tristan, ou de celui du dernier siècle, à être soumis à un tel rapprochement. Pour nous, il n'est pas douteux que ces anciens poètes nous aident parfois à déchiffrer l'énigme des nouvelles littératures.

Loin d'être un écrivain solennel, Tristan sut, à l'occasion, satisfaire au goût du jour et faire valoir ses dons de fantaisiste en servant ses inimitiés. Il donna dans le burlesque, mais cette fois encore il se montra original et se contenta d'être un émule de Régnier plutôt qu'un imitateur de Scarron. Aussi bien n'avait-il rien du farceur populaire; la véhémence du langage satirique, seule, l'attirait. Le morceau intitulé *A une gouvernante importune*, qu'on trouvera au cours du présent recueil, ne manque pas de saveur et d'à propos, mais c'est au théâtre que la verve de Tristan s'est donnée libre cours. Bien qu'il ait été un des premiers à

transporter sur la scène française le jeu des passions et à modifier l'intrigue historique, il ne fit montre, là, que d'exclusives qualités de poète. Il faut toute la splendeur de son imagination, son goût de l'éloquence, sa recherche des nobles sentiments, l'apprêt aristocratique de ses discours, pour faire passer la médiocrité de ses moyens tragiques. Pourtant il eut l'honneur de fournir au génie de Corneille et de Racine.

L'éclatant et durable succès de sa première pièce, *la Mariamne*, loin de favoriser sa gloire posthume, lui a plutôt nui. En effet, l'on fut porté trop souvent à juger de ses mérites sur cette tragédie que nous ne saurions entendre aujourd'hui sans déplaisir.

Il est resté, aux yeux de la plupart de ses admirateurs, observe un biographe, l'auteur de *la Mariamne* ; que l'on veuille le louer ou le critiquer, c'est toujours *la Mariamne* que l'on cite après son nom. L'on ignore volontiers qu'il y avait en lui l'étoffe d'un auteur comique estimable. Quelques scènes de sa comédie

du *Parasite* — sa meilleure pièce à nos yeux — ne déparerait pas le répertoire du Théâtre Français et la Poésie gagnerait ainsi à être offerte aux amateurs de spectacles.

Pour remarquer la souplesse et la variété de ses ressources, il suffirait d'étudier les poésies diverses qu'il a réunies sous ce titre : *les Amours*, *la Lyre* et *les Vers Héroïques*. On trouve de tout dans ces recueils. Stances, odes, sonnets, chansons, madrigaux, épigrammes, vers de ballets, prosopopées, tombeaux, prières, morceaux épiques, discours de circonstance, etc., s'y mêlent à plaisir. Tristan a traité tous les sujets et abordé tous les genres, du plaisant au sévère, du facétieux au noble, du tendre au tragique. Il ne s'est jamais montré inférieur à lui-même et, peut-être, apparaîtrait-il plus digne d'intérêt encore si nous pouvions lire ses ouvrages dans l'ordre où ils furent conçus. Malheureusement, le poète s'est peu soucié de l'ordonnance de ces derniers. Les Latins l'ont beaucoup influencé, les Italiens aussi : Ovide et Marini en particulier. Du

premier, il a le goût de l'invention, de la fable; du second la préciosité, la pointe, le *concetto*. Il a en outre une façon charmante d'exprimer la nature. C'est un poète soucieux d'être entendu de ses contemporains. Le début d'un de ses livres l'atteste.

Je n'escry point ici l'embrazement de Troye,
Ces larmes, ses souspirs, et ses cris éclatans,
Ny l'effroy qui saisit ses tristes habitans,
Lorsque des Grecs vainqueurs ils se virent la proye...

La querelle des Anciens et des Modernes l'eût laissé indifférent. La beauté du site, la recherche du décor propre à la rêverie, à l'épanchement sentimental l'occupe sans le lasser, jamais. Les passions de l'amour, le commerce de la galanterie absorbèrent les meilleurs instants de sa vie. Mais il ne se contenta pas, comme tant d'autres, de célébrer une « Iris en l'air » ; il aima sincèrement, souffrit et exalta sa peine. Ses accents sont tendres, voluptueux, sans rien de déclamatoire, sans vulgarité. Il a stylisé l'amour, semble-t-il, en une infinité de

tableautins qui retiennent l'attention, à l'égal des petits chefs-d'œuvre de la peinture du XVIIIe siècle. N'allez pas lui demander du repentir pour les désordres de sa jeunesse. S'il inclina sur le tard vers la piété, ce ne fut, peut-être bien, que parce qu'il trouva dans l'interprétations des vertus chrétiennes une nouvelle manière d'exprimer ses dons et d'aborder un genre en faveur duquel sa muse ne s'était point exercée jusque-là. En général son art est profane sans être païen, Tristan ne cherchant pas à substituer des divinités anciennes à la divinité de ses ancêtres.

Tout l'intérêt de son œuvre réside dans le reflet de sa propre personnalité. Son vers est autobiographique comme sa prose, comme le texte du *Page disgracié*, comme ses *Lettres* mêmes, que l'on ne rapprocherait point en vain, pour le style poli et maniéré, de *la Princesse de Clèves*.

Chez Tristan, l'homme rejoint le poète, à tel point qu'il n'est jamais plus près de nous émouvoir que lorsqu'il nous prend à témoin de ses

aventures et nous livre sans feinte le secret de sa confession. Nous avons avec *le Page disgracié* non seulement le plus savoureux, le plus sincère des livres d'un siècle conventionnel, mais encore un riche document de psychologie littéraire, touchant la formation du poète.

Il ne nous appartient pas d'observer ici quelle fut l'influence d'un pareil ouvrage. L'œuvre de Tristan eut une action lente, mais incontestable, sur les hommes de sa génération et sur ceux qui lui succédèrent. On l'a dit, un écrivain ne saurait être médiocre lorsqu'il servit à créer des grands hommes. N'aurait-il eu que ce mérite d'être un initiateur qu'il aurait droit à notre admiration. Mais il n'y a pas seulement un précurseur en Tristan L'Hermite ; il y a un homme du XVIIe siècle, qui vit sa vie, sans s'inquiéter du jugement de la postérité, et un artiste qui renoue la tradition.

Il apporte le haut témoignage de ce que la culture et la race ont produit de plus pur sur notre sol. Il n'en fallut, certes, pas tant à

M. Maurice Barrès pour nous convaincre de la supériorité du génie français.

En rappelant ici les vertus, de ce personnage singulier qui fut un poète, un dramatiste, un épistolier, un romancier, un « confesseur de soi-même », sans cesser d'être un gentilhomme attaché à son passé, fier de ses origines, éloigné des habituels rimeurs de cour, cultivant les Muses sans pédanterie et sans morgue, ce n'est point l'exemple d'un mort que nous proposons, mais d'un « vivant » en qui nous découvrons un peu de ce qui constitue l'idéal du xxe siècle.

AD. VAN BEVER.



Apollon dont les soins m'ont conduit dès l'enfance
Loin de l'ambition et des prospérités;
D'un immortel renom flatte mon espérance
Au lieu des autres biens que j'aurois mérités.

Ce Dieu, pour adoucir toute mon amertume,
Me promet qu'à jamais ce qui part de ma plume
Sera des beaux esprits l'agréable entretien.

Mais j'estime ce bruit autant qu'une fumée,
Car si durant la vie on a si peu de bien,
Que sert après la mort beaucoup de renommée?

LA LYRE


LES
AMOVRS
DE
TRISTAN



LES AMOURS

—

SONNETS

LES CHEVEUX BLONDS

Fin or de qui l'éclat est sans comparaison,
Clairs rayons d'un Soleil, douce et subtile trame
Dont la molle étendue a des ondes de flamme
Où l'Amour mille fois a noyé ma raison.

Beau poil, votre franchise est une trahison,
Faut-il qu'en vous montrant vous me cachiez Madame !
N'étoit-ce pas assez de captiver mon Ame,
Sans retenir ainsi ce beau corps en prison ?

Mais, ô doux flots dorés, votre orgueil se rabaisse,
Sous la sévérité d'une main qui vous presse,
Vous allez comme moi perdre la liberté.

Et j'ai le bien de voir une fois en ma vie
Qu'en liant le beau poil qui me tient arrêté,
On ôte la franchise à qui me l'a ravie.

PLAINTE A L'AMOUR

Toi qui de mon erreur es l'aveugle complice,
Enfant né dans le crime, et dans la trahison,
Puisque ta violence a si peu de raison
Je veux dire tout haut quelle est ton injustice.

Amour, tu veux que j'aime une belle prison,
Et tu m'y viens gêner d'un éternel supplice,
Me nourrissant toujours d'un si cruel poison
Que pour m'en délivrer je cherche un précipice.

Celle dont les appas ont engagé mon cœur,
Traite mes passions avec tant de rigueur
Que sur moi sa colère à tous propos éclate;

Et tout ce qui l'oblige a tant de cruautés,

C'est que mes sentiments pour loüer cette ingrate
Méprisent aujourd'hui les plus rares Beautés.

L'AVIS CONSIDÉRABLE

Source de mes tourments, objet inexorable,
Dont les jeunes appas triomphent de mon cœur,
O cruelle Silvie, il est bien misérable
Qui tombe entre les mains d'un insolent vainqueur !

Insensible sujet qui ris de ma langueur ;
Et te moquant de voir un mal incomparable,
Fais vanité de joindre une extrême rigueur
A l'extrême Beauté qui te rend adorable.

Si tu traitois ma flamme avec moins de mépris
Tu pourrois t'assurer que bientôt mes écrits
Te rendroient immortelle en dépit de l'envie.

Quel bien retires-tu de cet excès d'orgueil ?
Il abrège ta gloire en abrégeant ma vie,
Et te prive d'un temple en m'ouvrant le cercueil.

L'HUMEUR INGRATE

Par la malignité d'une étoile inconnue.
Dont le pouvoir s'applique à me tyranniser ;
En adorant Philis je m'en fais mépriser,
Et plus mon feu s'accroît, plus le sien diminue.

S'il faut qu'à s'augmenter sa froideur continue,
A l'envie de l'ardeur qui me vint embraser :
Je ne crois pas jamais en avoir un baiser,
Ni lui voir seulement une main toute nue.

Après tant de soupirs et de pleurs répandus,
Après tant de loisirs et de pas dépendus
Voilà ce que remporte une amour si fidèle.

Et son ingrate humeur me réduit à tel point
Que mon dernier secret, pour me faire aimer d'elle,
Est de faire semblant que je ne l'aime point.

L'AME INSENSIBLE

O fierté sans exemple ! ô rigueur sans seconde !
A quel malheur, ô dieux, m'avez-vous destiné,

Et quel crime ai-je fait pour me voir condamné
A me plaindre toujours sans que l'on me réponde ?

Aux peines que je prends, je sème dessus l'onde,
Et flattant les beaux yeux qui m'ont empoisonné
Je ne puis émouvoir un courage obstiné
D'une amour qui pourroit ébranler tout le Monde.

Pleuré-je incessamment, on se rit de mes pleurs,
Montré-je mes soucis, on les prend pour des fleurs,
Conté-je mon ardeur, on ne croit point ma flamme.

Et lorsque j'ai la terre et les cieux pour témoins,
Qu'avec le plus d'excès on outrage mon âme,
C'est quand on fait semblant qu'on y pense le moins.

LES VAINES IMPRÉCATIONS

Sexe ingrat et léger, défaut de la Nature
Sans foi, sans jugement, et sans élection,
Qui changes en un jour cent fois d'affection,
N'aimant que par caprice, et que par aventure.

Afin que ma vengeance égale mon injure
Je veux ainsi que toi suivre ma passion,
Et de crier si fort ton imperfection
Quelle soit détestable à la race future,

Mais quel transport t'égare ? une rare Beauté
Que tu nommes ta Reine et ta Divinité,
T'impose la douceur dans le sang et la flamme.

Un Romain dont l'Histoire a ses traits embellis,
Fit grâce à tout un peuple en faveur d'une femme,
Fais grâce à tout un sexe en faveur de Philis.

LES SECRÈTES CONSOLATIONS

Encore que je pleure, et bien que je soupire,
Ce n'est pas que mon cœur plaigne sa liberté :
Puis-je la regretter servant une Beauté
Dont les moindres faveurs valent mieux qu'un empire ?

Je dépite l'envie, et les traits qu'elle tire,
Ma constance et ma foi bravent sa cruauté ;
Et par quelques rigueurs dont je sois tourmenté,
La palme glorieuse est jointe à mon martyre.

Quoi que d'un vieux jaloux l'artifice ait produit,
J'entretiens en secret Orante jour et nuit :
Mais, que sa chasteté n'en soit point offensée.

Je lui parle sans cesse et la vois en tous lieux,
Car toujours mon amour fait faire à ma pensée
L'office de ma langue, et celui de mes yeux.

LE BAISER

Mes écrits à jamais, Amour, te béniront,
Puisque par ta faveur j'amollis cette souche ;
Pour le prix d'un laurier que je mis sur son front,
Iris me fit baiser les roses de sa bouche.

Qu'elle plongea mon âme en de félicités !
Que ce ressouvenir est doux à ma pensée !
Et si je dépeignis de belles vérités,
Que mon invention fut bien récompensée !

O Divine merveille, il faut bien que mes vers
Portant votre loüange au bout de l'univers,
Vous fassent adorer des plus rares personnes ;

Vous les reconnoissez trop libéralement,
Vous donnez des trésors, vous donnez des couronnes,
Et si vous ne donnez qu'un baiser seulement.

L'AMANT EN LANGUEUR

En ces tristes déserts, où s'arrête la Cour,
J'entretiens votre image au doux bruit des fontaines ;

Et me plains de l'absence aux sablons d'alentour.
Qui n'ont pas tant de grains que mon cœur a de peines.

Puis vous ayant offert à chaque heure du jour,
Des soupirs, des pensers, et des paroles vaines,
Je conjure un pinceau, qui des tourments d'Amour
Vous fera voir en moi des marques bien certaines.

Vous direz, Amaranthe, en voyant mon portrait,
Que c'est celui d'un autre, et qu'il n'a pas un trait
De ceux que sur mon teint vous avez vu paroître :

Mais je suis si changé par nos communs ennuis.
Qu'à bien parler aussi ce n'est pas me connoître,
Que de me reconnoître en l'état ou je suis.

LE BAIN EMPOISONNÉ

Que le bonheur est grand à quoi tu me destines.
Agréable présent des Nymphes d'un ruisseau,
Bain qui vient de servir de lit et de berceau,
De séjour et d'habit à cent beautés divines.

Mais que je sens ici de flammes intestines,
O merveille funeste ! ô prodige nouveau !
Amour en un brasier a converti cette eau,
Et ces roses pour moi se changent en épines.

O Cieux! que ce remède est pris mal à propos!
Je rencontre un supplice en cherchant du repos,
Tant le joug est cruel où le Destin me lie.

Je trouve dans ce bain mille pointes de fer,
Et ce qui fut naguère un ciel pour Roselie,
Dès que j'y suis entré n'est plus rien qu'un enfer.

LES MÉDECINS TÉMÉRAIRES

Voyant dessous un ciel ma Clorinde en langueur,
Mille Amours désolés pleurent de son martyre,
S'entredisant tout bas, que la même rigueur
Qui change ses beautés détruira leur Empire.

Approchez, médecins, et veuillez un peu dire
Si cette émotion doit tirer en langueur :
Si vous êtes savants vous le pourrez bien dire
Selon le battement et du pouls et du cœur.

Mais quoi? vous abusez de votre privilège;
C'est trop vous arrêter dessus ces monts de neige.
De qui le feu secret brûle tous les humains.

Il vous est bien permis d'approcher de sa couche,
Mais non pas de tenir plus d'un instant vos mains
En des lieux où des rois voudroient mettre la bouche.

LES TRAVAUX INUTILES

Je perds pour trop aimer l'usage du sommeil.
Je goûte peu de joie avec beaucoup de peine :
Aux desseins que je fais je sème sur l'arène
Et mon espoir se fond comme neige au soleil.

Toujours de ma raison j'abhorre le conseil
Pour suivre obstinément la voix d'une Sireine :
Et blessé dans le cœur d'une atteinte inhumaine
De crainte d'en guérir, j'en ôte l'appareil.

Ma crainte et mes désirs aux atteintes pressantes,
Sont de même que l'Hydre aux têtes renaissantes
S'acharnant sur mon ame avecque cruauté.

Mais un amour si rare et si bien témoigné,
Touche si peu l'esprit d'une ingrate Beauté,
Que mon travail ressemble aux toiles d'araignée.

LES AGRÉABLES PENSÉES

Mon plus secret conseil et mon doux entretien,
Pensers, chers confidents d'un amour si fidèle,

Tenez-moi compagnie et parlons d'Isabelle
Puisqu'aujourd'hui sa vue est mon souverain bien

Représentez-la-moi, dites-moi s'il est rien
D'aimable, de charmant et de rare comme Elle ;
Et s'il peut jamais naître une fille assez belle
Pour avoir un Empire aussi grand que le sien.

Un cœur se peut-il rendre à de plus belles choses?
Ses yeux sont de saphirs et sa bouche de roses
De qui le vif éclat dure en toute saison.

O que ce réconfort flatte mes rêveries !
De voir comme les Cieux pour faire ma prison
Mirent des fleurs en œuvre avec des pierreries.

LE RAVISSEMENT D'EUROPE

Europe s'appuyant d'une main sur la croupe,
Et se tenant de l'autre aux cornes du Taureau,
Regardoit le rivage, et réclamoit sa troupe
Qui s'affligeoit de voir cet accident nouveau.

Tandis, l'amoureux Dieu qui brûloit dedans l'eau,
Fend son jaspe liquide et de ses pieds le coupe,
Aussi légèrement que peut faire un vaisseau
Qui le vent favorable a droitement en poupe.

Mais Neptune, envieux de ce ravissement,
Disoit, par moquerie, à ce lascif amant,
Dont l'impudique ardeur n'a jamais eu de bornes :

« Inconstant, qu'un sujet ne sauroit arrêter,
« Puisque, malgré Junon, tu veux avoir des cornes
« Que ne se résout-elle à t'en faire porter? »

LE PORTIER INEXORABLE

Si l'amour du bon vin, qui ton visage enflamme.
Adoucit quelquefois ton courage irrité.
Suisse, rabats un peu de ta sévérité,
Et permets ce matin que j'aille voir Madame.

Deux flacons d'un muscat qui touche jusqu'à l'âme
Seront le prix certain de ta civilité.
Mais il ferme la porte avec brutalité ;
En vain je le conjure, en vain je le réclame.

Si ce lieu m'est toujours de si fâcheux accès,
Je ne puis espérer aucun heureux succès,
Et que rien me console en ma peine cruelle.

Dieux ! pour éterniser la rigueur de mes fers,
Mettrez-vous point Cerbère à garder cette Belle?
Il suffit de ce Suisse à garder les enfers.

MISÈRE DE L'HOMME DU MONDE.

Venir à la clarté sans force et sans adresse ;
Et n'ayant fait longtemps que dormir et manger
Souffrir mille rigueurs d'un secours étranger,
Pour quitter l'ignorance en quittant la faiblesse :

Après, servir longtemps une ingrate maîtresse,
Qu'on ne peut acquérir, qu'on ne peut obliger ;
Ou qui, d'un naturel inconstant et léger,
Donne fort peu de joie et beaucoup de tristesse.

Cabaler dans la Cour : puis, devenu grison,
Se retirant du bruit, attendre en sa maison
Ce qu'ont nos derniers ans de maux inévitables :

C'est l'heureux sort de l'homme. O misérable sort ?
Tous ces attachements sont-ils considérables,
Pour aimer tant la vie, et craindre tant la mort?

—

STANCES

L'AMANT SECRET

Douce et paisible nuit, déïté secourable,
Dont l'empire est si favorable
A ceux qui sont lassés des longs travaux du jour :
Chacun dort maintenant sous tes humides voiles,
Mais malgré tes pavots, les épines d'Amour
M'obligent de veiller avecque tes étoiles.

Tandis qu'un bruit confus règne avec la lumière ;
Ma passion est prisonnière ;
Je crains d'être aperçu, j'ai peur d'être écouté ;
Il faut que je me taise, et que je dissimule,
Mais sous ton cours muet je prends la liberté
D'entretenir tes feux de celui qui me brûle.

Je dirois qu'aujourd'hui leur fatale puissance
Auroit trahy mon innocence,
Et forcé mon esprit d'aimer si hautement ;
N'étoit qu'en si beau lieu mon âme est enchaînée,
Qu'on peut, à voir mes fers, juger facilement
Que j'aime par raison plus que par destinée.

J'adore, je l'avoue, une Beauté divine
De qui la céleste origine

Condamne mes désirs de trop d'ambition :
Mais quoi? de quelque erreur dont son esprit m'accuse,
Ses appas sont si doux, que jamais passion
Ne fut si téméraire et si digne d'excuse.

Sa bouche et ses beaux yeux ont des traits indomptables
Et des charmes inévitables,
Il n'est rien de si doux, il n'est rien de si fort,
O Dieux! qu'il m'est sensible en touchant sa louange
De n'avoir en mes maux que le seul réconfort
De servir un tyran qu'on prendroit pour un ange.

Mais que ce dur glaçon qu'elle porte dans l'âme
Résiste toujours à ma flamme,
Et que plus je la prie elle m'exauce moins;
Je lui veux conserver une ardeur si fidèle
Ne dussé-je obtenir jamais rien de mes soins
Que la seule faveur de mourir auprès d'elle.

Cependant mille voix dont ma fin m'est prédite
M'annoncent qu'il faut que je quitte
Cet objet que je sers avec si peu de fruit,
Destin veuille cesser de me faire la guerre,
Et montre ta clémence à dissiper un bruit
Qui m'est aussi mortel qu'un éclat de tonnerre.

SUR LA COLÈRE DE PHILIS

Belle Philis, obligez-moi
De me faire savoir pourquoi
Mes soins vous mettent en colère,
Car je ne puis me figurer
Ce que j'ai fait pour vous déplaire,
N'ayant fait que vous adorer.

Sans doute c'est ma passion
Qui cause cette aversion
Que m'exprime votre silence :
Voyez quel étrange succès,
On me hait avec violence
Pour ce que j'aime avec excès.

O Dieu ! quelle injuste rigueur
Pour vous avoir donné mon cœur,
J'ai donc mérité votre haine;
Et j'ai failli pour vous offrir
Ce que la beauté d'une reine
Auroit eu peine à s'acquérir.

Après un favorable accueil
Mes devoirs trouvent trop d'orgueil

En des grâces toutes divines.
O belle cause de mes pleurs !
Que de serpents, et que d'épines
Etoient cachés dessous ces fleurs.

Dès lors que les astres jaloux
Firent naître votre courroux,
La mort fut toute mon envie,
Car j'ai conçu depuis ce jour
Le même dédain pour ma vie
Que vous avez pour mon amour.

CONSOLATION A IDALIE SUR LA MORT D'UN PARENT

Puisque votre parent ne s'est pu dispenser
De servir de victime au démon de la guerre,
C'est, ô belle Idalie, une erreur de penser
Que les plus beaux lauriers soient exempts du tonnerre.

Si la mort connoissoit le prix de la valeur,
Ou se laissoit surprendre aux plus aimables charmes,
Sans doute que Daphnis, garanti du malheur,
En conservant sa vie, eût épargné vos larmes.

Mais la Parque subjecte à la fatalité,
Ayant les yeux bandés, et l'oreille fermée,

Ne sait pas discerner les traits de la beauté,
Et n'entend point le bruit que fait la renommée.

Alexandre n'est plus, lui dont Mars fut jaloux,
César est dans la tombe aussi bien qu'un infâme,
Et la noble Camille, aimable comme vous,
Est au fond du cercueil ainsi qu'une autre femme.

Bien que vous méritiez des devoirs si constants,
Et que vous paroissiez si charmante et si sage,
On ne vous verra plus avant qu'il soit cent ans,
Si ce n'est dans mes vers qui vivront davantage.

Par un ordre éternel qu'on voit en l'univers
Les plus dignes objets sont frêles comme verre,
Et le ciel embelli de tant d'astres divers,
Dérobe tous les jours des astres à la Terre.

Sitôt que notre esprit raisonne tant soit peu
En l'avril de nos ans, en l'âge le plus tendre,
Nous rencontrons l'amour qui met nos cœurs en feu,
Puis nous trouvons la mort qui met nos corps en cendre

Le Temps qui, sans repos, va d'un pas si léger
Emporte avecque lui toutes les belles choses :
C'est pour nous avertir de le bien ménager,
Et faire des bouquets en la saison des roses.

LA BELLE CAPTIVE

Par un sort dont les cruautés
Affligent toutes les Beautés
Qui méritent d'être adorées;
Toujours les femmes comme vous,
Ainsi que les pommes dorées
Ont leurs dragons et leurs jaloux.

Mais on a beau vous éclairer,
Je pourrois toujours espérer
Assez d'heur dans ma servitude,
Puisque votre inclination
N'a point d'excès d'ingratitude
Pour l'excès de ma passion.

Bien que nos corps soient attachés
Et tous nos plaisirs empêchés
Par cette cruelle manie :
Amour, roi de nos libertés,
Ne veut pas que sa tyrannie
S'étende sur nos volontés.

Malgré ses inhumaines lois
Qui de la vue et de la voix

Nous veulent empêcher l'usage ;
Moquons-nous de cette rigueur,
N'obéissons que du visage
Et soyons rebelles de cœur.

Ne pouvons-nous pas nous aimer
Sans éclat, et sans alarmer
Toutes ces âmes insensées ;
Et trouver assez de loisir
Pour faire parler nos pensées
Et nous voir des yeux du désir ?

LES VAINS PLAISIRS

Fils de la nuit et du silence,
Qui d'une aimable violence
Charmes les soucis des humains,
Quand sur le crèpe de tes ailes
Tu viens de tes humides mains
Clore doucement mes prunelles :
Sommeil, entre les immortels
Tu mérites bien des autels.

L'homme lassé de l'exercice,
Périroit sans ton bon office ;
C'est toi, Sommeil, qui le remets.

Et tandis que le corps repose,
A l'esprit qui ne dort jamais
Tu contes toujours quelque chose,
Et dépeins encore à ses yeux
La mer, la campagne et les cieux.

Bien que le soleil soit sous l'onde,
Par ta grâce il voit tout le monde
Ainsi qu'à la clarté du jour,
Il court soudain toute la terre
Et trouve mille objets d'amour,
De chasse, de paix, ou de guerre,
Ressentant selon tes désirs
Des maux feints, ou de faux plaisirs.

Par ta faveur j'ai vu Clymène
Mais plus belle et moins inhumaine
Qu'elle n'avoit jamais été :
Rien ne marchoit dessus ses traces,
Pour tenir l'œil sur sa beauté,
Qu'Amour, la Jeunesse, et les Grâces
Et mille autres divins appas,
Qui vont toujours devant ses pas.

Avec un souris qui se joue
Dans les fossettes de sa joue,
La Belle m'a tendu les mains,
M'a dit d'une voix angélique :

Quitte tous ces soins inhumains
Et cette humeur mélancolique,
Tes jours de larmes sont passés,
Et tous tes vœux sont exaucés.

O mon Astre, ô ma belle Reine,
Daignez-vous convertir ma peine
En un contentement si doux !
Vous m'honorez assez de croire
Que j'aime à soupirer pour vous,
Et que je tiens à plus de gloire
De mourir devant vos beaux yeux,
Que de vivre avecque les Dieux.

Mes devoirs ne vous touchoient guère
Quand vous craigniez que le vulgaire
Parlât contre votre beauté :
Alors moins sage que vous n'ètes
Aviez-vous bien la lâcheté
De craindre ce monstre à cent têtes,
Qu'un de vos regards seulement
Pourroit charmer en un moment ?

Je considère à ces paroles,
Ses yeux, mes deux chères idoles,
Qui s'abaissent honteusement :
Clymène me fait mille plaintes,
Et m'enseigne insensiblement,

Qu'il est temps de bannir nos craintes
Et de rappeler nos désirs,
A la récolte des plaisirs.

Le sang au visage lui monte,
De roses l'amour et la honte
Couvrent les beaux lys de son teint;
Je presse celle de sa bouche,
Et d'une ardeur brûlante atteint
Je la fais tomber sur sa couche,
Où par mille plaisirs charmés
Nous demeurons tous deux pâmés.

Mais comme mon bonheur me noye,
Et queje me fonds tout en joie,
L'Aurore qui fond toute en pleurs,
Me surprenant sur ces rapines
Découvre beaucoup moins de fleurs
Qu'elle ne me couvre d'épines;
Alors que le grand bruit du jour
M'éveille, et trahit mon amour.

Le soleil en venant de naître
S'est introduit par ma fenêtre
Afin d'en chasser mon espoir,
Déjà sa lumière importune
Monte dessus mon lit pour voir
Si j'ai quelque bonne fortune,

Et rit de voir qu'avec les bras
Je la cherche en vain dans mes draps.

Que le sort de l'homme est volage !
Il ne lui montre bon visage
Que pour le tromper à l'instant :
S'il souffre, ce n'est point mensonge,
Mais s'il advient qu'il soit constant
Il trouve que ce n'est qu'un songe
Dont la vaine félicité
Disparoît devant la clarté.

LE CRUEL

Pour quel sujet prends-tu plaisir
A me lancer ce trait de flamme,
Qui vient suborner mon désir
Pour lui faire trahir mon âme ?
Tourne ailleurs ces regards puissants
Dont tu sollicites mes sens
De rentrer dessous ton Empire,
Après m'avoir si mal traité,
Ne veux-tu pas que je respire
Le doux air de la liberté ?

C'est mon agréable élément :

La moindre contrainte m'afflige,
Et je ne m'aime seulement
Que pour ce que je me néglige.
Sais-tu pas que mes sentiments,
Pour les soins et pour les tourments,
Sont d'un naturel un peu tendre ?
Et que c'est même sans effort
Que mon esprit ose prétendre
De sauver mon nom de la mort ?

Ne crois donc pas me rembarquer
Dessus le point d'une tempête,
Et ne pense pas te moquer
De cette seconde conquête ;
Contente-toi que sous tes lois
J'ai supporté plus de six mois
Une tyrannie importune ;
Et que j'ai moins forcé mon cœur
Pour acquérir de la fortune,
Que pour adoucir ta rigueur.

Si tu formes donc le dessein
De me prendre encore au passage,
Fais-moi voir l'amour dans ton sein
Comme il est dessus ton visage :
Permets que sans peine et sans bruit
Je me charge en secret du fruit

Dont mon espérance est bornée :
Car j'ai pris assez de souci
De semer toute l'autre année
Pour recueillir en celle-ci.

LA GOUVERNANTE IMPORTUNE

Vieux singe au visage froncé,
De qui tous les pages se rient,
Et dont le seul nom prononcé
Fait taire les enfants qui crient ;
Vieux simulacre de la Mort,
Qui nous importune si fort
Par le chagrin de ta vieillesse ;
A parler sans déguisement,
Le temps avec trop de paresse
Te traîne vers le monument.

Il n'est point de chênes plus vieux,
Ni de corneilles plus antiques :
Tu peux avoir vu de tes yeux
Tout ce qu'on lit dans nos chroniques.
Tes membres, saisis d'un frisson,
Tremblent de la même façon
Que font les feuilles en automne ;
Tu ne fais plus rien que cracher,

Et toute la terre s'étonne
De te voir encore marcher.

Mais on ne vit plus si longtemps :
Ton corps, devenu pourriture,
A payé depuis cinquante ans
Ce qu'il devoit à la Nature.
Qui t'a fait sortir du tombeau ?
Caron t'avoit en son bateau
Mise au delà du fleuve sombre :
Et rompant ton dernier sommeil,
Lorsque tu n'es plus rien qu'une ombre,
Tu viens éclairer mon Soleil.

Rentre dans ton dernier repos,
Squelette couvert de poussière,
Que par de magiques propos
On a fait sortir de la bière.
Ou si, pour faire des Sabbats,
Tu dois demeurer ici-bas,
Par un ordre des destinées :
Va te retirer dans les trous
De ces maisons abandonnées,
Où ne hantent que les hibous.

Pourquoi viens-tu dans cette Cour,
Pour y choquer la complaisance ?
Toujours les Grâces et l'Amour

Y languissent en ta présence.
Le Ris, les Jeux, et les Plaisirs
Que le sujet de mes désirs
Fait par tout éclore à sa vue,
Fuyant tes importunités,
Prennent l'essort à ta venue,
Ainsi qu'oiseaux épouvantés.

C'est toi qui murmures toujours
Quand je parle avec Angélique,
Accusant d'innocents discours
De quelque mauvaise pratique :
C'est toi qui, d'un cœur obstiné,
Fais la ronde autour de Daphné,
Rendant son accès difficile ;
Et qui ne saurois endurer
Que Mirtil ait pour Amarille
La liberté de soupirer.

Devant toi l'on ne peut parler
Avec prétexte légitime,
Dire bonjour, c'est cajoler ;
Et tourner l'œil, c'est faire un crime.
Ton humeur, pleine de soupçons,
Fait de ridicules leçons
A des cœurs exempts de malices ;
Et tes défenses, bien souvent,

Leur enseignent des artifices
Qu'ils ignoroient auparavant.

La vertu froide et sans couleur
En ternit sa grâce immortelle,
Et soupire avecque douleur
Voyant qu'elle est sous ta tutelle;
Elle a décrié ton support,
Ne pouvant souffrir sans effort
Les soins dont ton esprit s'acquitte :
Car ton sens débile et léger
Se rend oppresseur du mérite
Qu'il s'ingère de protéger.

Avec d'importunes clartés
Tu veilles de trop belles choses.
Qui te voit parmi ces Beautés
Voit un serpent parmi des roses,
Mais tu fais beaucoup plus de mal
Que ce dangereux animal,
Si l'on en croit la Renommée ;
Car tu piques, en trahison,
D'une sagette envenimée
Qui n'a point de contrepoison.

Quand tu m'as blessé jusqu'au cœur
Par tes inhumaines censures,
Tu souffrois avecque rigueur

Les appareils de mes blessures :
Angélique cherche parfois
Dans le ton charmant de sa voix
Quelque douceur qui me console ;
Mais tu l'aperçois promptement,
Et viens retrancher sa parole
Dès le premier mot seulement.

Désormais applique-toi mieux,
Prenant garde à ce qui te touche ;
Fais tarir la glu de tes yeux,
Et non pas le miel de sa bouche ;
N'épends plus la mauvaise odeur
D'une criminelle laideur,
Parmi des beautés innocentes ;
Au lieu de tant de traits lâchés
Qui blessent des vertus naissantes,
Repens-toi de tes vieux péchés.

LE BRACELET

Amour en soit béni, le sujet de mes vœux,
Cette jeune Beauté qui captive mon âme,
De cent chaînes de flamme,
La veut lier encore avecque ses cheveux.

Cette chère faveur que je n'osois prétendre,
Rendra de mon destin les Dieux même jaloux ;
Voyant qu'un feu si doux
Se trouve accompagné d'une si belle cendre.

Agréables chaînons, beau fils d'ambre flottant,
Vous ne faisiez qu'errer autour de son visage ;
Etiez-vous si volage
Pour venir aujourd'hui me rendre si constant ?

O Cieux ! ma servitude est tellement plaisante,
Que comparant les fers où je suis arrêté
A quelque Royauté,
J'estime une couronne importune et pesante.

—

ODES

LE PROMENOIR DES DEUX AMANTS

Auprès de cette grotte sombre
Où l'on respire un air si doux,
L'onde lutte avec les cailloux,
Et la lumière avecque l'ombre.

Ces flots, lassés de l'exercice
Qu'ils ont fait dessus ce gravier,
Se reposent dans ce vivier
Où mourut autrefois Narcisse.

C'est un des miroirs où le faune
Vient voir si son teint cramoisi,
Depuis que l'Amour l'a saisi,
Ne seroit point devenu jaune.

L'ombre de cette fleur vermeille;
Et celle de ces joncs pendants,
Paroissent être là dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.

Les plus aimables influences
Qui rajeunissent l'univers,
Ont relevé ces tapis vers
De fleurs de toutes les nuances.

Dans ce bois, ni dans ces montagnes;
Jamais chasseur ne vint encor.
Si quelqu'un y sonne du cor,
C'est Diane avec ses compagnes.

Ce vieux chêne a des marques saintes;
Sans doute qui le couperoit

Le sang chaud en découleroit,
Et l'arbre pousseroit des plaintes.

Ce rossignol, mélancolique
Du souvenir de son malheur,
Tâche de charmer sa douleur,
Mettant son histoire en musique.

Il reprend sa note première,
Pour chanter d'un art sans pareil
Sous ce rameau que le soleil
A doré d'un trait de lumière.

Sur ce frêne, deux tourterelles
S'entretiennent de leurs tourments,
Et font les doux appointements
De leurs amoureuses querelles.

Un jour Vénus avec Anchise
Parmi ses forts s'alloit perdant;
Et deux Amours, en l'attendant,
Disputoient pour une cerise.

Dans toutes ces routes divines,
Les Nymphes dansent aux chansons,
Et donnent la grâce aux buissons
De porter des fleurs sans épines.

Jamais les vents ni le tonnerre
N'ont troublé la paix de ces lieux ;
Et la complaisance des Dieux
Y sourit toujours à la terre.

Crois mon conseil, chère Climène ;
Pour laisser arriver le soir,
Je te prie, allons nous asseoir
Sur le bord de cette fontaine.

N'ouïs-tu pas soupirer Zéphire,
De merveille et d'amour atteint,
Voyant des roses sur ton teint
Qui ne sont pas de son empire ?

Sa bouche d'odeur toute pleine
A soufflé sur notre chemin,
Mêlant un esprit de jasmin
A l'ambre de ta douce haleine.

Penche la tête sur cette onde
Dont le cristal paroit si noir :
Je t'y veux faire apercevoir
L'objet le plus charmant du monde.

Tu ne dois pas être étonnée
Si, vivant sous tes douces lois,
J'appelle ces beaux yeux mes Rois,
Mes Astres et ma Destinée.

Bien que ta froideur soit extrême,
Si dessous l'habit d'un garçon
Tu te voyois de la façon,
Tu mourrois d'amour pour toi-même.

Vois mille Amours, qui se vont prendre
Dans les filets de tes cheveux ;
Et d'autres, qui cachent leurs feux
Dessous une si belle cendre.

Cette troupe jeune et folâtre.
Si tu pensois la dépiter,
S'iroit soudain précipiter
Du haut de ces deux monts d'albâtre.

Je tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes désirs,
Tant j'ai de peur que mes soupirs
Ne lui fassent faire naufrage.

De crainte de cette aventure,
Ne commets pas si librement
A cet infidèle élément
Tous les trésors de la Nature.

Veux-tu, par un doux privilège,
Me mettre au-dessus des humains?
Fais-moi boire au creux de tes mains,
Si l'eau n'en dissout point la neige.

Ah! je n'en puis plus, je me pâme ;
Mon âme est prête à s'envoler :
Tu viens de me faire avaler
La moitié moins d'eau que de flamme.

Ta bouche d'un baiser humide
Pourroit amortir ce grand feu :
De crainte de pécher un peu,
N'achève pas un homicide.

J'aurois plus de bonne fortune,
Caressé d'un jeune Soleil,
Que celui qui dans le sommeil
Reçut des faveurs de la Lune.

Climène, ce baiser m'enivre ;
Cet autre me rend tout transi :
Si je ne meurs de celui-ci,
Je ne suis pas digne de vivre.

LES JUSTES REPROCHES

Clorinde je le connois bien
Mes soins n'obtiendront jamais rien
D'une ingratitude si noire.
Ma plainte aigrit votre rigueur,

Et bien loin d'être en votre cœur,
Si je suis en votre mémoire
C'est pour ce que vous faites gloire
De me voir mourir en langueur.

J'ai beau par mille inventions
Vous découvrir mes passions
Et les rigueurs de votre Empire :
J'ai beau vous montrer mes désirs
Et vous conter mes déplaisirs ;
Vous ne faites jamais que rire
De mon trouble et de mon martyre,
De mes pleurs et de mes soupirs.

Si j'approche de votre lit
Quand votre beau corps l'embellit
Et met les Grâces à leur aise :
Dès que je regarde vos bras,
Si blancs, si polis, et si gras,
Dont la neige augmente ma braise ;
De crainte que je ne les baise,
Vous les retirez dans vos draps.

Mes pleurs ont fait assez d'effort.
Je ne sais plus rien que ma mort
Qui puisse adoucir votre haine :
Puisque c'est inutilement
Que je vous conte mon tourment.

Belle ingrate, belle inhumaine,
Il faut sortir de cette peine
Par la porte du monument.

PLAINTE A LA BELLE BANQUIÈRE

Philis, vous avez eu tort
D'avoir rebuté si fort
Mes vœux et mes sacrifices ;
Vous aurez des entretiens,
Et recevrez des services
Qui ne vaudront pas les miens.

Je devois, sans vous aimer,
Vous voir ainsi qu'une mer
Fatale à beaucoup de barques ;
Et d'un jugement plus meur
Observer toutes les marques
Du reflux de votre humeur.

J'aurois prévu le danger
Que l'on trouve à s'engager
Avec un esprit volage,
Et connu facilement
Les signes de mon naufrage,
Avant mon embarquement.

Mais soudain que je vous vis
Mon cœur se sentit ravi ;
Cette ardeur fut trop soudaine :
Votre dernière action
Me fait bien porter la peine
De cette indiscrétion.

Mon humeur a des appâts
Qui ne vous déplurent pas
Dès la première visite :
Mais un fatal entretien
En vous louant mon mérite
Vous apprit mon peu de bien.

Ce mot glaça vos esprits ;
C'est de là que vos mépris
Ont leur véritable source :
Aussi vous trompiez-vous fort
Si vous croyez que ma bourse
Fût la bourse de Mommort.

O sentiment criminel !
Bien qu'un pouvoir paternel
Vous oblige de le prendre.
Quoi, cet avare aujourd'hui
N'acceptera pas un gendre
S'il n'est riche comme lui ?

Peut-il tenir précieux
Un métal pernicieux
Qui maintient partout la guerre,
Et chérir si tendrement
De lourdes pièces de terre
Qui n'ont point de sentiment ?

Pour augmenter ses trésors
Il perd son âme et son corps,
Se consumant de tristesses.
Un homme de jugement
Peut avec moins de richesses,
Vivre plus heureusement.

Encore qu'à bien compte
Je ne puisse me vanter
Que de mille francs de rente :
Je me trouve plus content
Qu'un avare qui se vante
De plus de vingt fois autant.

Mes désirs sont limités,
Je n'ai point les vanités
D'aller ni suivi, ni brave :
Nul soin ne me va chargeant,
Et je ne me rends esclave
Des hommes, ni de l'argent.

Abhorrant l'émotion
Et la sale passion
Des âmes intéressées,
Je laisse courir mes sens
Et pourmener mes pensées
Sur des objets innocents.

Le bien de sentir des fleurs
De qui l'âme et les couleurs
Charment mes esprits malades,
Et l'eau qui d'un haut rocher
Se va jetant par cascades
Sont mon trésor le plus cher.

Le doux concert des oiseaux,
Le mouvant cristal des eaux,
Un bois, des prés agréables ;
Echo qui se plaint d'Amour,
Sont des matières capables
De m'arrêter tout un jour.

C'est en voyant ces objets,
Que sur de dignes sujets
Je vais rêvant à mon aise,
Et que mes soins diligents
Cherchent un vers qui me plaise,
Et plaise aux honnêtes gens.

Mais vous ne m'écoutez pas ;
Ces discours sont sans appâts
S'ils ne suivent d'autres offres :
Ils seroient considérés
Si j'avais tout plein mes coffres
Des Dieux que vous adorez.

MADRIGAUX

LA RETRAITE AVANTAGEUSE

Je ne suis plus dans la folie,
De perdre des soins et du temps ;
Je vous dis adieu pour cent ans,
Belle et trompeuse Cephalie :
Je proteste avec vérité
Qu'en adorant votre beauté
Les épines m'étoient des roses,
Mais quoi, je suis de ces esprits
Qui souffrent tout, hormis deux choses
L'ingratitude, et le mépris.

A SON ÉCOLIÈRE

O sujet vraiment plus qu'humain,
Amour, qui ne nous quitte guères,
Me fait conduire votre main
Pour former de beaux caractères :
Mais voyant vos yeux m'enflammer
Le traître tout bas me vient dire
Que je profite à vous instruire,
Et que j'apprends à bien aimer
En vous montrant à bien écrire.

UNE BELLE PERSONNE FAISOIT CREVER DES FEUILLES SUR SA BOUCHE

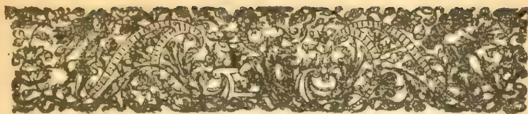
Votre bouche dans ce caprice
Cause le plus rare supplice,
Que l'on ait jamais aperçu ;
N'est-ce pas une étrange chose
Qu'une feuille ait ainsi reçu
Le martyre sur une rose ?

L'ÉGALITÉ DES CHARMES

Deux Merveilles de l'Univers
Tiennent en leurs mains ma fortune :
Et leurs appâts sont bien divers,
Car l'une est blonde et l'autre brune.
Cependant leurs jeunes beautés
Règnent dessus mes volontés
Avec une égale puissance :
Et dans leur glorieux destin,
Je ne vois que la différence
D'un beau soir et d'un beau matin.




LA LYRE



LA LYRE

—

L'ORPHÉE

A Monsieur Berthod, Ordinaire de la musique du Roi.

FRAGMENT

Berthod, personne illustre en cet âge barbare,
Où l'ami véritable est un trésor si rare;
Ami discret, fidèle et digne de mon choix,
De qui l'esprit éclate aussi bien que la voix,
Et dont la merveilleuse et divine harmonie
A d'un feu tout céleste échauffé mon génie.
Cesse de réveiller avec tant de beaux airs
Echo qui se retire au fond de ces déserts,
Et qui plaignant encor le trépas de Narcisse,

A besoin de repos plutôt que d'exercice.
Laisse dormir en paix les Nymphes de ces eaux
Qui, couronnant leur front de joncs et de roseaux,
Sous le liquide argent de leurs robes superbes,
Dansent à tes chansons dessus l'émail des herbes.
Ne donne plus d'amour à la Reine des fleurs
Qui fait montre à tes yeux de ses vives couleurs,
Et qui prêtant l'oreille à ta voix qui l'attire,
Charge de ses odeurs les ailes de Zéphyre.
Suspends cet art divin qui peut tout enchanter,
Et tiens la bouche close afin de m'écouter.

Comme le plus grand roi qui soit en la nature
S'est daigné divertir à faire ta peinture,
Et tirer son portrait de cette même main
Dont il a fait trembler l'Ibère et le Germain :
Je veux par un labeur qui dépite les Parques
De notre amitié sainte éterniser les marques :
Et graver ton mérite et ton nom dans ces vers
D'un soin qui les conserve autant que l'Univers.
Je veux chanter l'effet que la Fable ancienne
Raconte d'une voix moins belle que la tienne :
Je veux dépeindre ici d'une vive couleur,
Ce que tenta ce chantre accablé de douleur,
Qui rendit à ces airs les marbres pitoyables.
Et fit dans les Enfers des progrès incroyables
Quand cet homme fameux dont la lyre et la voix
Attiroient après lui les rochers et les bois,

Suspendoient pour un temps le cours de la Nature,
Arrestoient les ruisseaux, empêchoient leur murmure,
Domptoient les animaux d'un air impérieux,
Assuroient les craintifs, calmoient les furieux,
Et, par une merveille inconnue à la terre,
Faisoient naître la paix où fut toujours la guerre,
Quand, dis-je, cet amant eut accusé la mort,
Injurié les cieux, les astres et le sort,
Et dit sur l'accident du trépas de sa femme
Tantôt avec louange, et tantôt avec blâme,
Tout ce que dans l'excès d'un semblable malheur
Lui purent inspirer l'amour et la douleur.
Il dressa le tombeau de sa chère Euridice
Dessus un grand rocher pendant en précipice;
Pour y passer sa vie et s'y plaindre toujours
Du cours infortuné de ses tristes amours.
Il ne prit avec lui que sa lyre fidèle
Pour employer le temps à se plaindre avec elle :
Mais ce rare instrument, qu'il sut si bien toucher,
De nouveaux ornements embellit son rocher;
Car le son merveilleux de ses cordes divines
Obligea les forêts d'enlever leurs racines,
Pour venir honorer de leur ombrage frais
Ce mortel si savant à faire des regrets.
A ses premiers accords on vit soudain paroître
Le noyer, le cormier, le tilleul et le hètre,
Le chêne qui jadis couronnoit le vainqueur
D'une juste pitié s'y fendit jusqu'au cœur.

Le cèdre impérieux y vint baisser la tête
Suivi du vert laurier qui brave la tempête,
Le palmier s'y pressa pour lui faire la cour,
Cet exemple parfait de constance et d'amour,
Le tremble y vint couvert de sa feuille timide,
Le cyprès y parut en verte pyramide :
Le peuplier qui du Pô rend les bords honorés,
Le coudre décéleur des trésors enterrés,
L'arbre qu'aime Vénus, celui qu'aime Diane,
L'érable, le sapin, le tamarin, le plane,
Le sycomore noir, le saule pâlissant,
Le bouleau chevelu, l'aubépin fleurissant,
L'abricotier qui porte une moisson sucrée,
La plante pacifique à Pallas consacrée ;
L'arbre délicieux qui produit les pavis,
Le grenadier chargé de ses tendres rubis :
Le figuier, le meurier, dont le fruit agréable
Fut coloré de sang par un sort déplorable.
Enfin, depuis le frêne ennemi des serpents
Jusques à l'humble vigne aux bras toujours rampants.
L'oranger qui son fruit de sa fleur accompagne,
L'encens, le violier, et le jasmin d'Espagne,
Attirés par le son de ses charmants accords,
Furent de la partie et ne firent qu'un corps,
Tout alentour d'Orphée en ordre se rangèrent,
Et de son infortune ensemble s'affligèrent,
Se mettant en devoir d'adoucir ses ennuis
En lui venant offrir ou des fleurs ou des fruits.

Mille petits oiseaux serrant leurs plumes peintes,
Y deviennent muets pour entendre ses plaintes :
Là, le chardonneret, le tarin, le pinson
Escoutent à l'envi de cette docte leçon ;
Le serin la médite, et l'aimable linotte
En forme, en son idée, une petite note.
Jamais le rossignol, ce chantre ingénieux,
Cet atome sonnant, ce point harmonieux,
Qui mêle en ses motets un si rare artifice,
Contre ce champion n'ose entrer dans la lice.
Là le geay peu discret se rend respectueux.
La corneille y retient son cri tumultueux,
Et le merle, touché d'une douleur secrète,
Semble y porter le deuil de celle qu'on regrette.
La chouette en leur troupe ose lever le front
Et sans que sa laideur y reçoive d'affront;
Car sa difformité, que leur colère attise,
Auprès de cette lyre est un lieu de franchise.
Il semble que l'aiguille ait fait adroitement
Ces animaux sans voix comme sans mouvement;
Et parmi tous ceux-ci beaucoup d'oiseaux de proie
Semblent aussi charmés, n'être faits que de soie.
Le lanier qui soutient, superbe et généreux,
Voit lever des pigeons et ne fond point sur eux :
L'épervier au moineau n'ose faire la guerre,
L'autour et la perdrix sont en paix sur la terre.
L'oiseau de Jupiter, ce monarque des airs,
Qui tient la région d'où partent les éclairs

Paraît haut suspendu dans un profond silence
Sans faire à ses sujets aucune violence :
Le héron dessous lui plane d'un vol léger,
Et demeure sans crainte à l'ombre du danger.
Ainsi la majesté d'une voix douce et belle,
Suspend la tyrannie et la peur naturelle ;
Et sous l'autorité de ses charmes puissants
Mille peuples divers sont tous obéissants.
Mais cette loi parlante en cette aimable sorte
Maîtrise bien des cœurs de nature plus forte :
Si les hôtes de l'air respectent cette voix,
Ceux dont la cruauté déshonore les bois,
Et qui sur les troupeaux font de sanglants ravages,
Ne sont point en ce lieu plus fiers ni plus sauvages.
La biche et le chevreuil se trouvent sans danger
Près du cervier cruel, et de l'once léger ;
Le lion, dépouillant sa naturelle audace,
Souffre qu'auprès de lui le taureau prenne place ;
L'indomptable éléphant dans cette attention
Près du rhinocéros n'a point d'émotion.
La brebis et le loup suivent cette harmonie,
L'un sans aucune peur, l'autre sans tyrannie,
Puisque durant l'excès d'un si charmant plaisir
Ni l'effroy, ni la faim ne les peuvent saisir.
La belette au combat peu devant attachée
Laisse avecque l'aspic sa victoire ébauchée,
Et son fier ennemi par l'oreille enchanté
Quitte avec son venin son animosité.

Là se viennent coucher en diverse posture
Cent animaux divers de forme et de nature :
La frauduleuse hyène, et de qui la beauté
Sous un port innocent cache sa cruauté.
Le cheval glorieux, symbole de la guerre,
Le lynx aux yeux perçant dont l'eau se change en pierre.
L'écureuil sautelant qui n'a point de repos,
La marmotte assoupie, et le singe dispos.
Le castor y fait voir sa longue pane rousse,
Le porc-épic ses traits dont lui-même est la trousse.
Le tigre y met au jour son beau gris argenté
Qu'avec art la nature a si bien moucheté.
L'ours y vient avouer que des douceurs pareilles
Ne se rencontrent point au séjour des abeilles.
Le sanglier y paraît dont le crochet fatal
A terrassé de Mars le glorieux rival ;
L'on y voit arriver le bison solitaire,
La docile girafe, et le laid dromadaire.
Là le caméléon, qui change si souvent,
Se nourrit des beaux airs d'un chantre si savant.
Là, se vient présenter la martre zibeline,
Là, se laisse ravir la pure et blanche hermine.
Le chat, que la Lybie enfante en ses ardeurs,
Y fait profusion de ses bonnes odeurs ;
Le grison de son or, et l'aimable licorne
Y donne pour tribut sa précieuse corne.

Voilà comme en ce lieu de sauvages sujets
Se laissent captiver à d'aimables objets,
Et conservent entre eux un respect incroyable,
Ployant également sous un chant pitoyable
Et voilà comme Orphée aliège un peu ses maux
Durant qu'il les partage à tous ces animaux...

—

STANCES

POUR LE TOMBEAU DE FEU MONSIEUR DE ***

Celui de qui ce marbre environne les os
Fut digne également de bonheur et d'estime.
Passant, garde-toi bien de troubler son repos,
Il ne troubla jamais de repos légitime.

Il se portoit au bien d'un esprit ingénu,
De crainte ou d'intérêt il ne fut point capable :
Et dans une rencontre il aurait maintenu
L'étranger innocent contre son fils coupable.

Cet esprit généreux abhorroit la noirceur
Il paroissoit si noble et se monstroit si sage
Que, parmi ses rivaux, n'eût été sa douceur,
On, l'auroit appelé le Caton de son âge.

Les beaux desseins qu'il eut ne furent point trahis :
Et, par son entremise avecque de grands princes,
Il dissipa la guerre en beaucoup de pays,
Et redonna la paix à beaucoup de provinces.

Son Automne éprouva la rigueur des autans,
Il se vit assailli des colères célestes :
Mais dans cette disgrâce il fut des plus constants
Comme dans sa faveur il fut des plus modestes.

Il acheva ses jours dans la tranquillité
Que peut donner à l'âme une habitude sainte ;
Lorsqu'il rendit l'esprit, et perdit la clarté,
Ce fut en la façon d'une lumière éteinte.

LES BAISERS DE DORINDE

Sylvio parle

La douce haleine des Zéphyrs
Et ces eaux qui se précipitent
Par leur murmure nous invitent
A prendre d'innocents plaisirs.
Dorinde, on diroit que les flammes
Dont nous sentons brûler nos âmes
Brûlent les herbes et les fleurs ;
Goûtons mille douceurs à la faveur de l'ombre,

Donnons-nous des baisers sans nombre,
Et joignons à la fois nos lèvres et nos cœurs.

Quand deux objets également
Soupirent d'une même envie;
Comme l'amour en est la vie,
Les baisers en sont l'élément.
Il faut donc en faire des chaînes
Qui durent autant que les peines,
Que je souffre loin de tes yeux,
Amour, qui les baisers aime sur toutes choses,
Fait une couronne de roses
Pour donner à celui qui baisera le mieux.

O que tes baisers sont charmants!
Dorinde, tous ceux que tu donnes
Pourroient mériter des couronnes
De perles et de diamants :
Cette douceur où je me noye
Force par un excès de joie
Tous mes esprits à s'envoler :
Mon cœur est palpitant d'une amoureuse fièvre,
Et mon âme vient sur ma lèvre
Alors que tes baisers l'y veulent appeler.

Si l'Amour alloit au tombeau
Par un noir effet de l'envie,
Tes baisers lui rendroient la vie

Et rallumeroient son flambeau ;
Leur aimable délicatesse
A banni toute la tristesse
Qui rendoit mon sens confondu ;
Mais un roi détrôné par le malheur des armes,
A la faveur des mêmes charmes
Se pourroit consoler d'un Empire perdu.

La manne fraîche d'un matin
N'a point une douceur pareille ;
Ni l'esprit que cherche l'abeille
Sur la buglose et sur le thym.
Le meilleur sucre qui s'amasse,
Et que l'art sait réduire en glace,
N'a point ces appâts ravissants ;
Et même le nectar sembleroit insipide
Au prix de ce baiser humide
Dont tu viens de troubler l'office de mes sens.

Aussi les plus riches trésors
Qu'on retire du sein de la terre ;
Et que pour engendrer la guerre
L'océan sème sur ses bords,
L'or et toutes les pierreries
Dont nous provoquent les Furies
Pour envenimer nos esprits,
Bref tout ce que l'Aurore a de beau dans sa couche,

Au prix des baisers de ta bouche
Sont à mes sentiments des objets de mépris.

LA PLAINTE INUTILE

Enfin pour mon affliction,
L'objet de votre affection
Vous cause une horreur apparente ;
Mais dans ce soudain changement
Votre repentir, Amaranthe,
Condamne votre jugement.

Vous pouvez aisément juger
Avant que de vous engager
A faire état de mes services,
Que lors que vous me souffririez,
Vous mêleriez trop d'injustices
Aux faveurs que vous me feriez.

Deviez-vous par ce mauvais choix
Egaler une simple voix
A tant d'agréables merveilles ;
Et d'un soin peu judicieux
Ne consulter que vos oreilles
Où vous deviez croire vos yeux ?

De moi je suis au désespoir
Depuis que vous me faites voir
Que mon amour vous importune :
Et mes secrets ressentiments
Contre le Ciel et la Fortune
Murmurent à tous les moments.

Si les Cieux m'eussent exaucé
Lors que je fus embarrassé
Dans cette chère confidence,
Je posséderois tant d'appâts
Pour vous porter à la constance,
Que vous ne me quitteriez pas.

Mais par ce vain ressentiment
Je m'oppose inutilement
A des passions obstinées :
Et c'est en vain se tourmenter
Contre un arrêt des Destinées
A qui je ne puis résister.

Que l'Amour d'autant de plaisirs
Accompagne tous vos désirs
Que vous m'avez donné de peine ;
Pourvu qu'il fasse par pitié
Que jamais une injuste haine
Ne suive une injuste amitié.

A M. DE CHAUDEBONNE

Toy, que, d'une voix générale,
Mars et l'Amour ont avoüé,
Et que les autres ont doué
D'une humeur franche et libérale,
Chaudebonne, puisque le Ciel
A gardé pour moi tant de fiel,
Ne t'oppose point à sa haine;
Et ne va point mal à propos
Te donner tant soit peu de peine
Pour m'acquérir plus de repos.

Laisse faire à la Destinée ;
Il ne faut pas s'imaginer
Qu'en l'humeur de m'importuner
Elle soit toujours obstinée.
Comme on voit après les frimas
Dont l'hiver glace nos climats,
La douceur du printemps renaître,
Mes jours sortiront de leur nuit,
Et mon bonheur touche peut-être
Au malheur dont je suis détruit.

Si ces astres, dont l'influence
Préside à mes prospérités,

Roidissent leurs sévérités
Contre ma petite espérance,
Emportant bientôt loin d'ici
Toutes les pointes du souci
Que me donne cette aventure,
J'irai perdre dans ma maison
Les ressentiments d'une injure
Dont je ne sais pas la raison.

Sous des monts tels que ceux de Thrace,
Où le froid est presque toujours,
On découvre de vieilles tours
Où je puis cacher ma disgrâce.
Tous les ans, près de ce château,
Le dos d'un assez grand coteau
D'une blonde javelle éclate,
Et si l'air n'est bien en fureur,
Cette terre n'est guère ingrate
A a peine du laboureur.

Elle n'a qu'un défaut insigne,
Qu'on répare chez les voisins :
C'est qu'on y voit peu de raisins
Pendre aux bras tortus de la vigne ;
Mais lorsque les prés sont fauchés,
Et que les blés qu'on a couchés
Ont été serrés dans la grange,
Bacchus y vient bientôt après

Dans des chars tout pleins de vendange
Festoyer avecque Cérès.

Jamais le désir des richesses
Ne troublera mes sentiments ;
La nature et les éléments
Me feront assez de largesses ;
L'or éclatant dont le soleil
Vient couronner à son réveil
Le front orgueilleux des montagnes,
Et l'argent pur qui va coulant
Sur l'émail fleuri des campagnes,
Me rendent assez opulent.

La nuit, quand mille pierreries
Lui donnent un peu de blancheur,
Quand son silence et sa fraîcheur
Flattent mes douces rêveries,
L'Aurore avecque ses habits
Dont les saphirs et les rubis
Tentèrent l'âme de Céphale,
Et l'Iris offrant à mes yeux
Un arc des couleurs de l'opale,
M'offrent tous les trésors des Cieux.

L'echo d'un bois ou d'un rivage,
Où les bergers vont s'enquérir
Du destin qu'ils doivent courir

Vivant sous l'amoureux servage.
La musique de mille oiseaux,
Le bruit et la chute des eaux
Qui se précipitent des roches,
Et l'ombre au fort de la chaleur,
Me feront de justes reproches,
Si je m'y plains de mon malheur.

Puis, quand les procès ou la guerre,
Que l'on ne sauroit éviter,
Ligués pour me persécuter,
M'auroient désolé cette terre ;
Quand une ardente exhalaison,
Où quelque grande trahison,
Auroient mis ma retraite en flamme,
Ces maux sont aisés à guérir,
Puisqu'il me reste encore en l'âme
Des biens qui ne sauroient périr.

Partout où ce n'est point un crime
Que d'aimer la fidélité,
Partout où la sincérité
Peut trouver tant soit peu d'estime,
Que je traverse autant de mers
Que j'aborde autant de deserts
Qu'Ulisse, ou que le fils d'Anchise,
Je sais que le Ciel m'a promis

Que mon esprit et ma franchise
M'y feront trouver des amis.

En quelque quartier où j'arrive,
Si l'on y fait état des Arts,
Soit qu'en ces lieux Minerve ou Mars
Plantent le laurier ou l'olive,
Du Prince le moins curieux,
Et même du moins glorieux
Dont il soit parlé dans l'Histoire,
L'honneur se démentira bien
Si pour avoir beaucoup de gloire
Il ne me fait un peu de bien.

Il est vrai que, loin du grand prince
Dont mon esprit est amoureux,
Je serois toujours malheureux,
Eussé-je acquis une province ;
Le sort auroit beau m'obliger,
Il ne pourroit jamais purger
L'humeur dont je serois malade :
Et le Ciel n'a point de liqueur
Dont la douceur fâcheuse, et fade,
Ne me fit toujours mal au cœur.

Mais toi, qui gouvernes les anges
Qui peuvent tout pour mon bonheur,
Fais qu'ils m'accordent cet honneur

Pour le prix de mille louanges.
Relevant de mille clartés
Leurs adorables qualités;
Je ferai si bien leur image
Qu'il n'est homme entre les mortels,
Les voyant peints en mon ouvrage,
Qui leur refuse des autels.

Chaudebonne, si leur réponse
A pour moi quelque trait humain,
Que tout au plus tard, dans demain,
Quelqu'un de ta part me l'annonce.
Mais s'il me succède autrement,
Trahis-moi le plus doucement
Que peut faire un ami fidèle :
Ne me fais faire le rapport
D'une si funeste nouvelle
Qu'une semaine après ma mort

LES SOINS SUPERFLUS

*A Monsieur de ****

Quitte les soins où tu t'appliques
Cherchant les parchemins antiques
Qui nous font voir ton nom dans les siècles passés :
Car de quelques aïeux que tu puisses descendre,

Tes rares qualités nous témoignent assez
Comme tu n'es pas né moins noble qu'Alexandre.

Bien que ta Maison soit illustre,
Ta gloire ne prend pas son lustre
De ceux dont ton pays reçut jadis la loi,
Et si tu n'avois point de cœur ni de franchise,
Je ferois plus d'état d'un berger que de toi,
Quand tu serois sorti de la race d'Anchise.

A quoi sont bonnes les remarques
De ces pères dont nos monarques
Ont aimé la valeur et chéri le conseil ;
Et qu'on puisse montrer au front d'une chronique
Qu'on est sorti d'un sang plus clair que le Soleil,
Lorsque l'on est plus noir qu'un more de l'Afrique ?

César eut des parents infâmes
Qui filoient avecque les femmes ;
Il eut pour successeurs un Tibère, un Néron :
Et la postérité trouva cent fois plus juste
Que l'Univers reçut la loi d'un forgeron
Que de ceux qu'on tenoit pour les neveux d'Auguste.

Il est vrai que la bonne race
Ajoute encore quelque grâce
A ceux dont la vertu se fait voir clairement :
Mais quelques monuments que d'Hosier te prépare,

L'éclat de ta naissance est le moindre ornement
Qui puisse mettre en prix un mérite si rare.

—

ODE

POUR MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS

Lorsque son Altesse commandoit les Armes du Roi en la Province de Picardie.

Ingrate cause de mes veilles,
J'ay trop écrit de désespoirs
Sur les cruautés non pareilles
Dont tu rebutes mes devoirs.
Gaston, qui va porter la guerre
Aux extrémités de la Terre,
M'oblige à changer de discours ;
Et j'aime mieux dans nos alarmes
Chanter la gloire de ses armes
Que la honte de mes amours.

Ce jeune et glorieux Achille,
A qui tant d'honneur est promis,
A déjà repris une ville
Et repoussé les ennemis :

Le voilà déjà qui s'apprête
Pour aller faire la conquête
D'une précieuse Toison;
Suivi de cent héros d'élite
Qui ne cèdent pas en mérite
A ceux qui suivirent Jason.

Prince illustre, prends une pique,
Et va combattre à coup de main
Le ravissant Lion belgique
Et le superbe Aigle romain.
Portant tes armes invincibles
Contre ces monstres si nuisibles
Par qui nos champs sont désolés:
Fais sortir, après tant de guerres,
De leurs ongles et de leurs serres,
Les états qu'ils nous ont volés.

Suis la Victoire qui t'appelle,
Ecartant de toi le malheur;
Et gagne une palme immortelle
Qu'elle propose à ta valeur.
L'Artois soupire en sa misère
Sous une puissance étrangère
Qui le tient en captivité;
Aujourd'hui ta fatale épée
Ne peut être mieux occupée
Qu'à lui rendre sa liberté.

Milan, dont l'horrible couleuvre
Nous a tant dévoré d'enfants;
Doit être le second chef-d'œuvre
De tous ces exploits triomphants.
Le Pô dessus son lit humide,
Prédit de toi qu'un jeune Alcide
Est sur le point de l'écorner,
Et que de ta juste colère
La Sicile attend le salaire
Des Vêpres qu'elle fit sonner.

L'art dont j'écris les belles choses
N'attend que tes gestes guerriers ;
Comme je t'ai donné des roses,
Je te veux offrir des lauriers.
Fends les escadrons comme un foudre,
Et nous fais voir dessus la poudre
Un nouvel Hector atterré :
Je dépeindrai si bien l'image
Des merveilles de ton courage
Qu'Alexandre en auroit pleuré.

Mais sois jaloux de cette gloire
Que le temps ne pourra finir,
Témoigne aux Filles de Mémoire
Qu'elles sont en ton souvenir,
Gaston, ces vierges connoissantes
Attendent sans être pressantes

Le bien qu'elles ont mérité :
Et laissent aux lâches courages
La poursuite des avantages
Qu'on a par importunité.

—

SONNETS

L'AMBITION TANCÉE

Aux rayons du soleil, le Pan audacieux,
Cet avril animé, ce firmament volage,
Etale avec orgueil en son riche plumage
Et les fleurs du printemps et les astres des cieux.

Mais comme il fait le vain sous cet arc gracieux
Qui nous forme d'Iris une nouvelle image,
Il rabat tout à coup sa plume et son courage
Sitôt que sur ses pieds il a porté les yeux.

Homme, à qui tes désirs font sans cesse la guerre,
Et qui veux posséder tout le rond de la Terre :
Vois le peu qu'il en faut pour faire un monument.

Tu n'es rien que l'idole agréable et fragile
Qu'un roi de Babylone avoit vue en dormant,
Ta tête est toute d'or, mais tes pieds sont d'argile.

DAPHNIS, FAIS MOI RAISON...

Daphnis, fais-moi raison de mes adversités ;
Depuis vingt ans entiers je sers un fils de France ;
Et bien qu'il soit illustre en rares qualités,
Je ne suis reconnu d'aucune récompense.

Apollon dont les soins m'ont conduit dès l'enfance
Loin de l'ambition et des prospérités ;
D'un immortel renom flatte mon espérance
Au lieu des autres biens que j'aurois mérités.

Ce Dieu pour adoucir toute mon amertune,
Me promet qu'à jamais ce qui part de ma plume
Sera des beaux esprits l'agréable entretien ;

Mais j'estime ce bruit autant qu'une fumée,
Car si durant la vie on a si peu de bien,
Que sert après la mort beaucoup de renommée ?

IMITATION D'ANNIBAL CARO

L'Amante de Céphale entr'ouvoit la barrière
Par où le Dieu du jour monte sur l'horizon ;

Et pour illuminer la plus belle saison,
Déjà ce clair flambeau commençoit sa carrière.

Quand la Nymphe qui tient mon âme prisonnière,
Et de qui les appâts sont sans comparaison ;
En un pompeux habit sortant de sa maison,
A cet astre brillant opposa sa lumière.

Le Soleil s'arrêtant devant cette Beauté
Se trouva tout confus de voir que sa clarté
Cédoit au vif éclat de l'objet que j'adore :

Et tandis que de honte il étoit tout vermeil ;
En versant quelques pleurs, il passa pour l'Aurore,
Et Philis en riant, passa pour le Soleil.

L'INJUSTE TYRANNIE

La Nature a formé le teint de Rosélie
Avec tous ces appâts, ces fleurs et ces clartés,
Que l'art ingénieux des peintres d'Italie
Nous peut représenter en des divinités.

Des plus hautes vertus sa belle âme est remplie,
On y peut admirer cent rares qualités :
Et si cette Beauté ne se trouve accomplie,
Il n'est point ici-bas de parfaites beautés.

Cependant la Fortune, outrageuse marâtre,
A la persécuter se rend opiniâtre;
Et ne s'apaise point des maux qu'elle a soufferts :

Monstre, ennemi mortel des plus dignes personnes,
Faut-il que sans raison tu lui donnes des fers,
Lorsque si justement tu lui dois des couronnes ?

A MADAME DE GOURNAY

Sur la mort de Mademoiselle sa fille

Après avoir fermé les yeux d'Amarillis,
Votre esprit se tourmente et jamais ne repose ;
Tous vos contentements semblent ensevelis
Dans le même sépulcre où la belle est enclose.

Il est vrai que c'étoit une agréable chose ;
C'étoit même un chef-d'œuvre et des plus accomplis.
On voyoit en son teint la pudeur d'une rose
Comme le vif, l'éclat et la blancheur d'un lys.

Mais si notre Sauveur prit cette fleur nouvelle
Pour en parer les cieux et la rendre immortelle,
Quelle raison vous porte à verser tant de pleurs ?

C'est mal vous souvenir de ses bontés divines.

Faut-il avoir regret s'il emporte nos fleurs,
Il a bien pris le soin de porter nos épines ?

—

CHANSON

Vous demandez à tous
Pourquoi je suis si triste,
Caliste,
Hélas ! c'est pour l'amour de vous :
Ma langueur
Ne sait point autre chose
Qui la cause
Que l'excès de votre rigueur.

A l'éclat de vos yeux,
Dont la couleur fatale
Egale
L'azur qui paroit dans les Cieux,
Des douleurs
Que je ne puis dépeindre,
Me font plaindre,
Soupirer et verser des pleurs.

—

MADRIGAUX

L'AVIS FIDÈLE

à M. de XXXX

Gardez de croire à son serment
Ce volage et perfide amant,
Et n'exaucez point sa requête.
Il ressemble au nocher en ces vœux superflus ;
Il promet tout au Ciel au fort de la tempête.
Mais quand il est au port, il ne s'en souvient plus.

POUR MADEMOISELLE DE SAINTOT L'AINÉE

qui chantoit sous des voûtes.

Ne chantez plus dans ces concavités
Où la triste Echo se retire ;
Cet air nouveau dont vous nous enchantez
Accroît son ancien martyre.

O rigoureuses lois !
O merveilleux supplice !
Faut-il qu'elle meure deux fois,

L'une d'amour à l'objet de Narcisse,
L'autre d'envie au son de votre voix ?

L'INJURE PRISE EN BONNE PART

Je ne suis point dans les caprices
De tous ces superbes Esprits
Qui veulent maintenir les vices
Qu'on remarque dans leurs écrits.
De moi, qui fais gloire d'apprendre,
Au contraire de me défendre
Contre cette utile rigueur :
Belle Philis, je vous assure
Que je baiserois de bon cœur
Une bouche qui me censure.

RECONNOISSANCE D'UN BON OFFICE.

Miracles adoré des humains,
Puisque ma fortune vous touche,
L'honneur que j'ai reçu de votre belle bouche
M'oblige de venir baiser vos belles mains.

Mais ô divin Objet dont je suis idolâtre !
Ne m'adresserai-je point mal ?

Pourrai-je avec raison remercier l'albâtre
Du bien que m'a fait le coral?

POUR UNE EXCELLENTE BEAUTÉ QUI JOUOIT AUX CARTES

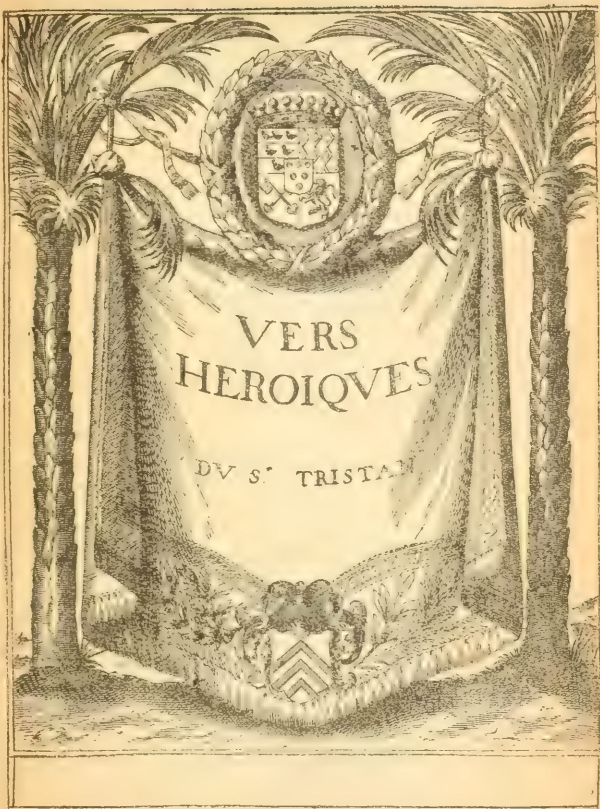
Cela n'étoit point rare à ses beautés divines
Alors qu'il arrivoit qu'elle prenoit des rois ;
Et qu'enlevant des cœurs avecque ses beaux doigts
Elle mêloit parmi des fleurs, et des épines ;
Mais qu'elle ait tout gagné, quelque jeu qu'elle ait eu,
Cette heureuse aventure est vraiment peu commune:
Ce n'est pas tous les jours que l'on voit la Fortune
En bonne intelligence avecque la vertu.

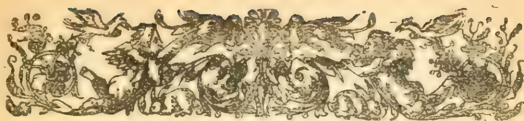
SUR LA MORT DE FEU MONSIEUR LE MARQUIS D'ATICHI

Ce garçon noble et généreux
S'il en fut jamais sur la Terre
A senti les traits rigoureux
De la fortune de la guerre.
Ses amis pleurent son malheur ;
Mais il fit voir trop de valeur

A l'heure qu'il perdit la vie.
On l'en plaint moins de la moitié
Car sa gloire fait plus d'envie,
Que sa mort ne fait de pitié.




VERS
HEROIQVES
DV S.r TRISTAN



POÉSIES HÉROIQUES

—

ODES

LA MER

A son Altesse Royale (1)

Depuis la mort de Maricour,
J'ai l'esprit plein d'inquiétude :
J'abhorre le bruit de la Cour,
Et n'aime que la solitude :
Nul plaisir ne me peut toucher,

(1) Lorsque Monseigneur, frère unique du Roi, alla commander les armes de sa Majesté devant la Rochelle, en l'année 1625, les assiégés firent une furieuse sortie, où le sieur de Maricour, gentilhommede Picardie, de très bonne condition, de haut mérite, et l'un des meilleurs amis du sieur Tristan, fut tué. Depuis ce funeste jour.

Hors celui de m'aller coucher
Sur le gazon d'une falaise,
Où mon deuil se laissant charmer
Me laisse rêver à mon aise
Sur la majesté de la Mer.

N'est-ce pas un des beaux objets
Qu'ait jamais formé la Nature?
N'est-ce pas un des beaux sujets
Que puisse prendre la peinture?
Et ce courage ambitieux
Qui, pensant voler jusqu'aux cieux,
Eut une célèbre disgrâce,
En faillant un dessein si beau,
Pouvoit-il cacher son audace
Dans un plus superbe tombeau?

L'eau qui s'est, durant son reflux,
Insensiblement évadée,
Aux lieux qu'elle ne couvre plus
A laissé la vase ridée ;

les bons ordres qui furent donnés, ayant empêché les assiégés de rien entreprendre, l'auteur employa quelques heures de l'oisiveté de l'Armée, pour faire cette description des différents aspects de la Mer, où. selon l'adresse dont son esprit étoit capable en cet âge, il témoigne ensemble le regret qu'il avoit pour la perte de ce noble cavalier, qui étoit son ami, et les vœux ardents qu'il faisoit pour la prospérité de ce grand prince, qui étoit son maître.

C'est comme un grand champ labouré :
Nos soldats d'un pas assuré
Y marchent sans courir fortune ;
Et s'avançant bien loin du bord ;
S'en vont jusqu'au lit de Neptune
Considérer le Dieu qui dort.

Le vent, qui murmuroit si haut,
Tient maintenant la bouche close,
De peur d'éveiller en sursaut
La Divinité qui repose.
La mer, dans la tranquillité
Avecque tant d'humilité.
Dissimule son insolence,
Qu'on ne peut soupçonner ses flots
De la cruelle violence
Dont se plaignent les matelots.

Le soleil à longs traits ardents
Y donne encore de la grâce,
Et tâche à se mirer dedans
Comme on feroit dans une glace :
Mais les flots de vert émaillés,
Qui semblent des jaspes taillés,
S'entredérobent son visage ;
Et, par de petits tremblements,
Font voir, au lieu de son image,
Mille pointes de diamants.

Quand cet astre ne vient encore
Que de commencer sa carrière
Dans des cercles d'argent et d'or,
D'azur, de pourpre et de lumière ;
Quand l'Aurore, en sortant du lit,
Elle que la honte embellit,
Rend la couleur à toutes choses,
Et montre d'un doigt endormi
Sur un chemin semé de roses
La clarté qui sort à demi ;

Au lever de ce grand flambeau,
Un étonnement prend les âmes,
Voyant ici naître de l'eau
Tant de couleurs et tant de flammes.
C'est lorsque Doris et ses sœurs,
Bénissant les claires douceurs
Du nouveau jour qui se rallume,
S'apprête à faire sécher
Leurs cheveux blanchissants d'écume,
Dessus la croupe d'un rocher.

Souvent, de la pointe où je suis,
Lorsque la lumière décline,
J'aperçois des jours et des nuits
En même endroit de la marine :
C'est lors qu'enfermé de brouillard
Cet astre lance des regards

Dans un nuage épais et sombre,
Qui, réfléchissant à côté,
Nous font voir des montagnes d'ombre
Avec des sources de clarté.

Lorsque le temps se veut changer;
Que la nature, qui s'ennuie,
Se va quelque part décharger
De sa tristesse avec la pluie;
Lors mille monstres écaillés
Que la tourmente a réveillés
Sortent de l'onde à sa venue,
Saluant Iris dans les cieux,
Qui vient étaler dans la nue
Toutes les délices des yeux.

Mais voici venir le montant :
Les ondes, demi courroucées,
Peu à peu vont empiétant
Les bornes qu'elles ont laissées.
Les vagues, d'un cours diligent,
A longs plis de verre ou d'argent
Se viennent rompre sur la rive,
Où leur débris fait à tous coups
Rejaillir une source vive
De perles parmi les cailloux.

Sur ces bords d'ossements blanchis,

De pauvres pêcheurs font la ronde
Espérant bien d'être enrichis
Par quelque largesse de l'onde :
Car la Mer éternellement
Garde ce noble sentiment,
Avecque son humeur brutale,
De n'engloutir aucuns trésors,
Que d'une fougue libérale
Elle ne jette sur ses bords.

Quand les vagues s'enflent d'orgueil.
Et se viennent crever de rage
Contre la pointe d'un écueil
Où cent barques ont fait naufrage :
Alors qu'une sombre vapeur
Imprime une mortelle peur
Avec ses présages funestes ;
Et que les vents séditieux,
Pour éteindre les feux célestes,
Portent l'eau jusque dans les cieux ;

Le vaisseau poussé dans les airs,
N'aperçoit point de feux propices :
On n'y voit, au jour des éclairs,
Que gouffres et que précipices :
Tantôt il est haut élancé ;
Tantôt il se trouve enfoncé
Jusque sur les sablons humides ;

Et se voit toujours investir
D'un gros de montagnes liquides,
Qui s'avancent pour l'engloutir.

L'orage ajoute une autre nuit
A celle qui vient dessus l'onde ;
Et la mer fait un si grand bruit
Qu'elle en assourdit tout le monde.
La foudre éclate incessamment :
Et dans ce confus élément
Il descend un si grand déluge,
Qu'à voir l'eau dans l'eau s'abîmer,
Il n'est personne qui ne juge
Qu'une mer tombe dans la mer.

Le pilote, désespéré
Du temps qui l'est venu surprendre,
N'a pas le front plus assuré
Qu'un criminel qu'on mène pendre.
La noire image du malheur
Confond son art et sa valeur :
Il ne peut faire aller aux voiles :
Il n'entend plus à son travail,
Ne reconnoit plus les étoiles,
Et ne tient plus le gouvernail :

Son sens ne se peut rappeler,
Son courage vient à se rendre,

Il n'a pas l'esprit de parler,
Ni ses gens celui de l'entendre.
Il se perd dans l'obcurité :
Et si quelque faible clarté
Lui paroît parmi les ténèbres,
Dans le ciel tout tendu de deuil,
Il croit voir des flambeaux funèbres
Allumés dessus son cercueil.

Après cette grande rumeur,
Les vents tout à coup font silence,
Et la mer en meilleure humeur
Perd sa rage et sa violence.
Les Tritons, d'écailles vêtus,
Avecque leurs cornets tortus,
En sonnant, charment la furie,
Et, se montrant de tous côtés,
Apaisent la mutinerie
Où les flots s'étoient emportés.

Le jour, en partant d'Orient,
L'écume toute fraîche éclaire;
Et poursuit son cours, en riant
D'avoir pris la mer en colère.
Ceux que le ciel a préservés,
A l'heure se voyant sauvés,
Reprennent aussitôt courage,
Et perdent leurs dévotions

Et le souvenir de l'orage,
Voyant voguer des Alcyons.

Le pirate au cœur endurci,
Où la violence est empreinte,
Voyant le temps tout éclairci,
Rougit d'avoir pâli de crainte :
Il brave ce fier élément,
Qui le combloit d'étonnement
En lui découvrant ses abîmes ;
Et s'assure tout de nouveau,
Que ce complice de ses crimes
Ne sera jamais son bourreau.

Gaston, daigne voir ce tableau ;
Et ne m'impute pas à blâme
Si je te présente de l'eau,
A toi qui parois tout de flamme.
Nos oracles sont des menteurs,
Et nos devins des imposteurs ;
Ou tu joindras à ton domaine
Tous les états et les confins
Où le Dieu des ondes promène
Son char tiré par des dauphins.

Cette île, qui, par tant de jours,
Fut étroitement assiégée,
Te doit l'honneur de son secours,

Et celui de s'être vengée.
Ce fut ta libéralité
Qui trouva la facilité
D'y faire entrer tant de Pinaces,
Qui promirent, sous ton aveu,
De ne craindre pas les menaces
De toute l'Angleterre en feu.

Ce fut toi qui les animas :
Ce fut toi qui les fis résoudre
A percer des forêts de mâts,
D'où sortoient tant d'éclats de foudre.
Et nos soldats aventureux,
Sous tes auspices bien heureux,
Virent dans la nuit la plus brune
Que, si tout les favorisoit,
Ils devoient leur bonne fortune
A ton œil qui les conduisoit.

Mais, grand prince, tout cet honneur
N'est qu'un des rayons de la gloire
Dont ton courage et ton bonheur
Enrichiront un jour l'Histoire.
Cet admirable événement
N'est qu'un petit trait seulement
D'une vertu que l'on adore.
Et, pour couvrir ton front guerrier,

La Victoire fait bien encore
D'autres couronnes de laurier.

Soit que la Grèce en sa douleur
Par ses gémissements t'appelle,
Et sollicite ta valeur
De rompre son joug infidèle ;
Soit qu'avec tes prédécesseurs
Tu veuilles prétendre aux douceurs
De Naples et de la Sicile ;
Tout obstacle sera brisé :
Et ton bras se rendra facile
Le dessein le plus malaisé.

Ce sera lorsqu'avec des vers,
Qui naîtront d'une belle veine,
Je ferai voir à l'Univers
Que ta valeur est plus qu'humaine.
Mes traits auront tant de clartés,
De pompe, d'art et de beautés,
Que l'envie en deviendra blême
Et, baissant ses honteux regards,
Pensera qu'Apollon lui-même
Ait écrit les gestes de Mars.

A MADAME (1)

Noble sang des rois d'Idumée,
Princesse dont la Renommée
Ne sauroit dire assez de bien ;
Le Ciel aime vos sacrifices,
Et ne veut plus refuser rien
A vos innocentes délices.

Votre piété sans exemple,
Par les vœux qu'elle rend au Temple,
A franchi la saison des pleurs ;
Il faut que les bontés divines
Vous donnent désormais les fleurs
Dont vous avez eu les épines.

Déjà pour le faire connaître,
De vous un amour vient de naître,
Dont l'Amour doit être jaloux :
Un abrégé de belles choses,
Qui montre bien tenir de vous
Son éclat de lys et de roses.

(1) L'Ode qui suit, écrite sur le sujet des premières couches de Madame, témoigne combien les Muses se réjouirent de l'heureuse fécondité de Son Altesse Royale. Souhaitons à cette grande et vertueuse Princesse une glorieuse prospérité. (*Note de l'auteur.*)

Que ce chef-d'œuvre est admirable!
Cette merveille incomparable
Donnera quelques jours des lois,
Et pourra forcer les plus braves,
De ce que l'Europe a de rois,
A porter le titre d'esclaves.

N'ayez pas pourtant la pensée
D'être par là récompensée
De tant d'excellentes vertus.
Le Ciel qui ce bien vous envoye
Garde quelque chose de plus,
Aux matières de votre joie.

Je ne sais quel rayon de flamme,
Qui fait trouver jour à mon âme,
Dans les ombres de l'avenir,
A déjà mis dessus ma bouche
La gloire que doit obtenir
L'heur de votre seconde couche.

Croyez qu'avant que l'autre année
Se trouve encore terminée
Vous aurez une autre douceur;
Et que cette fille si belle
Prendra bientôt le nom de sœur,
D'un frère merveilleux comme elle.

Je le vois déjà, ce me semble,
Cet astre où la Nature assemble
Ce qu'elle a de plus précieux :
Cette fleur dont la France espère
Recevoir des fruits glorieux,
Comme elle en reçoit de son père.

Lors, ô Princesse belle et sage,
Le digne ornement de notre âge,
Vos souhaits seront accomplis :
Nos biens seront incomparables ;
Et l'illustre tige des Lis
Aura des soutiens perdurables.

A MADEMOISELLE DD., EXCELLENTE COMÉDIENNE,

pour lui persuader de monter sur le Théâtre

Dis-moi, qui peut t'empêcher
de paroître sur le Théâtre ?
Est-ce que tu crains de pécher
En rendant le peuple idolâtre ?

Fuis-tu cette profession
Comme suspecte d'infamie ?
Aujourd'hui c'est une action
Dont la gloire se rend amie.

Cette crainte est le sentiment
D'une raison qui n'est pas saine,
Depuis que notre grand Armand
Daigne prendre soin de la Scène.

Dis-moi, n'a-t-on pas nettoyé
Le cothurne de tous ses vices,
Depuis qu'on le voit employer
Dans ses innocentes délices ?

Aujourd'hui, qu'on l'a su purger
De ses matières de scandale,
Il peut être vu sans danger
De ceux qui portent la sandale.

Son beau lustre n'est plus terni
D'une libertine pensée;
On y voit le crime puni,
Et la vertu récompensée.

C'est où s'étale le beau fruit
Des doctes filles de Mémoire :
C'est où, sans peine, on est instruit
Pour la Morale et pour l'Histoire.

Pourquoi donc diffères-tu
De mettre cet art en usage,

Où la fortune et la vertu
S'exprimeront sur ton visage ?

Au sentiment des plus polis,
Tu rendras ta gloire immortelle.
Comme la grande Amarillis,
Et comme la docte Isabelle.

De cent princes qui te verront
Tu seras tout haut estimée ;
Et nos poètes écriront
Pour soutenir ta renommée.

Ne crois pas que ma vanité
Veuille féconder ton mérite,
A gagner l'immortalité,
Dont ma plume te sollicite.

Ce ne sera que par hasard
Si, dans ces superbes spectacles,
Mes vers quelquefois prennent part
A l'honneur de ces beaux miracles.

Je cède à ces doctes rêveurs
Qui, par des lumières infuses,
Emportent toutes les faveurs
Qu'on obtient à la cour des Muses.

Je ne fais point ces Vers de choix
Par qui l'oreille est enchantée :
On enveloppe des anchois
De *Mariamne* et de *Panthée.*

Je suis presque au rang des brouillons
Qui gâtent les plus belles choses,
Qui se piquent aux aiguillons,
Et ne cueillent jamais les roses.

Toutefois le grand Richelieu
Fait quelque état de mes ouvrages :
Ce qui plaît à ce demi-dieu
Ne devroit pas déplaire aux sages.

Puis un Comte brave et charmant
Prend quelque plaisir à les lire :
S'ils sont beaux à son sentiment,
C'est toute la gloire où j'aspire.

—

STANCES

A MONSIEUR DE VOITURE

sur un bon office reçu.

Voiture, c'est trop de moitié;
Les marques de ton amitié

Me rendent trop ton redevable.
Prends-tu plaisir à me jeter
Au point d'un debteur insolvable
Qui ne peut jamais s'acquitter ?

Ma Muse fait tous ses efforts,
Pour assembler tous les trésors
Qu'elle trouve dans son étude ;
Mais quoi ? La pesanteur des fers
Que lui donne la servitude
A meurtri tous ses plus beaux vers.

Puis, quelles charmantes couleurs,
Dans les plus agréables fleurs,
Sont dignes de ce bon office ?
Et peut-on avec équité
De ce qu'on offre à l'artifice,
Couronner la fidélité ?

Si tu veux m'obliger ainsi
Par un si généreux souci,
Accrois le bruit de mon estime :
Rends mon style plus florissant
Ou fais que je porte sans crime
Le titre de méconnoissant.

LA SERVITUDE

Nuit fraîche, sombre et solitaire,
Sainte dépositaire
De tous les grands secrets, ou de guerre ou d'amour;
Nuit, mère du repos, et nourrice des veilles
Qui produisent tant de merveilles,
Donne-moi des conseils qui soient dignes du jour.

Mais quel conseil pourrois-je prendre,
Hors celui de me rendre
Où je vois le fléau sur ma tête pendant?
Où s'imposent les lois d'une haute puissance
Qui fait voir avec insolence
A mes faibles destins son superbe ascendant?

Je vois que Gaston m'abandonne,
Cette digne personne
Dont j'espérois tirer ma gloire et mon support :
Cette Divinité que j'ai toujours suivie,
Pour qui j'ai hasardé ma vie ;
Et pour qui même encore je voudrois être mort.

Irois-je voir en barbe grise
Tous ceux qu'il favorise ;
Epier leur réveil et troubler leurs repas?

Irois-je m'abaisser en mille et mille sortes,
Et mettre le siège à vingt portes
Pour arracher du pain qu'on ne me tendroit pas ?

Si le Ciel ne m'a point fait naître
Pour le plus digne maître
Sur qui jamais mortel puisse porter les yeux :
Il faut dans ce malheur que mon espoir s'adresse
A la plus charmante maîtresse
Qui se puisse vanter à la faveur des Cieux.

En ce lieu mon zèle possible
Se rendra plus visible ;
On y connoîtra mieux ma franchise et ma foi.
Ce n'est pas une cour où la foule importune
Des prétendants à la fortune
Produise une ombre épaisse entre le jour et moi.

Possible l'étoile inhumaine
Dont j'éprouve la haine
S'opposera toujours au bonheur que j'attends.
Et quelques dignes soins que mon esprit se donne,
Tous les labeurs de mon automne
Auront même succès que ceux de mon printemps.

O triste et timide pensée
Dont j'ai l'âme glacée,
Et que je ne conçois qu'avec un tremblement ;

Fantôme déplaisant et de mauvais présage,
Faut-il que ta funeste image
Me rende malheureux avant l'événement ?

Donc les cruelles Destinées
Veulent que mes années
En pénibles travaux se consument sans fruit !
Et c'est, ô mon esprit, en vain que tu murmures
Contre ces tristes aventures,
Il faut que nous allions où le sort nous conduit.

Il s'en va nous mettre à la chaîne ;
Le voilà qui nous traîne
Dans les sentiers confus d'un Dédale nouveau.
Mon jugement surpris cède à sa violence,
Et je perds enfin l'espérance
D'avoir d'autre repos que celui du tombeau.

L'image de la servitude,
Errant dans mon étude,
Y promène l'horreur qui réside aux Enfers :
J'ouïs déjà qu'on m'enrôle au nombre des esclaves,
Je ne vois plus que des entraves
Des jougs et des colliers, des chaînes et des fers.

Les Muses pâles et timides
Avec des yeux humides
Soupirent hautement de mon secret dessein ;

Et consultent déjà s'il sera légitime
Que leur grâce encore m'anime
De la divine ardeur qui m'échauffoit le sein.

O ma raison ! dans ces alarmes,
Que ne prends-tu les armes
Pour t'opposer aux lois de la captivité ?
Rejetons les liens d'un cœur opiniâtre ;
Et ne feignons point de combattre
Jusqu'au dernier soupir pour notre liberté.

Il faut avoir part à la gloire
Qu'ont acquise en l'Histoire
Tant d'illustres héros qui bravèrent le sort !
Qui payèrent toujours d'une si belle audace
Et qui, pressés de la disgrâce
Sauvèrent leur franchise en courant à la Mort.

Mais, ô discours déraisonnable !
O penser condamnable
Que m'a fait concevoir un insolent orgueil,
Je suis bien aveuglé par la mélancolie
Qui tient mon âme ensevelie,
De prendre de la sorte un port pour un écueil.

Pardon, Puissance souveraine ;
Je sens déjà la peine
Que mérite l'excès de ma témérité.

Je frémis de ce crime, et sais bien que la foudre
A réduit des monstres en poudre
Qui n'avoient rien d'égal à mon impiété.

Celle à qui de tous mes services
J'offre les sacrifices
En pourroit recevoir d'un roi victorieux.
Je sais qu'elle est au rang des âmes les mieux nées
Et que les têtes couronnées
N'ont point de sentiments qui soient plus glorieux.

Cette merveille incomparable
Qui paroît adorable,
Tient toujours sous ses pieds les vices abattus,
Et les hautes grandeurs qui se pourroient défendre
De la valeur d'un Alexandre,
Se voudroient asservir à ses grandes vertus.

C'est une pure intelligence,
Aucune connaissance
Ne se peut dérober à son raisonnement :
Et ses riches palais, où brille la peinture
A l'envi de l'architecture,
Sont pleins de son esprit et de son jugement.

Cette Belle, en qui l'on observe
Les grâces de Minerve,
Perce et pénètre tout de ses divins regards ;

Et son âme éclatante en lumières infuses
S'entend aux ouvrages des Muses,
Et sait connoître encor l'excellence des arts.

Elle est noble, elle est généreuse,
Et paroît désireuse
Que son nom se conduise à l'immortalité ;
Les cent bruyantes voix qu'epand la Renommée
Partout où sa gloire est semée,
Tombent toutes d'accord de cette vérité.

A qui donc selon mon envie
Puis-je voüer ma vie
Qu'à ce divin sujet qui n'a point de pareil ?
Servant cette Beauté qui ravit toutes choses,
J'aurai le même honneur des roses
Qui doivent leur éclat à celui du Soleil.

Un bel Astre que je vois luire,
Et que je vais conduire,
Va régler mes Destins d'un regard de ses yeux ;
Suivre ce digne objet qui n'eut jamais d'exemple,
C'est servir, mais c'est dans un temple,
C'est un peu s'abaisser, mais c'est devant les Dieux.

DOUX REMÈDE A MES SENS...

Doux remède à mes sens malades,
Chastes Amadriades,
Qui vivez saintement sous l'écorce des bois,
Qu'un froid long et fâcheux tient vos beautés gênées !
Vous n'avez point passé d'années
Où vous ayez souffert de plus sévères lois.

Le soleil, ce grand luminaire,
En son cours ordinaire,
A déjà visité la maison des Gémeaux.
Toutefois, nuit et jour, la bouche de Borée,
Qui se devroit tenir serrée,
D'un souffle impétueux bat encor vos rameaux.

Sans doute il a trop d'insolence,
Et cette violence
Le devroit pour jamais de liberté priver.
C'est se montrer rebelle aux lois de la Nature,
Qu'allonger ainsi la froidure,
Et donner au printemps les frissons de l'hiver.

Comme l'un a le privilège
De régner dans la neige
Sur un trône de glace orné de longues nuits,

L'autre doit à son tour, d'un tranquille visage,
Emailler tout le paysage,
Et produire des fleurs qui promettent des fruits.

Cependant un vent plein d'audace
Vous gronde et vous menace,
Et vous détord les bras d'un effort rigoureux,
Lorsque c'est la saison que l'aimable Zéphyre
Devroit déjà vous faire rire,
Vous déclarant tout bas ses larcins amoureux.

Il est temps qu'un calme environne
Cette verte couronne
Dont votre aimable front se trouve revêtu ;
La Nymphe de ces lieux ardemment le souhaite ;
Il faut qu'elle soit satisfaite ;
Ou que le ciel se plaise à fâcher la vertu.

O que de qualités brillantes
Et de grâces charmantes
Servent à sa Beauté de céleste ornement,
Si la rondeur du monde au mérite étoit due ;
La terre en sa large étendue,
Se verroit aujourd'hui sous son gouvernement.

Lorsque pour échauffer mon style
Un air doux et tranquille
Bannira la rigueur de ce froid criminel,

Je veux considérer ces belles avenuës,
Et, par des routes inconnuës,
Méditer à sa gloire un ouvrage éternel.

Par des sentiers où le vulgaire
Ne s'achemine guère,
En de saintes fureurs je me veux engager ;
Pour rendre son mérite aux âges mémorable
D'un témoignage vénérable
Que les ans, ni l'oubli ne puissent outrager.

Si peu qu'Apollon me féconde,
Et que son soin réponde
A tant de dons divins hautement étalés,
Je sais bien que l'éclat d'une si belle vie
Donnera même de l'envie
Aux plus illustres jours que la Parque ait filés.

PROSOPOPÉE DE LA FONTAINE DE ***

La Nayade voisine en sa grotte rustique,
Où soutenant un vase antique,
Elle donne à ses eaux un agréable cours ;
Ne se peut consoler sur la triste aventure
Qui semble menacer les jours
D'un chef-d'œuvre de la Nature.

Et souvent, parmi son murmure,
Son regret légitime éclate en ce discours :

Clairs ornements du Ciel, astres, brillantes causes
Qui donnez l'ordre à toutes choses,
Et qui troublez par fois l'état des demi-Dieux ;
Si toujours l'équité conduit votre puissance,
De grâce ouvrez ici les yeux
Pour le maintien de l'innocence ;
Et faites cesser l'influence
Dont vous persécutez la Nymphe de ces lieux.

La vertu qui choisit cet objet sans exemple
Pour en faire à jamais son temple,
Devroit loin de sa tête écarter les malheurs ;
Et vous devez sans doute, ô Puissances suprêmes,
Finir ses secrètes douleurs,
Sa grâce et ses bontés extrêmes
Ont mérité des diadèmes,
Et n'ont point mérité des matières de pleurs.

J'ai vu tous ses aïeux, j'ai vu tous ses ancêtres,
Mes grands, et mes illustres Maîtres ;
Fameux pour la valeur et pour la piété ;
Leur nom malgré le Temps éclate dans l'Histoire.
Mais pour dire la vérité,
Sans faire tort à leur mémoire,

Je tiens que leur plus grande gloire
Est d'avoir mis au jour cette rare Beauté.

Du plus subtil esprit que verse votre flamme
Vous avez éclairé son âme;
La raison souveraine est dans ses sentiments,
Elle est inaccessible aux amorces du vice,
Ses moindres appâts sont charmants,
L'honneur la tient en exercice,
Et le Destin sans injustice
Ne la peut condamner aux plus légers tourments.

Cependant on a vu changer cinq fois la Lune,
Depuis qu'une crainte importune
Inquiète son cœur et l'oblige aux soupirs,
Les Nymphes de ces bois, ressentant ses alarmes,
Joignent leurs vœux à ses désirs,
Et ne sauroient plus voir sans larmes
Qu'un sujet si rempli de charmes
Se trouve menacé de tant de déplaisirs.

Minerve de nos jours, vous qui prenez le titre
De grande et souveraine arbitre,
De tous nos demi-Dieux et de tous nos héros,
Ayez pitié des pleurs que répand cette Belle,
Apaisez les vents et les flots
De cette tempête cruelle,
Votre gloire souffre avec elle,
Vous êtes obligée à causer son repos.

A MONSIEUR LE COMTE DE SAINT-AIGNAN.

Sur sa guérison.

Comte, l'heure n'est pas venue,
Où vos yeux d'une obscure nue
Se tiendront pour jamais fermés ;
Vous n'êtes menacé d'aucun mauvais présage,
Et votre guérison se lit sur le visage
De ceux que vous aimez.

Comme parfois dans un orage,
Qui met en péril de naufrage
Ceux qui se trouvent sur les flots,
Un vent vient à régner contre toute apparence,
Qui sauve le navire et remet l'espérance
Au cœur des matelots.

Ainsi d'une aimable surprise,
Une heureuse et puissante crise
Dont les Cieux furent les auteurs,
Quand nous étions pour vous en de grandes alarmes,
A fait cesser les cris et fait tarir les larmes
De tous vos serviteurs.

La Nature en vous invincible
A vaincu cette humeur nuisible,

Dont chacun fut épouvanté;
Et selon ce progrès on a sujet de croire
Que vous allez jouir après cette victoire
D'une longue santé.

Mais pour vous la rendre assurée,
Et voir approcher sa durée
Du point que marquent nos souhaits;
Bénissez hautement le Ciel qui vous l'envoie,
Et goûtez tant soit peu de l'innocente joie
Qu'on trouve dans la Paix.

Assez de foi dans les batailles,
Et devant des fortes murailles
Vous avez bravé le trépas;
Et vers ces grands périls où la gloire nous guide,
Jamais le plus vaillant et le plus intrépide
N'a devancé vos pas.

Après ces rôles héroïques
Joués sur des scènes tragiques,
Où l'on s'expose à tous propos;
Allez reprendre haleine en quelque solitude,
Et vous entretenir en l'agréable étude
Que forme le repos.

Aujourd'hui que la Terre brûle,
Et que l'ardente canicule

Remplit l'air de vives chaleurs,
Passez dans quelque allée où le jour entre à peine,
Ou respirez le frais au bord d'une fontaine
Sur quelque lit de fleurs.

Toutes choses sont passagères
Et le Temps aux ailes légères
Les précipite vers leur fin :
Nous voyons des mortels les tristes destinées
Et savons que le soir des plus belles journées,
Est près de leur matin.

A MADAME DE BEAUVAIS, PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE DE LA REINE RÉGENTE,

pour un bon office dont elle honora l'auteur près de Sa Majesté.

L'Art dont vous obligez est un art souverain,
Où la franchise éclate avec beaucoups de gloire,
Et mes ressentiments le gravent sur l'airain,
Afin d'en conserver à jamais la mémoire.

Je conçois une peur qui me met en courroux,
Emu par la bonté d'un trait si peu vulgaire,
C'est que selon les vœux que je ferai pour vous,
Votre plus grand bonheur ne me contente guère,

Mais pour mesure, au moins, de vos prospérités,
Si vous n'obtenez pas ce que je vous désire ;
Ayez autant de bien que vous en méritez
Et vous en aurez plus que je n'en saurois dire.

CONTRE LA JALOUSIE

Se défera-t-on point un jour
De ce mal de la fantaisie ;
De ce monstre ennemi d'Amour,
Que l'on appelle jalousie ?

Sur cette peste des plaisirs.
Qui tient toujours l'esprit en peine,
Le beau sujet de mes désirs
Viendroit voir les bords de la Seine.

Au lieu qu'il ne chante parfois
Que dans d'étroites galeries ;
Il pourroit de sa belle voix
Toucher l'écho des Tuileries

Mais nous ne verrons point encore
Paroître ici cette merveille ;
De même que les pommes d'or,
Elle a son Dragon qui la veille.

Ce jaloux vraiment furieux :
Qu'une aveugle rage possède ;
Voudroit que lui seul eût des yeux,
Ou que la Belle devint laide.

Il est près d'elle incessamment,
Il la tient toujours par la robe,
La nuit, il l'embrasse en dormant,
De crainte qu'elle se dérobe.

Comme son indiscrète amour
Le tient toujours dans la furie,
J'ai peur qu'il ne l'étouffe un jour
Dans quelque étrange rêverie.

L'AVEUGLE AMOUREUX

Nouvelle image du Printemps,
Jeune astre qui de mes vieux ans
Echauffez aujourd'hui la glace.
O que les autres sont heureux
De voir des beautés, dont la grâce
Rend les aveugles amoureux !

Etant incapable de voir,
Comment ai-je pu recevoir

L'image de tant de merveilles ?
Mais, ô beau chef-d'œuvre des Cieux,
Elle a passé par mes oreilles,
Ne pouvant passer par mes yeux.

Je fus pris d'étrange façon ;
Par le doux office du son
A moitié je me laissai prendre,
Et ce que le son de la voix
Fut incapable de m'apprendre,
Je l'appris avecque mes doigts.

Admirez de quelle chaleur
Pour chercher mon propre malheur
A vous connoître je travaille :
Car je ne trouve qu'à tâtons,
Ni la grandeur de votre taille,
Ni la rondeur de vos tétons.

Mais puisque la félicité
D'observer mieux votre beauté,
Pour de meilleurs yeux se réserve,
Ne craignez point de m'approcher,
Et souffrez que je vous observe
Avecque le sens du toucher.

SUJET DE LA COMÉDIE DES FLEURS

L'auteur étant prié par des belles dames de leur faire promptement une pièce de théâtre pour représenter à la campagne, et se voyant pressé de leur écrire le sujet qu'il avoit choisi pour cette comédie, à laquelle il n'avoit point pensé, leur envoya les vers qui suivent.

Puisqu'il vous plaît que je vous die
Le sujet de la comédie
Que je médite pour vos sœurs;
Les images m'en sont présentes,
Les personnages sont des fleurs :
Car vous êtes des fleurs naissantes.

Un lys, reconnu pour un prince,
Arrive dans une province;
Mais, comme un prince de son sang,
Il est beau sur toute autre chose;
Et vient, vêtu de satin blanc,
Pour faire l'amour à la rose.

Pour dire qu'elle est sa noblesse
A cette charmante maîtresse
Qui s'habille de vermillon,
Le lys avec des présents d'ambre
Délègue un jeune papillon,
Son gentilhomme de la Chambre,

Ensuite le prince s'avance;
Pour lui faire la révérence
Ils se troublent à leur aspect :
Le sang leur descend et leur monte :
L'un pâlit de trop de respect,
L'autre rougit d'honnête honte.

Mais cette infante de mérite,
Dès cette première visite,
Lui lance des regards trop doux :
Le souci qui brûle pour elle,
A même temps en est jaloux,
Ce qui fait naître une querelle.

On arme pour les deux cabales.
On n'entend plus rien que tymbales ;
Que trompettes et que clairons :
Car, avec tambour et trompette,
Les bourdons et les moucherons
Sonnent la charge et la retraite.

Enfin le lys a la victoire ;
Il revient couronné de gloire,
Attirant sur lui tous les yeux.
La rose, qui s'en pâme d'aise,
Embrasse le victorieux ;
Et le victorieux la baise.

De cette agréable entrevue,
L'absinthe fait, avec la rue,
Un discours de mauvaise odeur :
Et la jeune épine-vinette,
Qui prend parti pour la pudeur
Y montre son humeur aigrette.

D'autre côté, madame ortie,
Qui veut être de la partie
Avec son cousin le chardon,
Vient citer une médisance
D'une jeune fleur de melon
A qui l'on voit enfler la panse.

Mais la rose enfin les fait taire,
Par un secret bien salutaire,
Approuvé de tout l'univers.
Et dissipant tout cet ombrage,
La buglose met les couverts
Pour le festin du mariage.

Tout contribue à cette fête.
Sur le soir un ballet s'apprête,
Où l'on ouit des airs plus qu'humains :
On y danse, on s'y met à rire.
Le pavot vient, on se retire ;
Bonsoir, je vous baise les mains.

ÉPITRE BURLESQUE

Envoyée un jour de Carême-Prenant à une demoiselle de dix ou douze ans qui s'étoit mise à faire des vers.

A vous, ô la Belle des Belles,
Je veux tracer quelques nouvelles
De qui le tissu variant
Soit d'un style doux et riant.

Mais c'est en vain que je les cherche :
Mon esprit se bat sur la perche,
Comme fait un émerillon
Qui veut voler le papillon.
J'ai beau, selon notre coutume,
Gratter mon front, ronger ma plume,
Battre des pieds, hausser les yeux,
Attendant des faveurs des Cieux :
Quelque soin que je puisse prendre,
La verve n'en veut point descendre.
En voici le secret caché,
Tout le Parnasse est débauché;
Les Muses, en habit fantasque,
Courent sur le Pégase en masque,
Y faisant des charivaris
Comme ceux qu'on fait à Paris.

C'est pour une réjouissance
D'une fort célèbre naissance ;
Et l'on ne veut rien épargner
Dans le soin de la témoigner.
Une petite Muse est née
En cette belle matinée,
Qui par les aimables douceurs
Occupe l'esprit des neuf Sœurs.

Qu'elle est blanche, et qu'elle est bellotte
Il me semble qu'on l'emmaillotte,
Et qu'elle imite par ses cris
Celui des petites souris,

Tandis que la grosse Thalie
Lui fait cuire de la bouillie,
Clio, qui se veut employer,
La remue auprès du foyer.
Là s'étalent ses petits langes,
Qui sont des odes de louanges :
Là se chauffent, sur des chenets,
Ses drapeaux qui sont des sonnets,
Avec quelque fine épigramme
Que l'on tourne devant la flamme.
Je me trompe, si son béguin
N'est taillé d'un petit pasquin ;
Et même si ses oreillettes
Ne sont deux petites fleurettes,

Elle a déjà, pour bracelets,
Deux jolis petits virelets.
Mais quand elle sera plus grande,
Aux Muses je me recommande ;
Je ne crois pas qu'en l'univers
On puisse plus trouver un vers,
Tant cette infante si sublime
Aura fait enchérir la rime.
On met déjà sur le métier
Le fil d'un roman, tout entier,
Pour passementer ses brassières
Qui seront des Œuvres entières.
Son bonnet sera fait aussi
D'un poëme un peu raccourci,
Où l'on verra pour broderie
Tous les vers d'une bergerie.
Ses souliers, qui seront fort beaux,
Seront sans doute deux rondeaux ;
Et ses bas seront deux ballades
Si ce ne sont deux mascarades.
Pour lui faire un petit tablier,
Un chant royal se doit plier,
Dont l'envoi d'une pointe fine
S'appliquera sur sa poitrine,
Et pour lacet, quelque chanson
Ira derrière en limaçon :
Ou si l'on y met des agrafes
Ce seront belles épitaphes

De qui les jolies anelets
Seront de petits triolets.
Sa robe sera damassée
De quelque nouvelle Odyssée ;
Et pour beau passement dessus
On mettra six rangs de rébus
Accommodés en acrostiches,
Afin de paroître plus riches ;
Et pour Pontignac des quadrins
Formés de vers alexandrins.

O quelle merveilleuse chose
Nous voilà réduits à la prose ;
Si nous n'écrivons bien ou mal,
Quelque avorton de madrigal,
Que voudra nous ôter peut-être
La Musette qui vient de naître,
Mon sens en est hors de son lieu ;
C'est pourquoi je vous dis adieu.

—

SONNETS

L'AVENTURE D'UN PÊCHEUR

J'apprêtois mes filets un jour,
Plein d'espoir, d'ardeur et de joie ;

Quand j'entrai dans ceux de l'Amour,
Et devins la nouvelle proie.

Proche des bords de mon bateau
Je vis passer l'aimable Elise,
Et vers un hameçon si beau
Je laissai donner ma franchise.

Depuis l'objet de sa beauté
Me tient toujours inquiété ;
Ni nuit, ni jour je ne repose.

Voyez l'erreur de nos esprits !
L'homme propose et Dieu dispose :
Je pensois prendre, et je fus pris.

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER

Seguier, quand tu naquis, une troupe d'abeilles
Se posant sur ta bouche y chercha des douceurs,
Pour présage assuré que l'amour des neufs Sœurs
En feroit découler de savantes merveilles.

Depuis, ta vertu jointe aux grands fruits de tes veilles,
T'éleva chez Themis aux suprêmes honneurs,
Où sans considérer les biens ni les faveurs,
Tu tiens tes yeux fermés pour ouvrir tes oreilles.

La France a bien sujet de bénir ce grand Roi,
Qui selon nos souhaits jeta les yeux sur toi
Pour tenir la balance en ce puissant empire.

Il paroît que ce choix étoit un choix du Ciel.
Et tu prends plus de soins à dispenser la cire
Que l'abeille n'en prend à composer le miel.

LA PAMOISON

Au point que le mal empira
Qui vous fit pâmer sur la place,
Tout notre sang se retira,
Nous devînmes froids comme glace.

On eût cru, sans doute, à nous voir,
En cet accident pitoyable,
Que votre alcôve étoit l'ouvroir
De quelque sculpteur admirable.

Nous étions tous, en ce moment,
Sans parole et sans mouvement,
Du mal dont vous étiez touchée :

Ce n'étoient qu'images partout,
Dont la plus belle étoit couchée,
Et les autres étoient debout.

MON ART NE PEUT ATTEINDRE...

Mon art ne peut atteindre à marquer la tendresse
Que votre bonté donne à mon ressentiment :
O céleste personne ! ô divine Maîtresse !
Qu'on voit agir partout si généreusement.

Que vous imitez bien cette grande princesse
Qui vous fit dans sa cour nourrir si chèrement !
Et que vous faites voir avec beaucoup d'adresse
Des traits de son esprit et de son jugement.

J'avois fait un dessein d'écrire à votre gloire,
Afin que l'on gardât à jamais la mémoire
De tant de qualités et d'appâts ravissants.

Mais observant l'éclat d'une si belle vie,
Je vois que sa lumière éblouit tous mes sens
Et me ferme la bouche aussi bien qu'à l'Envie.

A LA FORTUNE

Beau monstre au poil épars, au visage de femme,
Que l'on voit élevé sur un trône flottant ;

Que l'on suit en tous lieux, que l'on réclame tant,
Et qui règne partout excepté dans mon âme.

Fortune, ôte ton voile et contemple en Madame
Tout ce que le mérite a de plus éclatant ;
Tu perdras ces transports d'aveugle et d'inconstant,
Qui dispersent les biens et te chargent de blâme.

Mais quoi ? veux-tu toujours conserver ta grandeur ;
N'observe point l'objet de ma fidèle ardeur :
Ce trait seroit fatal à mille autres personnes.

Voyant les ornements dont il est revêtu,
Tu n'as point de trésors, tu n'as point de couronnes,
Que tu ne vinsses mettre aux pieds de sa vertu.

L'EXTASE D'UN BAISER

Au point que j'expirois, tu m'as rendu le jour,
Baiser, dont jusqu'au cœur le sentiment me touche,
Enfant délicieux de la plus belle bouche
Qui jamais prononça les oracles d'Amour.

Mais tout mon sang s'altère, une brûlante fièvre
Me ravit la couleur et m'ôte la raison ;
Cieux ! j'ai pris à la fois sur cette belle lèvre
D'un céleste nectar et d'un mortel poison.

Ah ! mon âme s'envole en ce transport de joie !
Ce gage de salut, dans la tombe m'envoie ;
C'est fait ! je n'en puis plus, Elise je me meurs.

Ce baiser est un sceau par qui ma vie est close :
Et comme on peut trouver un serpent sous des fleurs,
J'ai rencontré ma mort sur un bouton de rose.

LA BELLE GUEUSE

O que d'appâts en ce visage,
Plein de jeunesse et de beauté,
Qui semblent trahir son langage,
Et démentir sa pauvreté !

Ce rare honneur des Orphelines
Couvert de ces mauvais habits,
Nous découvre des perles fines
Dans une boîte de rubis.

Ses yeux sont des saphirs qui brillent,
Et ses cheveux qui s'éparpillent,
Font montre d'un riche trésor :

A quoi bon sa triste requête,
Si pour faire pleuvoir de l'or
Elle n'a qu'à baisser la tête.

MADRIGAUX ET ÉPIGRAMMES

MADRIGAL

Les fleurs que le printemps produit,
Et les petits feux de la nuit,
Se compteroient plutôt que mes tristes alarmes :
Mais Amour, ce cruel, qui se rit de mes soins,
De mes soupirs et de mes larmes,
M'accuse encor d'en avoir moins
Que votre beauté n'a de charmes.

A MADEMOISELLE L. X.

Le mépris du mépris.

J'ai vu dans vos petits souris
Des marques d'un certain mépris ;
Mais je n'ai garde de m'en plaindre,
J'aurois grand tort d'en murmurer :
Puisque vos faveurs sont à craindre,
Vos mépris sont à désirer.

PROSOPOPÉE D'UN COURTISAN

Eblouis de l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flattai toujours d'une espérance vaine,
Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur,
Je me vis toujours pauvre et tâchai de paroître,
Je vécus dans la peine attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

PROSOPOPÉE

D'un homme qui mourut d'une fièvre tierce, pour avoir usé d'une poudre d'un empirique.

Je serois encore vivant,
N'étoit un médecin sçavant
Que je fis venir à mon aide.
La peste étouffe l'animal !
Je ne suis pas mort de mon mal,
Mais je suis mort de son remède.

POUR UN JEUNE CHIRURGIEN QUI ÉPOUSOIT UNE VIEILLE FEMME

Si tu prends ce Squelette antique,
Pour le pendre dans ta boutique,
Je tiens que tu n'as point de tort.
Mais quoi, beau joueur de guiterre,
Tu veux, avant que d'être en terre,
Te coucher au lit de la Mort.





LES HEURES DE LA VIERGE
LA MARIANE — LE PARASITE
LETTRES AMOUREUSES

—

LES HEURES DE LA VIERGE

A LA SAINTE VIERGE

Veuillez-vous souvenir, ô Vierge secourable,
Qu'il ne fut jamais dit qu'un pécheur misérable
Ait en vain réclamé votre divin support,
Et qu'on a toujours vu que, dans les grands orages,
Vos célestes suffrages
Sont le phare assuré qui le conduit au port.

Poussé de cet espoir qui console nos âmes,
O Mère glorieuse entre toutes les femmes !
Tout en pleurs à vos pieds je me viens adresser :
O du Père éternel l'auguste et sacré temple !
O Vierge sans exemple,
Ecoutez ma prière et daignez l'exaucer.

Embrassez cet Enfant dont ma longue malice
Avec tant d'insolence irrite la justice
Qu'il ne s'adoucira que pour l'amour de vous,
Apaisez-le de sorte en le priant sans cesse,
O céleste Princesse,
Que j'éprouve sa grâce au lieu de son courroux.

Obligez-le en faveur de vos saints privilèges
De rompre mes liens et me tirer des pièges,
Où me surprit le monde avec ses faux appâts :
Et pour dernière grâce, ô Mère que j'implore,
O Vierge que j'honore,
A l'heure de ma mort ne m'abandonnez pas.

PRIÈRE A JÉSUS-CHRIST

Divin auteur de toutes choses,
A qui les ronces et les clous,
Quand tu voulus mourir pour nous,
Etoient des œillets et des roses.

Ressouviens-toi de tant de peines,
Et de ce beau pourpre coulant,
Qui, de tes membres ruisselant,
Forma tant de vives fontaines.

Seigneur, veuille oublier mes crimes
De désordre ou d'impureté,
Pour qui ta sainte Majesté
A des horreurs si légitimes.

C'est par un regret véritable
Que je les déteste en ce jour,
A cause de ta seule amour
Au prix de qui rien n'est aimable.

Je les quitte, je les abhorre,
Et j'aimerois mieux au-dedans
Ressentir des charbons ardents
Que les y concevoir encore.

Laisse donc agir ta clémence
Pour laver mes iniquités ;
Et tends les bras de tes bontés
Aux larmes de ma repentance.

Que ta grâce en mon cœur réside,
Accrois mon espoir et ma foi,

Et pour me conduire vers toi
Fais que ton Saint Esprit me guide.

MÉDITATION SUR LE *Memento Homo.*

(FRAGMENT)

Souviens-toi de l'heure dernière,
Et de l'horreur du monument,
Où ta dépouille prisonnière
Ne sera plus rien que poussière,
Et n'aura plus de sentiment.

Pense, dans ta santé meilleure.
Que tout se change au gré du sort :
Qu'il n'est point d'homme qui ne meure,
Et que tu peux choir à toute heure
Dans les embûches de la mort.

Quoi que ta vigueur te présage,
Sache que le moindre accident
Peut faire pâlir ton visage,
Et dès l'aurore de ton âge
Te porter en ton occident.

Ta vie est frêle comme verre,
Chaque jour te mène au trépas :

Dessus la mer, dessus la terre,
Dans la paix et parmi la guerre,
La Mort accompagne tes pas.

Ni le bon sens, ni le courage
Ne détourne point sa fureur,
Et sans respect de sang ni d'âge,
Elle prend un grand personnage
Ainsi qu'un pauvre laboureur.

Ceux de qui l'on t'a vu descendre
Ont subi cette dure loi :
César et le grand Alexandre
Aujourd'hui ne sont rien que cendre,
Qui furent plus vaillants que toi.

Si pour triompher de l'envie
Par l'honneur de mille beaux faits,
La clarté n'étoit point ravie,
Henri seroit encore en vie,
Et Louis ne mourroit jamais.

Mais la mort, aveugle et perfide,
N'a jamais eu de favoris,
On sait que sa faulx homicide
Moissonna la valeur d'Alcide
Comme la beauté de Pâris.

Dessous les Cieux rien n'est durable
Contre sa dure inimitié :
C'est un fantôme inexorable,
Qui n'a rien de plus favorable
Que de n'avoir point de pitié.

Un excès contre ta coutume
Suivi d'un refroidissement,
Un feu qui dans ton sang s'allume,
Une plaie, une chute, un rhume,
Te portent dans le monument.

Là ce corps qui si difficile
Demandoit tant de mets divers,
Décharné, râlant, immobile
N'est rien qu'une charogne vile,
Qui repaît et loge les vers...

—

LA MARIANE

TRAGÉDIE

ACTE V

Scène deuxième.

NARBAL ET HÉRODE

NARBAL

O Cieux ! cette aventure
Met de grandes vertus dans une sépulture,

La constance et l'honneur, comme la piété
Viennent de rendre l'âme avec cette Beauté.

HÉRODE

Quel accident t'oblige à pleurer de la sorte ?

NARBAL

Un grand sujet de deuil.

HÉRODE

Quoi ? Mariane est morte ?

NARBAL

Oui, Sire, cette Reine est au nombre des morts,
On vient de séparer sa tête de son corps.
(*Hérode tombe en faiblesse.*)
Il devient tout changé, le voilà qui succombe,
Le coup de cette mort le mettra dans la tombe
Voici le triste effet qui fut prévu de tous ;
Hé ! Sire, ouvrez les yeux, et revenez à vous.

HÉRODE

Mariane a des morts accru le triste nombre ?
Ce qui fut mon soleil n'est donc plus rien qu'une ombre !
Quoi ? dans son orient cet astre de beauté,
En éclairant mon âme, a perdu la clarté ?
Tu dis que Mariane a perdu la lumière,
Et le flambeau du monde achève sa carrière ?
On le vit autrefois retourner sur ses pas,
A l'objet seulement d'un funeste repas,
Et d'une horreur pareille il se trouve incapable,

Quand on vient devant lui d'éteindre son semblable.
Astre sans connaissance, et sans ressentiment,
Tu portes la lumière avec aveuglement ?
Si l'immortelle main qui te forma de flamme,
En te donnant un corps, t'avoit pourvu d'une âme,
Tu serois plus sensible au sujet de mon deuil,
De ton lit aujourd'hui tu ferois ton cercueil,
Et par tout l'univers ta lumière éclipsée
Etabliroit l'horreur qui règne en ma pensée.
Mariane a senti la rigueur du trépas ?
La mort n'a point d'empire où règnent ses appâts.
Je sais que cet ouvrage à son auteur ressemble,
Et qu'il n'est pas céleste et mortel tout ensemble.
Quoi ? dans si peu de temps auroit-on abattu
Le temple le plus beau qu'eût jamais la vertu ?
Auroit-on renfermé dans les moindres espaces
La retraite d'amour, et le séjour des Grâces,
Les astres de ses yeux seroient-ils éclipsés,
Et les lys de son teint seroient-ils effacés ?
Auroit-on dissipé ce recueil de miracles ?
Auroit-on fait cesser mes célestes oracles ?
Auroit-on de la sorte enlevé tout mon bien,
Et ce qui fut mon tout ne seroit-il plus rien ?
Non, non, c'est un discours, qui, privé d'apparence,
Ne doit jamais trouver de place en ma créance.
Dis-tu qu'on a détruit ce chef-d'œuvre des Cieux ?

NARBAL

Sire, ce triste coup s'est fait devant mes yeux.

HÉRODE

Viens m'en compter au long la pitoyable histoire,
Je n'en saurois douter, et ne la saurois croire.

NARBAL

Alors que dans la Tour on la vint advertir
Qu'un rigoureux arrêt la pressoit d'en sortir,
Le funeste récit de sa triste sentence
Ebranla tous les cœurs, mais non pas sans constance,
Car, bravant ses malheurs, elle fit assez voir
Que ce choc furieux n'avoit pu l'émouvoir.
Elle n'exprima point des sentiments timides,
Ses yeux restèrent secs parmi cent yeux humides,
Et des rayons de soie éclairant ses appâts
Firent voir que la mort ne lui déplaisoit pas.
Après qu'elle eut fait part de quelques pierreries
A ses filles d'honneur qu'elle a le plus chéries,
Et qu'en les embrassant elle leur eût enjoint
De ne la suivre pas, ou de ne pleurer point :
Elle tourna ses pas, et plus gaie et plus belle,
Où l'échafaud dressé prenoit le deuil pour elle.
Jamais on ne la vit dans un plus noble orgueil,
On lisoit sur son front les mépris du cercueil,
Jamais Reine Amazone avecque plus de gloire
Ne parut triomphante après une victoire ;
Le peuple en la suivant se fondoit tout en pleurs,
Admirant sa constance, et plaignant ses malheurs ;
Même beaucoup de gens disoient, parmi la presse,
Qu'on perdoit sans raison cette grande princesse ;

Que son cœur sans exemple en générosité
N'avoit pu concevoir aucune lâcheté,
Que vous regretteriez l'absence de ses charmes,
Et que son sang versé vous coûteroit des larmes,
Dès que de son trépas vous seriez averti.

HÉRODE

Ah ! que n'ai-je évité ce qu'ils ont pressenti ?

NARBAL

Sa mère, en l'abordant, changea par quelque crainte
Sa pitié véritable en une rigueur feinte ;
Son esprit inventif, pour ôter le soupçon,
Qu'il trempât en son crime en aucune façon,
Cachant les sentiments que donne la Nature,
Sembla se réjouir de sa triste aventure.
Mais notre grande reine affligée à ce point,
Et passant, repartit à cette vaine offense,
D'un modeste sourire, et d'une révérence.

HÉRODE

Ah ! je suis tout percé des traits de la pitié,
Mon cœur à ce discours se fend par la moitié.
Quoi dans ce triste état sa mère la querelle ?
Et sa seule vertu se déclare pour elle.
Achève tout le reste?

NARBAL

Etant sur l'échafaud
Elle joignit les mains, leva les yeux en haut,
Conjurant à genoux la divine Puissance,

De rendre manifeste à tous son innocence,
Et que jamais aux siens il ne fût reproché
Des forfaits dont son cœur ne fut jamais taché ;
Protesta que c'étoit par une calomnie
Qu'on la voyoit traitée avec ignominie,
Et que vous aviez cru par une aveugle erreur
Ce dont le seul penser lui donnoit de l'horreur.
Elle prit à témoin les ordres angéliques,
Qu'elle n'avoit point fait de ces lâches pratiques,
S'assura que le Ciel viendroit vous inspirer,
Qu'un regret de sa mort vous feroit soupirer,
Et que vous montreriez encor quelque tendresse
Aux jeunes orphelins d'une grande princesse,
Qui dans le mauvais sort sut constamment souffrir ;
Qui vécut sans reproche, et sut fort bien mourir.
A ces mots prononcés d'un zèle tout de flamme,
Elle voulut au Ciel recommander son âme,
Qui sur mille vertus s'apprêtoit d'y voler.
Puis elle offrit sa gorge, et cessa de parler.
Et lors l'exécuteur la voyant ainsi prête,
D'un prompt éclair d'acier lui fit voler la tête.
Là-dessus un grand cri tout autour s'entendit,
Qui pénétra les airs que son âme fendit.
On vit sourdre aussitôt mille chaudes fontaines,
Des yeux de tout le Peuple ainsi que de ses veines.
Voilà comme finit votre illustre moitié,
Avec un monde entier qui mourut de pitié.

HÉRODE

Avoir ôté la vie à des beautés si rares,
O rigueur inconnue aux cœurs les plus barbares!
Un Sarmate inhumain ne pourroit l'exercer,
Un Scythe sans horreur ne pourroit y penser.
Quel fleuve, ou quelle mer sera jamais capable
D'effacer la noirceur de ce crime exécrable?
Quelle affreuse montagne et quel antre écarté
Pourront servir d'asile à mon impiété?
Trouverai-je un refuge au centre de la terre,
Où mon crime se trouve à couvert du tonnerre?
Où je me puisse voir sans peine et sans effroi,
Où je ne traîne point mon enfer après moi?
Mais attends-je en mon deuil que rien me réconforte?
Comment, je vis encore, et Mariane est morte?
Cette belle est partie et je ne la suis pas,
Comme si j'ignorois les chemins du trépas?
Ha! voici le plus court, il faut que cette lame
(*Il se jette sur l'épée de Narbal.*)
D'un coup blesse mon cœur, et guérisse mon âme.
Prête-la-moi de grâce en ce juste dessein,
Ou si tu l'aimes mieux pousse-la dans mon sein.

NARBAL

Hé! Sire, revenez de ces transports extrêmes.

HÉRODE

C'est empêcher l'arrêt que tu donnes toi-mêmes,
Ne m'as-tu pas déjà frappé mortellement?

Tu m'as dit que la Reine est dans le monument
Penses-tu que, sans elle — ici bas je demeure?
Fais qu'elle ressuscite, ou souffre que je meure.
Je ne puis supporter un remord si pressant.
(*Il veut encore prendre son épée.*)
Je veux faire justice à son sang innocent,
Ne me diffère point la peine qui m'est due?
Il faut que je me perde après l'avoir perdue.

NARBAL

Sire?

HÉRODE

Ah! je suis l'auteur de ce meurtre inhumain,
Ma bouche à son bourreau mit le fer à la main :
Ma bouche, complaisante à ma rage animée,
D'un seul mot pour jamais rend la sienne fermée.
Ah! bouche sanguinaire, et pleine de vigueur,
Mon regret te convainc d'avoir trahi mon cœur,
Funeste truchement de mon âme insensée,
Qui sus pour mon malheur exprimer ma pensée,
Sers-moi dans ton office avec plus de raison,
Et produis le remède ensuite du poison.
Vous peuples oppressés, spectateurs de mes crimes
Qui portez tant d'amour à vos rois légitimes,
Montrez de cette ardeur un véritable effet,
Employant votre zèle à punir mon forfait.
Venez, venez venger, sur un tyran profane,
La mort de votre chaste et belle Mariane;
Punissez aujourd'hui mon injuste rigueur,

Accourez me plonger des poignards dans le cœur,
Apaisez de mon sang votre innocente reine,
Que je viens d'immoler à ma cruelle haine.
Mais vous n'en ferez rien, timide nation,
Qui n'osez entreprendre une belle action,
Vous avez trop de peur d'acquérir de la gloire,
Vous auriez du regret de vivre dans l'Histoire,
Et qu'un trait de courage et de fidélité
Vous rendît remarquable à la postérité.
Témoins de sa bassesse, et de ma violence,
Cieux qui voyez le tort que souffre l'innocence,
Versez sur ce climat un malheur infini.
Punissez ces ingrats qui ne m'ont point puni,
Donnez-les pour matière à la fureur des armes,
Qu'ils flottent dans le sang, qu'ils nagent dans les larmes.
Faites marcher contre eux des Scythes, des Gelons,
Et s'il se peut encor des monstres plus félons,
Qui mettent sans horreur, en les venant surprendre,
Et leurs troupes en sang, et leurs maisons en cendres;
Qu'on leur vienne enlever leurs enfants les plus chers,
Et qu'une main barbare en frappe les rochers;
Qu'on force devant eux leurs femmes et leurs filles,
Que la peste et la faim consomment leurs familles,
Que leur Temple orgueilleux parmi ces mouvements
Se trouve renversé jusqu'à ses fondements.
Et si rien doit rester de leur maudite race,
Que ce soit seulement des sujets de disgrâce,
Des gens que la fortune abandonne aux malheurs;

Qu'ils vivent dans la honte et parmi les douleurs;
Qu'ils se trouvent toujours couverts d'ignominie,
Qu'on les traite partout avecque tyrannie,
Que sans fin par le monde ils errent dispersés,
Qu'ils soient en tous endroits, et maudits et chassés,
Qu'également partout on leur fasse la guerre,
Qu'ils ne possèdent plus un seul pouce de terre,
Et que, servant d'objet à votre inimitié,
L'on apprenne leurs maux sans en avoir pitié.
Faites pleuvoir sur eux de la flamme et du soufre,
De tout Jérusalem ne faites rien qu'un gouffre,
Qu'un abîme infernal, qu'un paluds plein d'horreur,
Dont le nom seulement donne de la terreur.
Mariane est donc morte, on me l'a donc ravie,
Et pour mon désespoir on me laisse la vie?
O mort, en mes ennuis, j'implore ta pitié,
Viens enlever le tout dont tu pris la moitié...

—

LE PARASITE

COMÉDIE

ACTE PREMIER

Scène troisième

FRIPESAUCES, PHENICE

FRIPESAUCES

O la rigueur étrange!

Est-il donc ordonné que jamais je ne mange?
Ai-je donc tracassé jusqu'à cette heure en vain?
Ne pourrai-je flatter ou contenter ma faim?
O Cieux, quelle pitié!

PHENICE

Hola ho! Fripesauces.

(Phenice lui frappe sur l'épaule.)

FRIPESAUCES

Que mon ventre aplati fait élargir mes chausses!
Si je ne bois bientôt à traits fréquents et longs,
On les verra dans peu tomber sur mes talons.
O Cieux, quelle pitié! quelle misère extrême!
Ha! Phenice, c'est toi;

PHENICE

Toi, n'es-tu plus toi-même?

FRIPESAUCES

Que ton nez aussi bien n'est-il un pied de veau;
Je serois fort habile à torcher ton museau.
Si tes deux yeux étoient deux pâtés de requête,
Je ficherois bientôt mes ongles dans ta tête,
Et si ton scoffion avoit tous les appâts
D'une rouelle de veau bien cuite, entre deux plats,
En l'humeur où je suis, Phenice, je te jure,
Que j'aurois tout à l'heure avalé ta coiffure.

PHENICE

Quoi? manger si matin? L'appétit furieux!

FRIPESAUCES

Ma bouche à mon réveil s'ouvre devant mes yeux ;
Bride cet appétit d'une raison meilleure.
Je voudrois être aveugle et manger à toute heure.

PHENICE

Ecoute donc un peu.

FRIPESAUCES

Que me veux-tu donner ?

PHENICE

Parlons d'un grand secret.

FRIPESAUCES

Parlons de déjeuner.

PHENICE

Il seroit question de faire un prompt message.

FRIPESAUCES

Il seroit question de manger un potage,
D'une pièce de bœuf se dégraisser les dents,
Et mettre avec loisir des meubles là-dedans.

PHENICE

Si tu savois comment notre Lucinde pleure,
Et ce qu'elle m'a dit encor depuis une heure
Sur ces affections, je te jure, ma foi,
Que tu pourrois pleurer comme elle et comme moi.

FRIPESAUCES

Je te jure, ma foi, que ma panse est plus sèche
Que n'est une allumette, une éponge, une mèche,

Et qu'en un alambic très difficilement
On en pourroit tirer deux larmes seulement.

PHENICE

Ecoute ce qu'il faut que tu dise à Lisandre,
Il doit être arrivé.

FRIPESAUCES

Je ne saurois t'entendre.
Si je n'ai comme il faut fait jouer le menton,
Ce qu'on dit en Français me semble bas-Breton :
Je me trouve assoupi, je bâille, je m'allonge,
Et prends un entretien pour l'image d'un songe.

PHENICE

Je vais donc te quérir d'un certain reliquat.

FRIPESAUCES

Qu'il soit bien relevé, car mon ventre est bien plat :
Et surtout souviens-toi de remplir la bouteille ;
O je crois que ma faim n'eut jamais de pareille !

(*Seul.*)

Je sens dans mes boyaux plus de deux millions
De chiens, de chats, de rats, de loups et de lions,
Qui présentent leurs dents, qui leurs griffes étendent,
Et, grondant à toute heure, à manger me demandent.
J'ai beau dedans ce gouffre entasser jour et nuit,
Pour assouvir ma faim je travaille sans fruit.
Un grand jarret de veau nageant sur un potage,
Un gigot de mouton, un cochon de bon âge,
Une langue de bœuf, deux ou trois saucissons

Dans ce creux estomac, soufflez, sont des chansons.
Un flacon d'un grand vin, d'un beau rubis liquide,
Sitôt qu'il est passé laisse ma langue aride,
Je la tire au dehors le poumon tout pressé,
Comme les chiens courants après qu'ils ont chassé.
Un nouvel hipocras, je veux dire Hippocrate,
Qui la tête souvent de ses ongles se gratte,
Et pour gagner le bruit de fameux médecin,
Touche souvent du nez au bourlet d'un bassin;
Dit assez que ma faim est une maladie,
Mais il ignore encor comme on y remédie.
Ces discours importuns ne font que l'irriter,
Je vois que c'est un mal difficile à traiter.
Quand j'aurois avalé cent herbes, cent racines;
Reçu vingt lavements, humé vingt médecines,
Qui me feroient aller, et par haut et par bas;
Je me connois fort bien, je n'en guérirois pas.
O que d'un bon repas la rencontre est heureuse !
Ne viendra-t-elle point ? dépêche paresseuse.

Scène quatrième.

FRIPESAUCES, PHENICE

FRIPESAUCES

Découvre donc ce plat que tu caches si bien ;

PHENICE

Ecoute-moi devant, ou bien tu ne tiens rien,
Il faut être attentif sur un fait qui nous touche,
Tu dois ouvrir l'oreille avant d'ouvrir la bouche.

FRIPESAUCES

Je puis en t'écoutant les ouvrir toutes deux.

PHENICE

Ecoute seulement.

FRIPESAUCES

Que je suis malheureux!
Donne un peu de matière à ma faim qui s'irrite.

PHENICE

Tu ne mangeras point qu'après la chose dite ;
Tu sais que, soupirant sous de sévères lois,
Notre jeune orpheline est réduite aux abois ;
Et n'ose contredire à Manille, sa mère,
Qui la veut marier par un ordre sévère :
Qu'elle pleure toujours son rigoureux destin.

FRIPESAUCES

Moi je n'en pleure pas, on y fera festin.

PHENICE

Ecoute, ô qu'un ivrogne est une chose étrange !

FRIPESAUCES

Mais tu parles toujours, et jamais je ne mange,
Je pourrois t'écouter et mâcher doucement.

PHENICE

Tu mâcheras après, écoute seulement ;
Tu sais que cette fille à bon droit affligée
Par inclination est ailleurs engagée.

FRIPESAUCES

Tant pis!

PHENICE

Et qu'elle attend son Lisandre aujourd'hui.
Pour apporter de l'ordre à ce pressant ennui :
Il faut aller servir cette pauvre innocente.

FRIPESAUCES

Mais la faim dont j'enrage est encor plus pressante.

(*Il veut toucher au plat.*)

PHENICE

Tout beau ; faut-il souffrir qu'un tel maître filoux,
Malgré ses sentiments, devienne son époux ?
Et qu'un homme d'honneur, plus noble et plus sortable,
En soit ainsi frustré ?

FRIPESAUCES

Non ? je me donne au Diable.

PHENICE

Toutefois le temps presse et ce sera demain
Qu'elle sera forcée à lui donner la main ;
Si Lisandre, averti bientôt par cettte lettre,
Pour rompre ce dessein, ne se vient entremettre.

FRIPESAUCES

Mais comment fera-t-il ?

PHENICE

Je te dirai comment.

FRIPESAUCES

Dis donc, je n'en puis plus.

PHENICE

Attends un seul moment,

Manille quelquefois écoute à cette porte.
Tu sais bien qu'Alcidor est Provençal.

FRIPESAUCES

Qu'importe ?

PHENICE

Quelques trois ans après qu'ils furent mariés,
Demeurant à Marseille, ils furent conviés,
Par la sérénité du plus beau jour du monde,
D'aller dans un esquif prendre le frais sur l'onde.
Manille par faiblesse évita le malheur,
Pour être sur la mer, sujette aux maux de cœur,
Mais son mari s'embarque avecque la brigade,
Qui pensoit s'égayer tout au long de la rade ;
Il y porte son fils qu'il ne pouvoit quitter,
Et dont l'âge à deux ans à peine eût pu monter ;
Et laisse sur le bord sa très chère Manille,
Qui donnoit à téter à Lucinde, sa fille.
Ceux qui s'étoient commis à ce fier élément
Virent un temps si beau changer en un moment :
Leur esquif fut bien loin poussé d'un vent de terre,
Il fit un grand orage, il fit un grand tonnerre,
Et maltraités ainsi du soir jusqu'au matin,
Le jour les fit trouver proches d'un brigantin :
C'étoient des écumeurs, des Turcs, qui les surprirent,
Et quelque temps après en Alger les vendirent ;
Et nous sûmes l'état de leur captivité,
D'un de ces prisonniers qui s'étoit racheté.
Mais en quatre ou cinq ans comme on a pu connoître,

Ils ont changé de ville, ils ont changé de maître,
Et le malheur est tel que, depuis quatorze ans,
Manille ne sait plus s'ils sont morts ou vivants.
Si Lisandre arrivé, comme un forçat s'habille,
Et se vient présenter au logis de Manille ;
Et, bien instruit par toi, lui fait certain récit,
Qui pourra l'empêcher de passer pour son fils ?
L'autre, âgé de deux ans, fut pris dans cette barque.

FRIPESAUCES

Son vrai fils sur son corps peut avoir quelque marque
Qu'elle ne verroit pas sur cet autre.

PHENICE

Point, point,
Nous sommes fortement assurés sur ce point,
Manille a dit cent fois qu'elle verroit paroître
Son fils devant ses yeux sans le pouvoir connoître.

FRIPESAUCES

Et ce fils retrouvé, qu'on estimoit perdu,
Rompra-t-il aisément cet hymen prétendu ?
Manille au Capitan sa parole a donnée.

PHENICE

Il fera tout au moins différer l'hyménée ;
Et nous travaillerons après ce bel effet,
Afin que le traité soit rompu tout à fait.

FRIPESAUCES

La fourbe est excellente et bien imaginée.

Et pourvu seulement qu'elle soit bien menée,
A ton honneur, Phenice, elle réussira.

PHENICE

A son gré là dessus le ciel disposera,
C'est à toi seulement d'instruire bien Lisandre,
Et le bien conseiller sur l'habit qu'il doit prendre :
Et sur ce qu'il doit dire, afin qu'à la maison
Il passe pour Sillare avec quelque raison.
Il doit adroitement débiter ses voyages,
Dépeindre les pays, les cités, les passages,
Les mœurs des habitants qu'il aura fréquentés,
Les noms des mécréants, les noms des rachetés.

FRIPESAUCES

J'entends bien tout cela, laisse, laisse-moi faire,
Il saura sur ce point ce qu'il est nécessaire :
Buvant vison visu d'une bonne façon,
Comme un savant Docteur je lui ferai leçon.
Montre donc ce paquet.

PHENICE

La dépense est fermée,
Et je n'ai que ce plat pour ta gueule affamée :
Mais fais-bien ton message et quand tu reviendras.

FRIPESAUCES

Oui, oui, mais de tels mets ne me contentent pas,
N'as-tu rien que cela ? La panse est bien remplie,
Lorsque l'on a le bien d'avaler une oublie !

PHENICE

Va, tu feras tantôt un solide repas :
Mais ne retarde plus, diligente tes pas ;
Sers bien ces deux amants, il faut queje t'en presse,
Je crains beaucoup pour eux.

FRIPESAUCES

Tu crains que je n'engraisse.

PHENICE

Lécher encore le plat ! n'as-tu pas achevé ?
Va t'en trouver Lisandre ; il doit être arrivé,
Travaille à détourner le sort qui le menace,
Tu sais bien le logis, il descend à la place.

FRIPESAUCES

Je sais bien, je sais bien, à la place Maubert,
Pour le moins si la faim ne me prend point sans vert,
A moitié du chemin.

PHENICE

Trêve de raillerie.

FRIPESAUCES

Ou si je ne m'arrête à la rôtisserie ;
Dont l'odeur pour mon nez est un secret aimant,
Ce papier trouvera Lisandre, et promptement.

PHENICE

Va vite, je te prie, et pour ta récompense,
Je prendrai quelque chose encore dans la dépense.

FRIPESAUCES

Va donc mettre à l'écart quelque chose de bon,

Quelque langue de bœuf, ou quelque gros jambon ;
Quelque longe de veau, quelque grasse échinée,
Qui me puissent aider à passer la journée.

LETTRES AMOUREUSES

A MADAME ***

qui lui demandoit un recueil de ses Vers.

Madame,

Je vous envoie mes vers et mon cœur ; pour satisfaire en même temps à vos commandements, et à ma propre inclination. Mais je crains fort que la première partie de ce présent vous soit plus agréable que l'autre ; et que mes écrits soient mieux traités de vous que leur auteur. Je vous confesse que je serai jaloux de leur bonheur quand ils seront animés par une si belle bouche que la vôtre. Véritablement vous avez des grâces qui sont hors de prix, de même qu'elles sont sans nombre; et si je vous dis que je me rends à la brillante clarté de vos yeux, à la délicate blancheur de votre teint et de votre gorge, et à la richesse de vos cheveux et de votre taille, je vous nomme seu-

lement une partie des beautés qui me partagent, et non pas celle qui m'a captivé. Je ne sais quel charme secret j'ai trouvé en votre personne, qui s'est saisi de ma liberté; et je me vois contraint d'obéir à cette puissance particulière que je connois que je ressens et que je ne puis exprimer. Vous direz que je me hâte bien de vous faire parler une passion naissante. Mais quoi? Madame, elle est déjà si grande qu'il lui seroit mal séant d'être muette. Encore qu'on mesure le temps avec des espaces réglés, il ne coule pas de même sorte au sentiment de toutes les personnes; et le même jour, qui n'est qu'un moment à l'appréhension d'une âme, est par fois un siècle à l'impatience d'une autre. Ne croyez donc pas que toutes les choses que je vous écris me partent d'une trop grande liberté; au contraire, elles naissent d'une extrême contrainte; et lorsque je vous proteste que vous êtes la Beauté du monde que j'estime la plus adorable, et que je vous honore plus chèrement qu'il ne seroit nécessaire pour mon repos, ce sont des vérités que je vous confesse à la torture.

Votre, etc.

A UNE BELLE COMÉDIENNE EN L'ANNÉE 1620.

Expressions de pitié de sa condition.

Toute la France ne se peut lasser de vous admirer, mais pour moi je ne fais autre chose que vous plaindre, et de mêler secrètement des larmes aux ordinaires applaudissements que vous exigez des peuples. L'estime que je fais de votre mérite me donne beaucoup de pitié de votre condition, qui n'a de la grandeur qu'en apparence, et des disgrâces en effet. Je voudrois que vous fussiez véritablement, ce que vous ne faites que représenter, et que vous ne vous défissiez jamais des titres avantageux que vous prenez quelquefois. Je trouve qu'une couronne sied bien sur votre tête, et que vous avez si bonne grâce à tenir un sceptre que vous en devriez toujours porter. Mais vous avez reçu trop d'avantages de la Nature pour être favorisée de la Fortune. Cette marâtre de la vertu ne donne guère de ses prospérités aux personnes, qui en sont dignes comme vous. Il paroît qu'elle craint de mêler ses biens, qui sont étrangers, avec ceux qui vous sont propres, de peur qu'en les voyant ensemble on ne discerne trop bien les richesses qui sont tem-

porelles de celles qui ne sont point sous sa puissance. Et j'appréhende fort que, vous déniant les faveurs dont vous êtes digne, elle vous envoie les malheurs que vous ne méritez pas. Au moins si vous êtes capable de recevoir enfin de l'amour, vous qui en donnez à tout le monde; souvenez-vous bien de prendre garde au choix que vous ferez d'un amant, et de ne vous engager pas avec un esprit brutal ou stupide; de peur que vous ne portiez longtemps la peine de votre mauvaise élection, et que vous ne vous repentiez trop tard d'avoir mis une chose aussi précieuse entre les mains d'une personne qui n'en connoisse pas la valeur.

Votre, etc.

A CELINDE

Pour une infidélité avérée.

Celinde, les blessures de l'esprit ne se ferment pas comme celles du corps, et dès qu'elles sont aussi profondes que les miennes, il faut d'autre baume que des paroles pour les guérir : les appareils ordinaires les enveniment plutôt qu'ils ne les adoucissent; et surtout les faibles artifices, tels

que les vôtres. Vous avez cru vous laver d'un crime, en le déniant avec hardiesse, au lieu que vous deviez en obtenir le pardon en le confessant ingénûment. J'aurois possible été amolli par les marques de votre regret, au lieu que je suis aigri par celles de votre effronterie. Après tout, pour qui me prenez-vous ? Celinde, pensez-vous que vos négatives durant cet éloignement m'empêchent de me souvenir des choses que vous avez faites en ma présence et que je doive récuser mes yeux et mes oreilles, qui ne m'ont jamais trompé, pour n'ajouter foi qu'à votre bouche, qui est infidèle ?

Votre, etc.

A ELLE-MÊME

Il lui découvre un langage muet pour se pouvoir entretenir avec elle, devant sa famille, sans qu'on les soupçonne d'amour.

Ma chère Maîtresse,

Le trouble où nous a mis le souffle outrageux des bouches médisantes nous fait voir qu'Amour a ses orages comme la mer, et que les tranquillités qu'il donne aux cœurs ne sont pas de longue durée. Il n'y a que deux jours que toute sorte

d'honnête liberté nous étoit permise ; maintenant on tiendroit à crime si nous osions parler ensemble, ou si nous faisions seulement aboucher nos regards. Il n'y a guère de remède à ce mauvais temps : il faut le supporter avec patience, attendant une meilleure saison. Cependant, Amour, qui est un maître ingénieux, me vient d'enseigner un secret capable d'adoucir nos peines. C'est une langue toute nouvelle, qui ne sauroit être entendue que de nous deux, et qui ne donnera point de soupçon. C'est dommage qu'elle ne soit plus riche, mais il nous sera facile de l'augmenter chaque jour, attendant que nous soyons en état de n'en avoir plus à faire. En voici les commencements.

Le premier signe.

Lorsqu'en me promenant avec votre frère il m'arrivera de me toucher les cheveux, comme pour les accommoder ; ce sera pour vous dire que les peines que je souffre pour vous sont en pareil nombre, et qu'il seroit aussi malaisé de les compter.

Le second signe.

S'il m'advient de faire semblant de nettoyer quelque chose sur mon manteau, c'est pour vous assurer qu'il n'y a point de Beauté, ni de mérite en toutes les autres femmes qui se présentent à mes

yeux, que je ne rejetasse pour l'amour de vous.

Le troisième signe.

Toutes les fois que vous verrez que je toucherai mon chapeau, ce sera autant de nouveaux hommages qui s'adresseront à vous, pour vous assurer que si je portois une couronne je la mettrois à vos pieds.

Le quatrième signe.

Quand je me laverai les mains pour dîner, ou souper chez vous, ce sera pour vous faire souvenir de ma fidélité, qui n'aura jamais besoin d'être lavée, puisqu'elle ne se tachera pas.

Le cinquième signe.

Lorsque je ferai semblant de chanter, ce sera pour vous donner avis que je pleure continuellement votre captivité.

Le sixième signe.

Si je prends un livre, et que je le considère, je voudrai vous assurer par là que l'histoire de nos amours feroit un plus gros volume.

Le septième signe.

Si je caresse votre petite sœur, et si je cause avec elle ; ne perdez pas une de mes paroles et de mes actions, elles s'adresseront toutes à vous.

Le huitième signe.

Enfin, quand je passerai les mains l'une sur l'autre comme pour mieux mettre mes gants, je vous promettrai les mains jointes une passion inviolable, et ferai des vœux secrets pour votre liberté.

Voilà, ma chère Maîtresse, comment je pourrai vous entretenir de mon amour, malgré ces oreilles, et ces yeux jaloux, qui vous observent, et qui ne devroient être attentifs qu'à vous admirer. C'est à vous à penser quelque espèce de signe qui ne soit pas suspect, et qui ait une signification propre à soulager mes afflictions. J'attends avec impatience ces chères marques de votre esprit, et de votre bonté.

Votre, etc.

A ELLE-MÊME

En prenant congé d'elle.

N'espérez pas voir ici des fleurs d'éloquence, vous n'y trouverez que des épines de douleur et des plaintes de ma mauvaise fortune qui n'ordonne pas que je meure, en m'obligeant à vous quitter, encore qu'il me soit aussi malaisé de vivre sans vous voir que sans respirer.

Certes, une mort soudaine me seroit bien plus favorable que cette cruelle langueur qui m'est prescrite; et je puis appeler cet Arrêt, sanglant, encore qu'il ne parle que d'exil. Je crois que vous aurez assez de bonté pour compatir à ma douleur; et je m'en assure tellement que je redouble mes larmes par l'imagination de celles que vous répandez. Je souhaite presque d'être moins aimé, afin d'être moins plaint; et je voudrois ôter quelque part de la félicité que j'ai de vous être cher, pour retrancher quelque chose de vos déplaisirs.

Adieu, Madame, je ne vous puis rien écrire davantage, je suis trop pressé de pleurer.

Votre, etc.

A MADAME DE XX***

Sur un bouquet de jasmin et de fleurs d'orange.

Je vous envoye un présent bien considérable, encore qu'il ne soit pas de valeur, et si vous prenez la peine de raisonner un peu sur sa beauté, vous apprendrez sans doute beaucoup de vérités utiles, et que vous ne devez pas ignorer. L'éclat innocent de sa blancheur, vous fera possible souvenir de ma fidélité, qui est sans tache, et vous pour-

rez être instruite par la fragilité qui l'accompagne du mauvais destin des beautés à qui la Nature a donné tant d'appâts, et prescrit si peu de durée. Tellement que ces sages réflexions vous porteront insensiblement à n'être plus libérale de vos faveurs, et à devenir meilleure ménagère de votre jeunesse.

Mais votre ingratitude est trop ingénieuse à m'affliger et changer le sens des choses qui vous sollicitent de récompenser mes services ; vous regarderez bien ce bouquet d'une autre sorte. Peut-être ne trouverez-vous en ces fleurs que des matières à servir de trophée à votre orgueil. Vous ne porterez ces jasmins près de votre sein que pour faire voir qu'ils ne sont pas si blancs que votre gorge ; et je m'imagine que vous baiserez Rodope, en lui faisant sentir ces fleurs d'orange, pour lui faire confesser que leur odeur est moins agréable que le doux air que vous respirez. Ainsi, Madame, je sémerai toujours mes soins en une terre fort ingrate, et mes fleurs ne m'apporteront guère de fruit. Ma consolation, en cela, c'est que si je n'avance rien pour mon salut, je servirai du moins à votre gloire, et que j'aurai l'honneur de vous voir porter tout un jour un ornement que vous aurez agréable, encore qu'il vienne de moi.

Votre, etc.

A ELLE-MÊME

Qui lui redemandoit son portrait, ses cheveux, et ses lettres.

N'espérez pas de retirer votre portrait, il y a déjà longtemps que je n'ai plus rien qui vous ressemble. Pour vos lettres et pour vos cheveux, ils furent réduits en cendre dès l'heure que mon amour fut éteint, et que ma colère fut allumée. Voulez-vous savoir quels sont leurs destins? Depuis que vous m'avez donné matière de secouer le joug de votre empire, je me suis défait aussitôt des marques de votre tyrannie. Ma raison vous a condamnée comme infidèle, et mon juste dépit vous a brûlée en effigie : le calembour de votre éventail a servi de bûcher pour faire consumer votre image, et toutes vos lettres, condamnées comme d'une nouvelle hérésie, ont éprouvé la même rigueur. Mais ne vous troublez point de la sévérité de cette sentence, elle ne sera point publiée par des trompettes. Je tiendrai votre ignominie secrète en faveur de votre sexe que j'honore et que j'aurois honte de diffamer.

Votre, etc.



LE PAGE DISGRACIÉ

—

LE PAGE DISGRACIÉ

ORIGINE ET NAISSANCE DU PAGE DISGRACIÉ

Je suis sorti d'une assez bonne maison, et porte le nom et les armes d'un gentilhomme assez illustre, et qui, comme un autre Périclès, fut grand orateur et grand capitaine tout ensemble. L'Histoire lui donne beaucoup de louanges pour avoir été l'un des principaux ministres de cette heureuse guerre qui se fit en la Terre Sainte il y a cinq cents tant d'années : et je puis dire qu'il y avoit autrefois d'assez grands honneurs et assez de biens en notre famille. Mais comme on aperçoit en toutes les choses

une vicissitude perpétuelle, et que, selon les secrètes et justes lois de la divine Providence les petites fortunes sont élevées, et les grandes sont anéanties, j'ai vu comme disparoître en naissant la prospérité de mes pères. Deux partages qui s'étoient faits en notre maison, dont l'un fut entre neuf enfants, diminuèrent beaucoup sa grandeur. Mais un grand procès criminel où mon père fut enveloppé dès l'âge de dix-sept ans acheva presque sa ruine. Cette affaire coûta beaucoup de biens à ce gentilhomme, et si, dans cette grande jeunesse, il n'eût fait éclater une grande vertu, ce malheur lui eût coûté la vie. Je ne vous déduirai point toute cette aventure, elle est trop funeste et trop longue, et vouloir la représenter sur ce papier seroit vouloir écrire l'histoire de l'écuyer aventureux, et non pas les aventures du *Page Disgracié*. Il suffira que je vous dise qu'un des plus grands capitaines de notre siècle (1), et qu'une des plus belles et des plus excellentes femmes du monde (2), s'employèrent pour son salut, et qu'à la faveur de ses amis il survint miraculeusement une grâce du Roi qui le fit sortir glorieusement d'une si dangereuse affaire.

(1) Louis de Crevant, vicomte de Brigueil, marquis d'Humières.
(2) Gabrielle d'Estrées.

Ce fut durant cette conjoncture qu'il fit connaissance avec un vieux gentilhomme de bonne naissance, et de grand mérite (1), qui, trouvant mon père bien fait et d'une agréable conversation, se proposa d'en faire son gendre, encore que mon père fût d'une Province fort éloignée du lieu de son habitation, et qu'il ne connût pas entièrement quel étoit l'état de ses affaires; la chose ne lui fut pas difficile à mettre à bout; celui-ci, qui étoit puissant en amis, et d'un esprit fort agréable, rendit tant de bons offices à mon père, et lui fit concevoir tant d'affection pour lui qu'en peu de temps il conclut d'épouser sa fille, qu'il amena incontinent après dans le pays où je suis né. Deux ou trois ans ensuite je vins au monde; et ceux qui ont rectifié avec soin le point de ma nativité trouvent que j'eus Mercure assez bien disposé, et le Soleil aucunement favorable : il est vrai que Vénus, qui s'y rencontra puissante, m'a donné beaucoup de pente aux inclinations, dont mes disgrâces me sont arrivées. Je crois que cette première impression des astres laisse des caractères au naturel qui sont difficiles à effacer : et que s'ils ne forcent jamais, aux moins ils inclinent sans cesse; on dit que le sage peut dompter cette divine vio-

(1) Pierre Miron, sieur de Malabry.

lence; mais il faut aussi qu'il soit véritablement sage, et l'on ne trouve guère d'esprits de cette marque. Il faut qu'une bonne élévation soit bien assistée de la philosophie pour combattre toujours avec avantage des ennemis qui nous sont naturels, et qui, comme des hydres, repullulent incessamment et se renforcent bien souvent par leur défaite. Les saints personnages le pourroient bien dire, eux dont les âmes ne regardent plus que le Ciel, et qui sont toutefois nuit et jour assaillis par de dangereuses tentations, contre lesquelles ils ne sont point assurés après avoir gagné de grandes batailles. Il est vrai que, pour rendre leur mérite plus grand, Dieu permet que les Démons s'en mêlent, et lors c'est une cause étrangère qui nous fait toujours de mauvaises propositions.

L'ENFANCE ET L'ÉLÉVATION DU PAGE DISGRACIÉ

A peine avois-je trois ans, que mon aïeule maternelle (1) vint voir sa fille; et portée de cette ardente et naturelle amour, qui descend du sang, me demanda pour m'élever; ainsi je commençai à me dépayser, et n'ayant aperçu jusqu'alors que

(1) Denise de Saint-Prest.

des arbres et la tranquillité de la campagne, je vins à considérer les divers ornements, et le tumulte d'une des plus célèbres villes du monde (1). On m'a dit souvent que je témoignois en ce bas âge une assez grande vivacité d'esprit : et que ma curiosité ne pouvoit être contentée, encore qu'on prît assez de plaisir et de soin à répondre à toutes mes demandes : les objets qui se présentoient en foule à mes yeux avec une diversité si grande n'étoient point capables de satisfaire à l'activité de mon esprit ; je me faisois entretenir des choses plus solides que celles qu'on a de coutume de digérer pendant une enfance si tendre. Je m'informois même avec empressement des choses qui concernent l'autre vie, et les mystères de notre religion. Un prince de l'Eglise, de mes proches parents (2), fut émerveillé des choses qu'il ouït dire de moi, et fut encore plus surpris lorsque, me caressant un jour, et me raillant sur des demandes que j'avois faites de la forme des Enfers, je lui témoignai en ma manière de m'exprimer que je doutois qu'il y eût des ténèbres où il y avoit de si grands feux allumés. Je vous dirai que je n'avois guère plus de quatre

(1) Paris.
(2) Charles Miron, évêque d'Angers, puis archevêque de Lyon, oncle de Tristan à la mode de Bretagne.

ans, que je savois lire, et que je commençois à prendre plaisir à la lecture des romans que je débitois agréablement à mon aïeule, et à mon grand-père, lorsque pour me détourner de cette lecture inutile, ils m'envoyèrent aux écoles pour apprendre les éléments de la langue latine. J'y employai mon temps, mais je n'y appliquai point mon cœur; j'appris beaucoup, mais ce fut avec tel dégoût d'une viande si fort insipide qu'elle ne me profita guère : on m'avoit laissé goûter avec trop de licence les choses agréables, et lorsque l'on me voulut forcer à m'entretenir d'autres matières plus utiles, mais difficiles, je ne m'y trouvai point disposé. J'apprenois pource que je craignois les verges, mais je ne retenois guère les choses que j'avois apprises. Je perdois en un moment les trésors que l'on m'avoit fait serrer par force, et ne les retrouvois que par force ; pource que je n'y avois point d'affection.

COMMENT LE PAGE DISGRACIÉ ENTRE AU SERVICE D'UN PRINCE

L'étude m'avoit donné tant de mélancolie que je ne la pouvois plus supporter, lorsqu'une bonne

fortune m'arriva qui me fit changer de façon de vivre : mon père avoit eu l'honneur de servir un des plus grands et des plus illustres princes du monde pendant les guerres (1); et cette âme toute royale, et qui n'avoit point de plus grande passion que celle de faire du bien à tout le monde, ce prince, dis-je, dont la mémoire est immortelle, se ressouvint un jour que mon père l'avoit fidèlement servi; et pour lui témoigner son noble ressentiment, s'étant enquis s'il avoit des enfants, lui commanda de me présenter à lui, protestant qu'il vouloit que je fusse nourri auprès d'un des siens. Mon aïeule, transportée de joie d'une si agréable nouvelle, fit les frais de mon équipage pour une si belle occasion ; et j'eus l'honneur d'aller saluer ces princes en la compagnie de mon père et de mon oncle maternel, personnage d'une très illustre vertu,et d'une grande autorité (2). Je fus tout ébloui de la magnificence et des beautés du palais où l'on me mena (3) ; et principalement de la splendeur qui sortoit de ces divines personnes à qui l'on m'offroit : le père me trouva joli, et m'honora de caresses particulières ;

(1) Henri IV.
(2) Il s'agit de François Miron,prévôt des marchands.
(3) Le Louvre.

et le fils m'accepta et me reçut favorablement (1).

Nous étions presque d'un âge et de même taille; mais il étoit d'une beauté merveilleuse, et d'une gentillesse d'esprit qui faisoit dès lors prodigalement les promesses que ses grandes vertus ont depuis acquittées avec usure. A notre première rencontre, je fis en mon cœur une forte et fidèle impression de son mérite : et comme il étoit d'un excellent naturel, il eut beaucoup d'affection pour moi : soit que ce fût par une secrète reconnoissance de mon zèle, ou par une naturelle inclination. Dès que je fus à son service, on pouvoit dire que j'y étois vraiment attaché : les perfections du maître étoient de pressantes chaînes pour le serviteur. J'étois toujours aussi près de lui que son ombre : je le voyois dès qu'il avoit les yeux ouverts, et je ne cessois point de le voir jusqu'à ce que le sommeil les lui fermât. J'étois spectateur et imitateur de ses exercices ordinaires ; j'étois présent à ses prières, à ses études, et à tous ses divertissements. Mon maître n'avoit point de pédant pour précepteur : celui qu'on avoit choisi pour l'instruire étoit un homme de lettres fort poli (2), qui lui faisoit apprendre les plus belles choses de l'Histoire et de

(1) Le jeune duc de Verneuil.
(2) Claude du Pont, gentilhomme de Normandie.

la Morale en se jouant. Ce grand homme savoit parfaitement l'art d'élever la jeunesse, et en avoit fait preuve en l'instruction d'un de mes parents, qui fut, possible, du consentement de tous, un des plus éloquents et des plus habiles personnages de notre siècle : celui-ci prit un soin particulier de ma nourriture par une juste reconnoissance de l'obligation qu'il avoit aux miens ; mais le zèle ardent qu'il avoit pour l'avancement de son principal disciple l'empêchoit de prendre assez curieusement garde à moi. Il se donnoit bien la peine de m'enseigner tout ce qu'il montroit à mon maître qui me pouvoit faire arriver aux bonnes connoissances, et à la vertu : mais il ne pouvoit prendre tout le soin qui étoit nécessaire pour me détourner de voir et de suivre les mauvais exemples que me donnoient beaucoup de jeunes gens libertins, que je voyois dans la maison. Il eût fallu, pour mon bonheur, qu'un aussi digne précepteur que celui-là se fût donné tout à moi, et m'eût toujours regardé de près. La jeunesse encline aux licences est si sujette à prendre de mauvaises habitudes qu'il ne faut rien pour la corrompre. C'est une table d'attente pour les bonnes ou pour les mauvaises impressions : mais elle est beaucoup plus susceptible des mauvaises que des vertueuses. Il se trouve des hommes faits qui

se fortifient aux bonnes mœurs parmi les occasions du vice : mais cela seroit comme miraculeux si l'on voyoit des enfants conserver leur innocence sans tache parmi les mauvaises compagnies. Je ne fus donc pas longtemps en cette Cour, sans y voir des postiqueries, et sans y prendre la teinture de quelques petits libertinages.

L'AFFINITÉ QU'EUT LE PAGE DISGRACIÉ AVEC UN AUTRE PAGE DE LA MAISON, DONT L'AMITIÉ LUI FUT PRÉJUDICIABLE.

Je n'avois rien qu'un camarade, qui fût en même posture auprès de mon Maître, et dont on prît soin comme de moi ; et celui-là étoit un enfant d'illustre naissance, et qui sentoit bien son enfant d'honneur (1). Je l'honorois et l'aimois fort à cause de la bonté de son courage, et de celle de son naturel ; nous briguions ensemble les faveurs de notre maître, sans envie ; il n'étoit pas jaloux de la mémoire que j'avois beaucoup meilleure que lui, et par malheur il ne me donna pas d'émulation pour le jugement, qu'il avoit meilleur que moi. Je le souf-

(1) Léon d'Illiers, fils de Charlotte de Balzac, sœur de la marquise de Verneuil.

flois souvent à l'étude pour le faire souvenir des choses qu'il avoit oubliées ; mais il étoit capable de m'avertir, en toutes occasions, de ce qui concernoit mon devoir. C'étoit un garçon si sage que je ne me pouvois jamais pervertir en sa compagnie : mais mon mauvais destin voulut que je fisse connoissance avec un certain page le plus malicieux, et le plus fripon de la Cour. J'ai sujet de croire que ce fut l'organe dont se servit mon mauvais génie pour me tenter et me détruire. Ce mauvais démon travesti sut interrompre par son artifice le cours heureux de mes études, en me montrant secrètement les subtils préceptes d'un art qui ne tend qu'à damner les âmes. Ce fut lui qui m'apprit le premier l'usage des dés et des cartes ; et qui, se servant de mon innocence pour s'emparer du peu d'argent que j'avois, me fit follement piquer du désir de réparer mes pertes ; et m'engager toujours plus avant dans le malheur, par les instigations d'une trompeuse et folle espérance. Il m'imprima de telle sorte cette passion qu'elle se rendit bientôt égale à celle que j'avois pour l'étude, et à quelque temps de là l'on ne me pouvoit guère surprendre sans avoir des dés dans mon écritoire, et des cartes parmi mes livres : et même ce dérèglement alla si loin que je me défaisois souvent, pour jouer, des choses qui m'étoient nécessaires pour

apprendre, et que, de tous les livres que j'avois accoutumé de feuilleter, il ne me restoit plus rien que des cartes. Notre Précepteur ne fut pas longtemps à s'aviser de mes débauches ; mais il lui fut impossible de m'en retirer : il employa vainement ses verges et ses préceptes sur ce sujet ; le mal estoit déjà trop enraciné. Je promettois souvent de ne jouer plus, les larmes aux yeux, mais, dès qu'il m'avoit perdu de vue, j'avois trois dés, ou une paire de cartes entre les mains. Ce qui me rendit le plus incorrigible, c'est que la gentillesse de mon esprit en un si bas âge m'avoit acquis d'illustres amis, qui m'empêchoient d'être corrigé. Si tôt que je croyois avoir été surpris en faute, et que j'appréhendois de rendre quelque compte à notre précepteur, je m'allois jeter entre les bras de ces personnes puissantes, près de qui j'étois en un sûr asile. Beaucoup de jeunes princes, dont j'avois l'honneur d'être connu, obtenoient fort souvent ma grâce ; et m'assurant sur leurs suffrages, je concevois une forte espérance de pécher avec impunité. Voyez un peu comme les puissances dont la faveur me devoit être avantageuse s'employoient pitoyablement pour ma perte ! et comment les bonnes qualités que j'avois me faisoient trouver le moyen de me maintenir dans les mauvaises. Au reste, l'amour que j'eus pour le jeu

acheva de me dégoûter de l'absinthe des premières lettres. Je trouvois des plaisirs partout, fors à l'étude, et au lieu de répéter mes leçons, je ne m'appliquois qu'à lire et débiter des contes frivoles. Ma mémoire étoit un prodige, mais c'étoit un arsenal qui n'étoit muni que de pièces fort inutiles. J'étois le vivant répertoire des romans et des contes fabuleux ; j'étois capable de charmer toutes les oreilles oisives ; je tenois en réserve des entretiens pour toutes sortes de différentes personnes, et des amusements pour tous les âges. Je pouvois agréablement et facilement débiter toutes les fables qui nous sont connues, depuis celles d'Homère et d'Ovide jusqu'à celles d'Esope et de Peau d'Ane.

Lorsque la Cour faisoit du séjour en quelques-unes des maisons royales, tous les jeunes princes avoient leur appartement l'un près de l'autre : et c'étoit durant ces temps-là que j'avois plus de liberté de les aller entretenir. Il y en avoit souvent quelqu'un qui, se trouvant indisposé, me demandoit à notre précepteur, pour lui faire passer le temps, et l'endormir avec mes contes. Leur santé étoit si précieuse que l'on n'avoit point d'égard en cette occasion au temps que je perdois, et moi j'étois ravi de le perdre. C'étoit lorsqu'étant trouvé nécessaire au divertissement de quelque Grand, j'entreprenois

hardiment des actions qui n'étoient pas nécessaires à mon repos : comme j'avois un médiateur assuré, j'allois assurément jouer et me battre avec quelqu'un de mes pareils. Mon précepteur avoit quelquefois des rôles tout entiers des postiqueries que j'avois faites, et pour lesquelles j'avois mérité d'être fouetté plus de douze fois ; et cependant il ne m'en coûtoit qu'une larme ou deux, que la crainte me faisoit répandre, et quelque dolente supplication que j'adressois de bonne grâce à quelqu'un de ces jeunes Astres. Il me souvient qu'il y en eut un de grande importance, qui demanda souvent pardon pour moi durant sa vie, et en la considération duquel on me fit souvent grâce après sa mort.

MORT DÉPLORABLE D'UN DES MAÎTRES DU PAGE DISGRACIÉ

Ce jeune Soleil entre nos princes n'avoit pas encore atteint un lustre, et donnoit déjà de si grandes espérances de ses divines qualités que c'étoit une merveille incomparable. Il étoit extrêmement beau de visage, mais il étoit encore plus avantagé pour l'esprit, et le jugement, et disoit

presque toujours des choses si raisonnables, et si sensées, qu'il ravissoit en admiration tout ce qui étoit auprès de lui (1). Il y a eu de grands esprits qui se sont employés à remarquer cette belle vie ; qui fut ensemble si brillante, et si courte, qu'elle passa comme un éclair. Je n'en dirai point les traits d'esprit qui sont, possible, en aussi grand nombre, et aussi dignes de mémoire que beaucoup d'autres que nous estimions. Je remarquerai seulement ici un trait enfantin de son naturel enclin à la miséricorde. Un soir qu'il avoit quelque petite indisposition, sa gouvernante, dame sage et prudente,et qui rendit son nom célèbre par sa vertu (2), s'avisa de m'envoyer quérir pour le divertir quelques heures avec mes histoires fabuleuses : et comme je voulois accommoder mon sujet à la portée de mon auditeur, j'eus recours aux Fables d'Esope. Cela l'empêchoit de se divertir à d'autres passe-temps qui lui eussent donné de l'émotion : et sa santé demandant qu'il demeurât quelques jours en repos, j'eus l'honneur de l'entretenir plusieurs fois. Après que sa patience et sa curiosité m'eurent épuisé de beaucoup d'autres histoires, où

(1) Le petit duc d'Orléans, second fils de Henri IV, né un an avant Gaston, le 16 avril 1607.
(2) La marquise de Montglat.

les animaux raisonnoient, je vins à lui conter une certaine aventure d'un loup et d'un agneau qui buvoient ensemble au courant d'une fontaine. Je lui représentai comme le loup qui buvoit au-dessous de l'agneau le vint accuser de troubler son eau par une malice noire : je lui figurai encore l'humble et modeste repartie de ce doux animal, que l'on querelloit mal à propos. Puis après, comme le loup, cherchant un autre prétexte pour dévorer cet innocent, lui reprocha qu'il se souvenoit bien qu'il y avoit deux ans qu'il avoit bêlé des premiers en une certaine bergerie, où les Pasteurs réveillés avoient assommé son grand-père ; enfin, comme l'agneau repartit que cela ne pouvoit être véritable, puisqu'il n'étoit né que depuis deux mois. Là dessus ce jeune prince, voyant où tendoit la chose, tira vitement ses petits bras hors de son lit, et me cria d'une voix craintive, ayant presque les larmes aux yeux : *Ah ! petit page, je vois bien que vous allez dire que le loup mangea l'agneau ; je vous prie de dire qu'il ne le mangea pas.* Ce trait de pitié fut exprimé si tendrement, et d'une façon si fort agréable qu'il ravit en admiration toutes les personnes qui l'observèrent, et pour moi j'en fus si sensiblement touché que cette considération me fit changer sur-le-champ la fin de ma Fable au gré

des sentiments de cette petite merveille : et ce fut si adroitement qu'à peine un autre eût pu deviner l'effet de ma complaisance. Ensuite de cet honneur que j'avois reçu, je ne manquai pas à la première occasion à recourir à ce royal asile, et de lui présenter quelque matière pour me faire du bien ; c'est-à-dire pour le supplier d'empêcher qu'on me fît du mal. Ce qui me réussit hautement par un commandement très absolu de ce petit prince qui se pouvoit bien appeler grand pour son auguste naissance ; mais beaucoup plus pour ses divines qualités. O que la plupart des beaux objets sont fragiles ! cette divine fleur ne fut pas de ces fleurs qu'on nomme éternelles, ce fut un lys qui ne dura guère de matins. La terre le rendit au Ciel, avant qu'elle l'eût gardé plus d'un lustre. Et l'Europe perdit en sa mort de grandes espérances et de grandes craintes. Les plus excellents médecins furent appelés à sa maladie ; et comme ceux de cette profession ne s'accordent jamais guère en leurs jugements, ils donnèrent de différents avis sur la manière de le traiter durant son mal : et ne cessèrent pas leur dispute après qu'il eût cessé de vivre. Cependant ils furent tous contraints d'avouer qu'il y avoit quelque mauvais principe en la constitution du corps de ce jeune prince, qui l'empêcha de retenir long-

temps sa belle âme, qui fit connoître, peu devant que d'aller là haut, qu'elle étoit toute lumineuse. Toute la Cour en prit le deuil avec raison, et j'en eus en mon particulier un regret fort sensible et fort légitime.

COMME LE PAGE DISGRACIÉ FAISOIT LA COUR A SON MAITRE QUI ÉTOIT TOMBÉ MALADE D'UNE FIÈVRE TIERCE

Mais il faut que je quitte cette digression, pour revenir au digne maître à qui l'on m'avoit donné, qui ne manquoit pas de bonté pour moi, que j'employois aussi aux occasions pour me faire pardonner mes fautes. Je savois fort bien prendre mon temps pour le faire agir, quand il en il étoit besoin, j'observois les jours où, par le progrès qu'il avoit fait à l'étude, et par la sage obéissance qu'il avoit rendue aux ordres de notre gouverneur, étoit capable de tout obtenir; et lors je lui faisois porter parole pour ma grâce par mon camarade, lequel, à la faveur de son bon naturel, lui faisoit dire des paroles pour mon salut qui portoient absolution. Souvent je me trouvois présent sans être vu, lorsque mon procès se plaidoit ; mon maître me faisoit tenir caché derrière une tapisserie, tandis

qu'il employoit ses bontés à faire pardonner à ma malice : et que par des prières ardentes et obstinées il détournoit le juste châtiment de mes péchés. Nonobstant tous ces artifices, notre précepteur ne laissoit pas de me surprendre parfois si finement que mon maître, ni pas un autre prince de mes amis, n'en pouvoit être averti. Il dissimuloit pour cet effet de savoir les péchés que j'avois commis, et me faisoit bon visage toute la veille du jour de ma punition : et moi ne croyant pas avoir rien sur ma conscience, je me trouvois réveillé le matin à l'improviste. Mais quand mon maître étoit tant soit peu malade, tout ce qui pouvoit préjudicier à sa santé étoit de telle importance que l'on n'osoit me châtier durant le temps, de peur de provoquer ses larmes et par là redoubler son mal. Tellement que ses maladies faisoient augmenter les miennes, et me donnoient l'audace de tout entreprendre insolemment. Il advint une fois qu'il tomba malade d'une fièvre tierce, durant laquelle je n'eus pas seulement le plaisir de n'étudier point, mais encore la liberté de faire tout ce qu'il me plut. J'étois comme l'intendant des divertissements de mon malade ; et j'inventois tous les jours de nouveaux secrets pour le réjouir et le divertir, qui n'étoient pas moins utiles à sa guérison que les potions qu'il prenoit. Il

n'avoit qu'à souhaiter quelque chose de ce qui est en la puissance des hommes pour être aussitôt satisfait, et c'étoit moi qui selon mes divers sentiments lui donnois envie de toutes choses.

L'argent ne manquoit nullement durant cette indisposition ; et je lui en fis consumer en un mois plus qu'il n'en avoit pour ses menus plaisirs en une année. Comme si ce n'eût pas été assez de lui faire avoir de toute sorte de jouets à se divertir sur son lit, comme des tarots, des jonchets, des trics-tracs et autres bagatelles du Palais, je lui fis encore employer de grandes sommes pour avoir des animaux de différent prix, les uns communs et les autres rares. Je lui donnai envie d'avoir des cailles nourries à combattre sur une table, comme il se pratique en Angleterre; afin qu'il eût le plaisir de ce spectale, et de voir faire devant lui des gageures par ses serviteurs à qui demeureroit la victoire. Il eut encore un grand nombre de beaux coqs pour le même effet. Ensuite, je lui donnai le désir de me faire acheter des poules de Barbarie, afin que, les donnant pour femmes à ces braves capitaines enplumés, nous puissions voir sortir de leur amour quelque nouvelle espèce de volatile. Après, j'achetai pour son divertissement trois perroquets tous différents pour la grandeur et pour le plumage,

deux petits singes, une aigle royale, et deux jeunes ours fort privés. Tellement que l'on disoit que j'avois fait de la maison une petite Arche de Noé. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux en cela pour les domestiques, c'est qu'on leur faisoit quitter leurs appartements pour y loger tous ces animaux, lesquels m'avoient coûté beaucoup, et qui revenoient encore à davantage à mon maître. Car ce même page mal conditionné qui m'avoit enseigné à jouer m'avoit aussi appris à ferrer la mule : et je ne faisois guère de marché d'importance, sans y gagner quelque pistole qui toutefois ne couchoit pas souvent avec moi : puis qu'aussitôt que j'avois rencontré des joueurs ils m'en dégarnissoient avec autant de facilité que je m'en étois accommodé aisément.

D'UNE LINOTTE QUI AVOIT COÛTÉ DIX PISTOLES AU MAITRE DU PAGE DISGRACIÉ, ET QUI NE SUT JAMAIS SIFFLER

Mon maître avoit passé de mauvaises nuits, et comme il étoit d'une fort délicate complexion, on n'osoit pas se hasarder à lui faire prendre des potions dormitives. On employa pour cet effet des fontaines artificielles qui, par leur doux bruit

et la fraîcheur qu'elles exhaloient dans sa chambre, lui causèrent un salutaire assoupissement, et, pour diversifier le remède, on se servit aussi d'un luth, dont l'harmonie fit le même effet. Je me mêlai là-dessus d'inventer une autre façon de l'endormir les matins agréablement; je lui proposai d'avoir quelque excellente linotte, qu'on mît dès le point du jour à la fenêtre de sa chambre ; et je fus assez effronté pour lui dire que j'en savois une qui étoit une merveille entre les autres, tant elle siffloit agréablement ; et sachant que la difficulté accroît souvent le désir des choses, et fait faire de grands efforts, et de grandes dépenses pour les posséder, je lui dis que la personne à qui appartenoit la linotte, en étoit comme ensorcelée : et qu'on ne la feroit jamais résoudre à la vendre, à moins que de lui en offrir beaucoup d'argent, et lui protester qu'elle étoit nécessaire pour avancer la guérison de son Altesse. Je fis tant en peu de paroles que j'eus dix pistoles pour l'acheter, et faisois déjà mes diligences pour en découvrir quelqu'une qui fût de réputation, lorsque je rencontrai par malheur trois ou quatre pages de ma connoissance qui jouoient aux dés sur les degrés d'une grande porte. Je fus quelque temps à les considérer sans vouloir jouer ; mais à la fin la tentation que j'en eus fut si forte qu'elle vint à

bout de ma résistance. Je m'imaginai que je gagnerois; ou du moins que je me retirerois du jeu quand j'aurois perdu la moitié de mon argent, mais je ne fis ni l'un ni l'autre : je jouai dès le commencement de crainte, et après avoir perdu une partie de mon argent, je voulus combattre mon malheur avec une obstination qui me fit perdre l'autre ; si bien que de la rançon de la linotte imaginée, je ne me vis plus que deux quarts d'écu que j'empruntai sur mon dernier reste. Ainsi gros de douleur, rouge de honte, et sans savoir à quoi me résoudre, j'allai courant par la ville sans penser en quel lieu je me conduirois. Enfin, après mille pensers désespérés, je pris une forte résolution de payer d'audace en cette aventure, et d'essuyer constamment l'orage qui me menaçoit. Je me rendis aussitôt dans une certaine place où l'on vend ordinairement une grande quantité de petits oiseaux : mais je fus si malheureux que je n'y en trouvai point, pour ce que ce n'étoit pas un jour où l'on fît trafic de cette marchandise ; à force de m'informer à beaucoup de gens, où je pourrois recouvrer quelque linotte, on m'adressa chez un oiseleur qui faisoit profession de fournir beaucoup de volières. Il n'étoit pas alors au logis, et sa femme étoit si scrupuleuse, ou si craintive, qu'elle n'osoit même me faire

voir de ses oiseaux en son absence, ce qui faillit à me faire désespérer. Enfin, comme j'étois fort en peine pour avoir un oiseau promptement à cause qu'il y avoit longtemps qu'on m'attendoit avec impatience, je vis revenir l'oiseleur qui apportoit sur son épaule un filet plein de chardonnerets, et de bruyans, parmi lesquels nous rencontrasmes par bonheur une assez belle linotte. Je lui demandai à vendre, et je l'eus pour trente sols avec une cage. Je revins aussitôt au logis, et, prenant un visage plus gai que n'étoit mon âme, j'exposai hardiment ma linotte sauvage aux yeux de mon maître : qui ne fut pas peu réjoui d'apprendre de moi que j'avois surmonté mille difficultés pour lui faire avoir cet animal incomparable. Il voulut essayer de jouir au même temps du plaisir qu'il devoit recevoir par cette chère acquisition, et fit fermer toutes les fenêtres de sa chambre, et retirer tout le monde, afin d'assurer ce petit oiseau, qui étoit moins effrayé de voir des personnes auprès de sa cage que d'avoir senti le bec des bruyans que l'on avoit pris au filet, avec lui. Je trouvai facilement des excuses pour son silence le premier jour que je l'apportai, mais quand on l'eut vu muet deux ou trois jours, on ne recevoit plus mes défaites. Cependant je faisois mille vœux secrets au Ciel, afin qu'il lui déliât la

langue, car pour peu que ma linotte eût gringoté quelque ramage, j'eusse fait passer cela pour une merveille tout au moins, tant je m'étois préparé d'en dire de louanges extraordinaires. Mais ne pouvant recevoir cette consolation qui devoit couvrir aucunement ma friponnerie et me trouvant un jour ennuyé de ce que mon maître ne faisoit autre chose que de me dire en la regardant : *Que veut dire cela, petit page, votre linotte ne dit mot ?* Je lui repartis ingénûment : *Monsieur, je vous réponds que si elle ne dit mot elle n'en pense pas moins.* Là dessus toute la compagnie se prit à rire, et mon maître même, qui étoit le plus intéressé dans cette affaire, ne put s'empêcher de faire comme les autres : il est vrai qu'après être revenu de cette plaisante émotion il en eut aussitôt une autre qui ne me fut guère agréable, témoignant avoir quelque doute que je ne l'eusse dupé dans mon achat. Je parai cette atteinte avec assez d'adresse, protestant toujours que cette linotte étoit excellente ; et que sitôt qu'elle se seroit assurée son petit bec produiroit de grandes merveilles ; et par bonne fortune, comme je répondois pour elle, il arriva qu'elle répondit aussi pour moi, dégoisant quelque petit ramage qui fit taire mes accusateurs, et fit que mon maître, ébranlé de croire ma véritable friponnerie,

reprit aussitôt le parti de mon innocence imaginaire. Enfin le temps, qui a accoutumé de découvrir la vérité, travailloit tous les jours à me convaincre de mauvaise foi, et j'étois prêt d'en porter la peine : lorsque les astres qui me regardèrent favorablement me donnèrent le moyen de me détourner de ce coup.

Un Gentilhomme de mes parents me vint voir durant ce temps-là, qui, m'ayant trouvé d'un esprit et d'une humeur fort agréable, me donna deux pistoles pour les employer à jouer à la paume : je les semai incontinent après, sur une table si féconde, à la faveur de trois dés qui la cultivoient, qu'en moins de rien elles multiplièrent jusqu'à vingt-cinq ou trente, et dès que je me fus retiré du jeu, je me proposai de racheter franchement de dix pistoles vingt coups de verges que j'attendois. Pour cet effet j'allai chercher un acteur pour servir à ma comédie : ce fut un laquais volontaire que j'instruisis admirablement de tout ce qu'il auroit à dire, et à faire pour me mettre l'esprit en repos. De là je vins trouver mon maître avec un visage assuré, et lui dis qu'il ne se mît point en peine pour le silence de sa linotte; et qu'on en rendroit de bon cœur l'argent qu'il en avoit donné, et que de plus ce seroit faire une grande charité à la personne qui l'avoit

vendue, que de lui rendre pour le même prix, pource qu'elle avoit conçu un si grand regret de la perte de son oiseau, qu'elle en étoit tombée malade. Là-dessus je lui présentai dix pistoles que j'avois tirées entre celles de mon nouveau gain, mais comme nos espérances sont vaines, et comme les apparences sont trompeuses, ce discours et cette action que j'avois si bien concertés, pour me délivrer d'une juste appréhension, ne servirent qu'à m'embarrasser davantage. Mon maître conçut au discours que je lui fis une estime toute particulière de ce qu'il venoit de mépriser, et crut qu'il avoit acheté à vil prix une marchandise précieuse ; plus je fis d'efforts d'esprit pour lui persuader de se détromper, et plus il s'obstina dans la créance que sa linotte étoit miraculeuse. Je faillis à enrager de ses refus que je trouvois peu raisonnables, à cause de la science certaine que j'avois de son erreur, et pource que je m'y connoissois intéressé.

Voici de quelle sorte je crus enfin venir à mon honneur d'une fusée si fort mêlée ; et c'est possible une invention assez subtile, pour avoir été rencontrée par un enfant qui n'avoit qu'onze ou douze ans. Après m'être aperçu que je n'avancerois rien de parler à mon maître de se défaire de la linotte, j'allai trouver notre précepteur, et lui présentai

les dix pistoles qui devoient expier mon crime : lui faisant croire que ceux de qui j'avois accepté la linotte les avoient renvoyées pour en demeurer possesseurs, et lui fis du même temps paroître le visage que j'avois pratiqué pour confirmer mes paroles. Déjà notre précepteur ne s'arrêtoit plus qu'à la difficulté qu'il y avoit d'enlever l'oiseau sans le consentement du prince, qui étoit assez ferme à vouloir maintenir les choses qu'il avoit en fantaisie. Lorsqu'une femme sanglotante, et qui avoit presque la façon de celles qui sont possédées, se jeta brusquement parmi nous, demandant justice et miséricorde : c'étoit la femme d'un certain maître d'hôtellerie peu judicieux et grand joueur, à qui j'avois tiré quelque argent ; comme il étoit en déroute, et comme il achevoit de perdre cinq ou six cents écus, sa femme, avertie de cette disgrâce, n'avoit point délibéré sur sa manière de procéder ; elle avoit cru qu'il ne falloit qu'aller crier chez ceux qui avoient gagné l'argent, pour le r'avoir assurément : que l'on auroit aussitôt égard à son ménage et au peu de prudence de son mari. Cette démoniaque, ayant appris que j'étois un de ceux qui avoient eu part en la somme perdue par son mari, s'en vint faire un tel vacarme en la chambre de notre précepteur que j'en perdis le sens et la

parole; il me fut impossible de lui répondre un mot à propos, tant je me trouvai confus dans cette aventure. Notre précepteur s'avisa de mon interdiction, et soupçonna que les dix pistoles qu'il avoit en sa main fussent venues de ce côté; mais il ne l'eut pas plutôt ouverte pour les montrer à cette endiablée qu'elle se jeta dessus avec un grand cri, remarquant toutes leurs espèces et faisant des relations de divers écots, qu'on avoit fait chez elle, pour lui donner le moyen de les assembler. Je fus fouillé tout à même temps, et l'on trouva d'autres médailles dans mes poches qui donnèrent matière à d'autres histoires. Le laquais aposté, qui se trouva présent à ce tumulte, fit ce qu'il put pour s'évader, mais on empêcha sa retraite; et dès qu'il se vit pourpoint bas, il fit voir à mon dam la vérité toute nue. L'intrigue que j'avois nouée à tant de nœuds fut dissoute par cet accident, et je fus fouetté de bonne sorte, tant pour avoir ferré la mule que pour avoir inventé tant de mensonges, et pour avoir joué à trois dés.

LA PREMIÈRE CONNOISSANCE QUE LE PAGE DISGRACIÉ FIT AVEC UN ÉCOLIER DÉBAUCHÉ QUI FAISOIT DES VERS

Si cette aventure ne me réforma parfaitement, au moins elle servit beaucoup à m'empêcher de faire habitude de ces vices de larcin et de mensonge. La confusion que j'en reçus me fut plus sensible que les coups de verges, et fit que je demeurai longtemps après sur mon sérieux et sur ma lecture. J'employai de là en avant la subtilité de mon esprit à des choses agréables à tout le monde, et qui n'étoient préjudiciables à personne. Tantôt je m'appliquois à portraire, ayant beaucoup d'inclination et de disposition à ce bel art : d'autres fois, en mes heures de loisir, j'apprenois par cœur quelque pièce entière des plus beaux vers dont on fit estime en ce temps-là, et j'en savois plus de dix mille, que je récitois avec autant d'action que si j'eusse été tout rempli des passions qu'ils représentoient. Cette gentillesse m'acquit l'amitié de beaucoup de gens, et entr'autres d'une troupe de comédiens qui venoient représenter trois ou quatre fois la semaine devant toute cette Cour où mon

maître tenoit un des premiers rangs. Il me souvient qu'entre ces acteurs il y en avoit un illustre pour l'expression des mouvements tristes et furieux : c'étoit le Rossius de cette saison, et tout le monde trouvoit qu'il y avoit un charme secret en son récit. Il étoit secondé d'un autre personnage excellent pour sa belle taille, sa bonne mine, et sa forte voix, mais un peu moindre que le premier pour la majesté du visage et l'intelligence. J'aimois fort ces comédiens, et me sauvois quelquefois chez eux lorsque j'avois quelque secrète terreur, et que notre précepteur m'avoit fait quelque mauvais signe. Ils faisoient grande estime de moi, à cause de mon esprit et de ma mémoire, qui n'étoient pas des choses communes ; et lorsque je leur allois dire que j'étois en peine, et que notre précepteur me faisoit chercher, ils trouvoient le moyen de me cacher, et m'amenant avec eux au Palais, lorsqu'ils y alloient représenter, dès que mon maître passoit derrière leur théâtre pour leur parler en attendant qu'ils fussent prêts à jouer, ils ne manquoient pas de lui venir faire en corps une requête en ma faveur. Mon maître, qui ne m'avoit vu de deux ou trois jours, et qui savoit bien que j'étois sur le papier rouge, étoit aussitôt touché de leur prière, et en adressoit sur-le-champ une autre à notre précep-

teur, qui ne se pouvoit défendre de promettre mon absolution : et lorsque j'avois ouï les mots efficaces, je sortois promptement de derrière quelque basse de viole, où je m'étois tenu à refuge, et me venois jeter aux pieds de mon maître pour le remercier de cette nouvelle grâce qu'il avoit obtenue pour moi. Un jour que j'avois eu quelque démangeaison aux poings, et que je les avois frottés un peu rudement contre le nez d'un jeune seigneur (1) de mon âge et de ma force, mais non pas de mon adresse, je m'allai sauver parmi le cothurne. C'étoit un jour que les comédiens ne jouoient point, mais ils ne pouvoient toutefois l'appeler de repos : il y avoit un si grand tumulte entre tous ces débauchés qu'on ne s'y pouvoit entendre. Ils étoient huit ou dix sous une treille en leur jardin, qui portoient par la tête et par les pieds un jeune homme envelopé dans une robe de chambre : ses pantoufles avoient été semées avec son bonnet de nuit dans tous les carrés du jardin, et la huée étoit si grande, que l'on faisoit autour de lui, que j'en fus tout épouvanté. Le patient n'étoit pas sans impatience, comme il temoignoit par les injures qu'il leur disoit d'un ton

(1) Charles de Schomberg, duc d'Hallewin, par la suite maréchal de France (1636), puis époux de Mlle de Hautefort. Né en 1601, il mourut en 1656.

de voix fort plaisant, sur quoi ses persécuteurs faisoient de grands éclats de rire. Enfin, je demandai à un de ceux qui étoient des moins occupés que vouloit dire ce spectacle, et qu'avoit fait cet homme qu'on traitoit ainsi ? Il me répondit que c'étoit un poète qui étoit à leurs gages, et qui ne vouloit pas jouer à la boule, à cause qu'il étoit en sa veine de faire des vers : enfin qu'ils avoient résolu de l'y contraindre. Là dessus je m'entremis d'appaiser ce différent, et priai ces messieurs de le laisser en paix pour l'amour de moi; ainsi je le délivrai du supplice. Et lorsqu'il eut appris qui j'étois, et qu'on lui eut rendu son bonnet et ses mules, il me vint faire compliment comme à son libérateur, et à une personne dont on lui avoit fait une grande estime. Tous ses termes étoient extraordinaires, ce n'étoient qu'hyperboles, et traits d'esprit nouvellement sorti des écoles, et tout enflé de vanité. Cependant la hardiesse, dont il débitoit, étoit agréable et marquoit quelque chose d'excellent en son naturel. Dès que nous fûmes entrés en conversation, après avoir gagné une allée assez sombre, il me fit entrer tout à fait dans sa confidence, et me fit part d'un sujet qu'il avoit pour une comédie ; il me pria d'en garder étoitement le secret, de crainte que quelqu'un en entendant parler ne le

prévînt à le traiter ; car, disoit-il, en me serrant la main, ces messieurs qui se mêlent de notre métier sont tellement larrons de la gloire d'autrui qu'ils ne feignent point de s'attitrer ce qu'il ne leur appartient pas, et de s'en vanter avec insolence ; il n'y a pas deux jours qu'un certain que je ne nomme point, après avoir récité dans une bonne compagnie plusieurs pièces qui eurent assurément de l'applaudissement, il ne se contenta pas de cela pour augmenter encore sa réputation ; entêté de l'encens qu'on lui avoit donné, il vint à réciter un sonnet que j'avois fait ; il se trouva là un de mes amis à qui je l'avois récité plusieurs fois, qui lui dit qu'il n'étoit point de lui, et qu'il en connoissoit l'auteur ; cela mit en telle colère notre homme qu'il en fût venu aux mains si la compagnie ne l'eût retenu par quelque démonstration qu'elle fit de ne pas ajouter foi à ce que disoit mon ami. Nous allions pousser plus loin notre conservation, mais nous fûmes interrompus par un de ces messieurs qui avoient fini leur jeu ; et incontinent tous les autres se joignirent à nous, curieux de savoir de quoi nous nous étions entretenus : le reste de la journée se passa à se divertir, et puis la nuit nous sépara.

DE QUELLE SORTE LE PAGE DISGRACIÉ FUT REPRIS DES MAINS DE SON PRÉCEPTEUR

J'avois fait grande chère avec les comédiens, et nous étions encore à table, où les uns continuoient de boire des santés, et les autres s'amusoient à faire des contes pour rire; lorsqu'un des domestiques du théâtre les vint avertir qu'on les demandoit au Palais; en même temps ils résolurent la pièce qu'ils devoient jouer et la façon dont ils m'amèneroient; ce fut au fond d'une portière d'un de leurs carrosses. Et dès que nous mîmes pied à terre, nous rencontrâmes, sur l'escalier par où nous montions, un des plus grands princes de la terre (1). Deux ou trois de mes amis, qu'on avertit sur le champ de ma désolation, lui parlèrent en ma faveur, et pour donner poids à leurs persuasion, je me jetai soudain à ses pieds le visage couvert de larmes. Ce grand prince eut pitié de ma douleur, et de ma crainte, et se retourna pour voir si mon maître ne se trouveroit point à sa suite, afin de commander hautement à notre précepteur qu'il ne me donnât point le fouet pour cette fois. Mais par

(1) Henri IV.

malheur pour moi, mon maître ne se trouva point et ne vint point à la Comédie, à cause de quelque petite indisposition. Après qu'elle fut achevée, j'allai solliciter pour mon salut au coucher de ce grand prince, qui, pour me tenir en sûreté attendant qu'il obtînt ma grâce, me donna en garde à un de ses pages. C'étoit un gentilhomme de condition (1), et d'une race toute vaillante et glorieuse ; ce garçon, fier et redouté de tous ses compagnons, me prit en sa garde, et moi je pris un coin de son manteau que je n'abandonnai pas un moment et cela me fut favorable. Le lendemain au matin il me mena déjeuner avec lui, et nous passâmes tout le reste de la journée en beaucoup de divertissements, et c'étoit sans m'en éloigner d'un seul pas : sitôt que j'apercevois quelqu'un de notre maison, je me cachois sous ce manteau de défense.

Le soir, mon gardien s'avisa de vouloir masser quelque argent, avec deux des officiers du prince dans la salle de ses gardes ; et comme j'étois témoin et juge des coups je me trouvai saisi inopinément par celui qui étoit ma partie et mon juge, et qui m'empoigna d'une façon si rude qu'il sembloit

(1) Charles de Razilly, plus tard maréchal des camps et armées du roi.

encore vouloir être mon bourreau. Je n'eus pas la force ou le courage de crier en cette surprise, soit par terreur, ou par respect ; mais il arriva que, dans ma crainte, je fis comme les gens qui se noyent, je ne quittai point ma prise, je serrai de toute ma force le pan du manteau que j'avois toujours dans les mains : et mon gardien, que l'émotion du jeu empêchoit de s'aviser de mon ravissement, sentit à la fin qu'on le dépouilloit de son manteau. Là dessus il se retourna pour discerner les filous qui se donnoient ainsi la licence de voler en maison royale, mais comme il me vit en péril, il travailla d'une étrange sorte à ma délivrance. A peine dit-il un mot sans frapper du même temps, et l'impétuosité de son naturel ne lui donnant pas la liberté de s'exprimer autrement, il fit connoître à notre précepteur, en lui donnant un grand coup de poing dans les dents, que j'étois en un sûr asile. Le bras du page étoit fort, et la mâchoire du bon homme étoit débile, tellement qu'il y eut un grand fracas dans sa bouche. Il fut contraint par cet effort de lâcher ma main qu'il tenoit, et d'employer les deux siennes à parer les coups de poing qui commençoient à pleuvoir sur son visage. Enfin les gardes du prince firent les holà, et je me retirai avec mon défenseur, laissant là mon précepteur bien

outré, qui gargarisoit sa bouche, et se plaignoit fort de la douleur d'une dent rompue, et de plusieurs autres fort ébranlées.

DE LA PAIX FOURRÉE QUI FUT FAITE ENTRE LE PAGE DISGRACIÉ ET SON PRÉCEPTEUR

Le lendemain, notre précepteur vint avec mon maître trouver le prince, pour lui faire des plaintes du mauvais traitement qu'il avoit reçu, mais nous l'avions déjà informé de cette affaire : et l'action du précepteur, passant pour une violence, fit que le prince eut peu d'égard à celle qu'il avoit soufferte. Il eut beau déclamer contre moi, il fut contraint d'obéir à cette puissance absolue qui lui commandoit de me pardonner. Mais s'il fit semblant de céder à l'autorité de ce pouvoir légitime, il ne laissa pas de contenter effectivement une animosité qu'il tenoit pour fort raisonnable. Il étoit déjà dans l'impatience de trouver quelque nouvelle couleur, pour me punir de l'insolence du page, lorsque cette occasion se présenta.

Le poète des comédiens, ayant appris que j'étois retourné en grâce auprès de mon maître, ne man-

qua pas de me venir voir, afin que je le lui fisse saluer, comme je lui avois promis. Je le présentai de bonne grâce ; il eut l'honneur d'entretenir une demi-heure ce jeune prince, et même il eut la satisfaction d'en recevoir quelque libéralité, ayant fait sur-le-champ ces quatre vers à sa gloire :

Ma muse à ce Prince si beau
Consacre un monde de louanges
Qui volent au Palais des anges,
Et sont exemptes du tombeau.

Quoique ces vers eussent des défauts, nous n'étions pas capables de les pouvoir discerner ; et nous trouvions seulement agréables ces termes ampoulés qu'il avoit recueillis vers les Pyrénées. Je ne sais comment, en prenant congé de mon maître, ce poète débauché dit inopinément quelque mot sale, et qu'il avoit accoutumé d'entremêler en tous ses discours. Notre précepteur en fut averti, qui prit ce prétexte pour se venger de l'affront qu'il avoit reçu pour mon sujet. Il me vint surprendre le lendemain au matin, et me fit une grande remontrance sur la discrétion qu'il falloit garder à faire connoitre de nouveaux visages à un jeune prince ; et m'aggrava fort la hardiesse que j'avois prise de présenter à mon maître un homme inconnu et

vicieux. Mais il acheva son exhortation par tant de coups de verges que je perdois l'espérance de les voir finir ; et je reconnus aisément que cette punition venoit moins de la langue licencieuse qui avoit blessé les chastes oreilles de mon maître que de la témérité du poing qui avoit cassé les dents de mon précepteur.

PAR QUELLE AVENTURE LE PAGE DISGRACIÉ DONNA PROCURATION A UN AUTRE POUR RECEVOIR LA DISCIPLINE AU LIEU DE LUI

Il n'y a point de bonace sur aucune mer qui ne soit enfin troublée de quelque orage : et je ne me vis guère longtemps en tranquillité, sans que mes propres passions excitassent quelque tempête. J'avois celle du jeu, qui me rendoit toujours de mauvais offices, car je ne la pouvois quitter ni l'exercer avec sûreté. D'une autre part, la lecture des romans avoit rendu mon humeur altière et peu souffrante ; lorsque j'avois quelque légère contention avec mes pareils, je me figurois que je devois tout emporter de haute lutte, et que j'étois quelqu'un des héros d'Homère, ou pour le moins quelque paladin ou chevalier de la Table Ronde. Ce n'étoient tous les

jours que plaintes qui venoient aux oreilles de notre précepteur des gourmades que j'avois données : et ce qui lui donnoit le plus de peine, c'est qu'il n'avoit guère de liberté de me punir, à cause des puissants suffrages que je faisois employer à mon salut. Un jour, il apprit, en s'entretenant avec un bon Père cordelier, qu'on faisoit quelquefois cette charité dans son couvent d'exhorter et de discipliner les jeunes garçons qui se monstroient incorrigibles, et que ce remède les avoit souvent guéris de leurs mauvaises habitudes. Notre précepteur fut ravi d'avoir trouvé cette commodité de me châtier sans se mettre en colère, et sans que mon maître eût le moyen de pouvoir intercéder pour moi. Après avoir averti ce bon Père qu'il avoit un mauvais garnement à lui envoyer, et qui avoit bien besoin de pareilles exhortations, il m'attendit sur la première faute capitale, et cachant le plus adroitement qu'il put la connoissance qu'il en avoit, il me chargea le lendemain, sur les onze heures du matin, d'un billet cacheté qui s'adressoit au révérend Père ; je fus ravi d'avoir reçu cette belle commission pour la liberté qu'elle me donnoit de me pouvoir promener où bon me sembleroit, pendant une heure ; et comme je descendois par un grand escalier du Palais, je voulus masser en passant quelques testons qui me

nuisoient dans ma poche. J'avois si peu d'espérance de gagner avec si peu d'argent que je le hazardois tout à la fois, et la fortune qui me vouloit conserver entre ceux qui la suivent et qu'elle trompe, fit semblant à cette fois qu'elle vouloit m'être favorable. Je fis un si grand progrès en un moment que je me vis presque tout l'argent du jeu. Je me souvins à cette heure-là de la commission qu'on m'avoit donnée et parlai de faire retraite, montrant la lettre que je m'étois chargé de rendre. Mais un des joueurs qui étoit le plus en malheur, et qui avoit encore quelque argent et quelques bagues à perdre, me conjura de telle sorte de ne lui quitter point jeu, que je m'accordai à sa prière, à la charge toutefois que je chercherois quelqu'un qui fît cependant mon message. Un grand garçon qui portoit l'épée se vint offrir tout à propos pour ce bel emploi, dont il me promit de s'acquitter avec diligence, à la charge que je lui donnerois un teston : je le mis aussitôt en main tierce, afin que son salaire ne pût courir aucune fortune.

Ce garçon, conduit par son mauvais génie, fit ses diligences, et fut pris pour moi. Les exécrations et les serments qu'il put faire pour assurer que la discipline étoit réservée pour un autre ne firent que confirmer son correcteur en la créance qu'il avoit

que ce fût cet incorrigible garçon, qui lui étoit recommandé de si bonne part. Enfin, comme j'étois en impatience de ce courrier, et comme le jeu s'achevoit, je le vis revenir tout pâle : j'eus appréhension qu'il eût perdu ma lettre, et que ce fût cet accident qui l'eût fait changer de visage; mais il ne me laissa pas longtemps en cette erreur, en me montrant à grands coups de poings qu'il n'étoit troublé que de colère. Ceux qui se trouvèrent là se mirent entre nous deux, et m'obligèrent à lui donner une demi-pistole pour le pénible voyage qu'il avoit fait à ma considération, après qu'il nous eut conté son aventure.

Pour moi, qui me trouvai ravi d'en avoir été quitte à si bon marché, je vins retrouver notre précepteur, pour lui porter la réponse de sa lettre. Je ne lui dis rien autre chose, sinon que le bon Père lui baisoit les mains, et lui fis ce rapport tristement, et tenant toujours les yeux baissés, de sorte que, jugeant par là de l'accomplissement de son dessein, il ne put s'empêcher d'en sourire, et ne fut point détrompé de son imagination, jusqu'à ce qu'il revit le bon Père cordelier qui lui dit sur cette matière que j'étois un grand blasphémateur, ce qu'il ne put croire, n'ayant jamais appris qu'on m'eût ouï jurer,

mais à la confrontation qui fut faite de moi, on apprit toute cette plaisante histoire.

COMME LE PAGE DISGRACIÉ FUT PRIS POUR UN MAGICIEN

Après ce danger échappé, je me rendis fort circonspect en mes actions, et fis une ferme abjuration d'abandonner tous les sujets qui me pouvoient attirer l'ire de mon précepteur, et me séparer tant soit peu de la chère présence de mon maître. Je n'eus plus d'autre passion que d'assister diligemment à ses études, et à tous ses passe-temps. Son esprit étoit curieux de toutes les choses agréables, et je me mis à l'entretenir assidûment des histoires et des contes qui étoient le plus selon ses sentiments : il me donnoit même quelquefois des secrètes commissions pour acheter des livres, afin qu'après les avoir lus en mon particulier je pusse l'en entretenir tous les soirs à son coucher. Un jour, parmi d'autres livres d'histoires, j'ouvris par hasard un livre de Baptiste Porta intitulé *Magie naturelle*, et trouvant là dedans des petits sujets qui me sembloient jolis, je l'achetai pour essayer

d'en mettre quelques-uns en pratique. Je fis un grand mystère de ce livre au jeune prince que je servois, et lorsque notre précepteur n'y étoit pas, nous en lisions en secret tous les chapitres, pour voir quelle invention plaisante nous en pourrions mettre en exécution avec le moins de coût et de difficulté. Nous y trouvâmes la manière de faire de certaines chandelles à faire voir le soir tous les assistants avec des têtes d'animaux, mais leur composition nous parut un peu malaisée ; nous aimâmes mieux expérimenter un autre secret de même espèce, qui se pouvoit facilement effectuer et à peu de frais. C'est une composition de camphre et de soufre détrempés ensemble avec de l'eau-de-vie, dont le feu devoit faire paroître les visages comme sont ceux des trépassés. Il n'y eut que mon camarade qui fut averti de notre délibération pour ce beau spectacle, et je pris fort bien mon temps pour porter en secret sous le lit de mon maître les drogues que j'avois achetées. Le soir, lorsque nous vîmes le temps propre pour mettre notre entreprise à bout, mon maître dit qu'il vouloit dormir, et fit retirer tout le monde ; lorsque nous ne fûmes plus que nous trois dans sa chambre, je m'allai saisir d'un grand bassin d'argent pour faire un fanal de mes matières combustibles. J'allumai donc ma

flamme mortuaire au milieu de la place, et j'éteignis tous les flambeaux.

Mon maître sortit incontinent du lit pour observer ce beau trait de magie, mais nous ne pouvions presque rien discerner en nos visages, tant la fumée étoit obscure ; il fallut nous mettre fort près de cette sombre lumière ; mon maître s'assit d'un côté sur un carreau de velours, et nous nous agenouillâmes de l'autre, afin de considérer nos visages pâles, et quelquefois violets. Nous n'avions pas été longtemps dans cette belle contemplation, lorsqu'il se fit un petit bruit derrière nous, comme si quelque chose eût pressé la natte sur laquelle nous étions assis : mon maître tourna le premier la tête, et vit un nouveau visage, qui étoit plus laid que les nôtres, et qui étoit habillé d'une étrange façon : à cette subite vision nous jetâmes tous trois un grand cri, et mon maître s'évanouit de frayeur.

Ce fantôme épouvantable étoit notre précepteur que la puante odeur de notre lumière artificielle avoit fait descendre de sa chambre pour venir voir ce que c'étoit. Il s'étoit approché de nous sans faire bruit, pour nous surprendre, ayant une serviette nouée à l'entour du col, contre le rhume, sur une camisole rouge, et son bonnet à la tête, qui le faisoit voir sans cheveux, parce que le bonhomme portoit

le jour une perruque : enfin il étoit en équipage d'un vieillard qui se met au lit. Tellement que mon maître ne l'ayant jamais vu fait de la sorte, et lui trouvant le visage have, à cause de la fausse clarté, courut fortune de mourir de peur : et pour mon camarade et moi qui étions d'une complexion moins délicate, nous ne laissâmes pas d'en demeurer en terre comme glaces. Notre précepteur fit un si grand bruit, que des valets qui étoient dedans une antichambre y accoururent : on reconnut à la lumière qu'ils apportèrent que le prince étoit évanoui, [et] que mon compagnon et moi n'étions guère mieux; ce fut un tumulte si grand qu'il est malaisé de le pouvoir représenter : ce n'étoient que cris, larmes et plaintes. Il y eut quelqu'un des domestiques qui se ressouvint qu'il avoit vu par hasard un de mes livres, sur le dos duquel il y avoit écrit *Magie*, et qui dit que j'avois fait en ce lieu quelque conjuration diabolique qui étoit cause de cet accident : si bien que toute la maison étoit sur le point de se jeter sur moi pour me mettre en pièces. Mais mon maître ne fut pas longtemps à revenir de sa pamoison, et par le véritable récit qu'il fit de cette aventure il me délivra de ce danger; mais quoi qu'il pût dire pour mon excuse, on me tint pour

fort criminel, et j'eus plus de vingt coups de fouet pour cette malice innocente.

COMME LE PAGE DISGRACIÉ DONNA SIX COUPS D'ÉPÉE A UN CUISINIER QUI LUI FIT PEUR, ET QUELLE FUT SA PREMIÈRE FUITE

On fut plus de quinze jours à ne faire autre chose que de parler de mon trait de magie, dont chacun disoit ses sentiments, selon la portée de son esprit. Les plus sages, considérant plutôt mon intention que l'événement de ma recette, excusoient aucunement ma jeunesse ; mais les ignorants exagéroient ma faute, et faisoient sur un si petit sujet mille discours extravagants. Entre les autres, il y eut un certain cuisinier d'esprit léger, et qui étoit en réputation d'avoir quelque pente à la folie, qui s'avisa de me vouloir faire peur en revanche de l'alarme que j'avois donnée à tout le monde. Un soir que mon maître étoit allé à la campagne pour deux ou trois jours, et que je m'étois couché de bonne heure pour me délasser du grand exercice que j'avois fait à jouer tout le long du jour à la paume : ce maître fol de cuisinier mit une chemise blanche pardessus son pourpoint, et la bigarra toute de taches de sang ;

il mit encore sur sa tête un turban fait d'une serviette, accompagné d'une grande quantité de plumes de volailles : avec cela il prit un tison allumé qu'il mit à sa bouche, et vint tirer le rideau de mon lit, et me regarder fixement en cet équipage. Je ne faisois que sommeiller, de sorte qu'il n'eut pas beaucoup de peine à me faire ouvrir les paupières. Sitôt que je vis ce fantôme, je me sentis ému d'un certain transport que je ne saurois bien dépeindre. Je ne sais quelle audace et quelle colère se mêlèrent à mon épouvante ; mais je sais bien que je sautai promptement à mon épée, et que j'en chargeai furieusement l'image qui m'épouvantoit. Je la reconduisis jusqu'à ma porte à grands coups d'épée, sans pouvoir rien comprendre aux paroles qu'elle disoit et je lui eusse encore fait plus d'honneur, n'eût été qu'elle se précipita du haut de l'escalier en bas. Quantité de gens montèrent aussitôt à ma chambre avec des flambeaux, et me trouvant encore tout pâle d'effroi, et mon épée nue à la main, me demandèrent ce que je croyois avoir fait ; je répondis que j'avois chassé un esprit qui m'étoit venu tourmenter dans ma chambre. Là dessus on me certifia que c'étoit un cuisinier du logis que j'avois blessé de six coups d'épée, et qui étoit en danger de mourir. Vous pouvez penser si je fus étonné de

cette nouvelle, et si l'image de la punition que j'attendois ne me servit pas d'un second fantôme pour m'épouvanter toute la nuit. Le lendemain, dès qu'il fit jour, je m'habillai pour me sauver, sachant bien qu'on ne feroit aucun effort pour m'arrêter, n'y ayant personne à la maison qui eût l'autorité de mettre la main sur moi, que notre précepteur, qui étoit allé à la campagne avec mon maître. Je m'imaginai qu'ayant été fouetté, cruellement pour des fautes assez légères, je le serois beaucoup davantage pour avoir ainsi tué un homme; et ce raisonnement me fut une terreur panique. Je pris ma course au sortir du Palais, et ne m'arrêtai point que je n'eusse fait dix ou douze lieues. Mais comme j'étois ardent et dispos, je fis cette traite avec tant de violence que je demeurai comme estropié en une maison d'un village, où je m'arrêtai quatre ou cinq jours, sans pouvoir passer plus outre, à cause des ampoules que j'avois aux pieds.

J'avois délibéré de me conduire en la Province où je suis né [ou de passer en Espagne pour y voir mes parents, qui étoient les premiers de cet État et qui avoient souhaité de m'avoir auprès d'eux] pour ne revenir plus à la Cour, jusqu'à ce que je fusse si grand que l'on ne me parlât plus de verges: mais comme j'étois sur le point de déloger de cette

maison, je fus tout étonné que j'aperçus venir un vieillard qui avoit servi autrefois de valet de chambre à mon grand-père : cet homme extrêmement avisé, après avoir pris la commission de me chercher, avoit fait sur le chemin de si diligentes perquisitions de moi qu'il découvrit enfin où j'étois. Il m'ôta d'abord toute l'épouvante que j'avois, me jura qu'elle étoit mal conçue, et que quand j'aurois tué un plus honnête homme qu'un cuisinier, en pareille rencontre, je ne serois nullement répréhensible. Je crus quelque chose de ce qu'il me disoit, et fis semblant de croire le tout, mais ce fut pour le décevoir mieux. Le bonhomme chercha partout un cheval pour lui, me voulant accommoder du sien, mais il n'en put jamais trouver, si bien qu'il fut contraint de me suivre à pied durant ce petit voyage. Mais comme il avoit près de soixante ans, il ne fit guère plus de deux ou trois lieues sans se lasser, et je découvrois par là le moyen de le quitter quand il m'en prendroit la fantaisie : je lui dis lors que je serois bien aise de faire quelque quart de lieue à pied, et que la selle de son cheval commençoit à m'incommoder ; le bonhomme s'accorda facilement à monter dessus, et depuis je le faisois descendre et remonter quand bon me sembloit. Lorsque nous ne fûmes plus qu'à une lieue de la ville, et que je

vis que mon conducteur étoit bien las, je demandai d'aller à pied, ce qu'il m'accorda volontiers, et je pris un peu le devant, cependant qu'il rajustoit les étriers à son point. Je lui avois laissé mon manteau, qui m'empêchoit de courir, et lui avoit été long à l'attacher à l'arçon ; tout cela m'avoit donné temps de m'éloigner beaucoup de lui, les pieds ne me faisoient plus de mal, et je les crus capables de me rendre un bon office. Je quittai lors le grand chemin, et, me jetant à travers les champs, je courus de telle vitesse qu'en moins de rien mon homme m'eut perdu de vue, de sorte que je fus comme ces lièvres que les chiens pensent avoir pris, encore qu'ils n'en aient enlevé que de la bourre. Ce vieux domestique croyoit bien me ramener au logis, mais il n'y remporta que mon manteau.

SECONDE FUITE DU PAGE DISGRACIÉ, POUR AVOIR MIS L'ÉPÉE A LA MAIN PARMI LES GARDES DU PRINCE

Je rentrai le soir dans la ville, et fus coucher chez un grand seigneur de mes amis (1), à qui je

(1) Gilles de Souvré, marquis de Courtanvaux, futur gouverneur du jeune Louis XIII.

racontai mon aventure ; il m'en consola charitablement et rassura mon esprit épouvanté, me promettant de faire ma paix, ce qu'il exécuta le lendemain. Mon maître, qui ne m'avoit point vu il y avoit cinq ou six jours, me fit des caresses extraordinaires à mon retour ; et notre précepteur, considérant quels avoient été les dangereux effets de ma crainte, rabattit quelque chose de son accoutumée sévérité. Ainsi je vis pour quelque temps du calme en ma vie : mais qui ne fut pas perdurable, comme vous allez entendre. L'âge avoit un peu mûri ma raison, sur la treizième de mes années, et les conseils de l'honnête honte commençoient à me faire rougir des moindres actions que je ne croyois pas bien séantes : je me rendois plus attentif que jamais à la lecture et aux préceptes, et ne joüois plus, ni ne voyois plus de joueurs ni de débauchés que rarement. Tout le monde s'étonnoit de ce changement, et commençoit d'oublier mes erreurs passées en faveur de ma probité présente. Lorsque ma fortune, comme indignée de ma révolte, et de ce qu'ayant été allaité et nourri sous elle je faisois mine de la quitter pour embrasser la vertu, me fit éprouver à mon dam quelle est sa puissance. Elle m'ôta notre précepteur pour l'élever en une qualité plus éminente, et pour avoir plus de moyen, quand je serois

privé de son support, de m'abaisser jusqu'aux abîmes.

Pour ne vous point faire perdre de temps par des narrations trop longues, et pour ne toucher point à des plaies qui me sont encore sensibles, je vous dirai qu'étant sous un autre gouverneur j'eus des mécontentements étranges, et que par des stratagèmes inouïs je me vis quelques jours séparé de la présence de mon maître. J'eus opinion qu'on ne me privoit de sa vue que pour me priver de ses bonnes grâces; et cela me plongea dans une si grande mélancolie que l'on ne me reconnoissoit plus. Au lieu que j'avois accoutumé de sauter, lutter, ou courir avec mes pareils, je ne m'appliquois plus qu'à l'entretien de mes rêveries. Et comme j'étois un jour en l'une des maisons royales (1), il arriva par malheur qu'un homme qui rêvoit aussi bien que moi me choqua en passant fort rudement: je revins aussitôt de mes profondes pensées; et lui dis brusquement quelque chose sur son peu de considération. Mais lui prenant ces paroles pour offensives tira son épée à moitié du fourreau, comme s'il m'en eût voulu frapper, moi qui n'en avois point, et qui étois d'une autre condition que lui; son ac-

(1) Le palais de Fontainebleau.

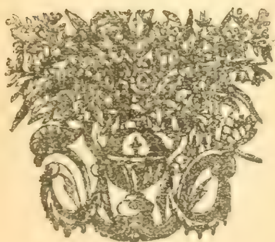
tion déraisonnable m'émut d'une étrange façon. Il put connoître à mon visage, et à ce que je lui dis de sa lâcheté, que la chose ne bâteroit pas trop bien pour lui, et délibéra de s'évader; mais je courus au premier laquais qui passoit, et, lui demandant son épée, j'eus en moins de rien attrapé cet indiscret. Les gardes du prince étoient en haie dans la basse-cour, attendant qu'il revînt de la chasse, où il étoit allé, et mon homme y crut être à refuge; mais l'aveugle désir que j'avois de me venger de cet affront ne me donna pas le loisir de raisonner sur cette affaire. Je ne laissai pas pour les gardes de lui donner deux grands coups d'épée : et je lui en eusse peut-être donné davantage, si trois ou quatres piques abaissées ne m'en eussent point empêché. Cette insolence que je commis fit élever un grand murmure; trois ou quatre officiers me saisirent pour me retenir prisonnier, mais un lieutenant du régiment, qui me connoissoit, me retira d'entre leurs mains, disant qu'il me tiendroit en sa garde, et que je n'étois pas un gentilhomme à maltraiter : et m'amena droit en son logis.

Ma fougue étant passée, la crainte du péril où j'étois vint refroidir le sang qu'avoit fait bouillir la colère : je commençai de me repentir de mon impatience, et de faire des vœux pour le salut de celui

que je voulois perdre. Cinq ou six soldats de la compagnie de ce lieutenant, qui me fit un tour d'ami, vinrent de temps en temps les uns après les autres m'avertir de l'état où étoit le malade, qui n'étoit pas bien : et le dernier qui me vint assurer qu'il rendoit les derniers abois au logis d'un chirurgien fit que je me résolus à la fuite. J'avois prié le lieutenant qui m'avoit fait un bon office de m'en rendre un autre en allant découvrir au château ce qui se disoit de cette affaire, et surtout de visiter l'appartement de mon maître, pour voir s'il étoit averti de cet accident, et s'il pourroit obtenir ma grâce. Mais cette mauvaise nouvelle m'ôta tout espoir d'en pouvoir apprendre de bonnes. Je crus qu'il y alloit de ma vie, et qu'il falloit essayer de la sauver en s'éloignant : je partis donc secrètement, et gagnant un bois d'assez grande étendue (1), je ne m'arrêtai point que je n'eusse fait neuf ou dix lieues, et je les fis en si peu d'heures que cela ne sembleroit pas croyable. Je vous dirai aussi qu'il y avoit peu de gens, non pas seulement à la Cour, mais encore en toute la France, qui fussent plus dispos que moi ; je sautois souvent à la jarretière à la hauteur des plus grands hommes qui se trouvas-

(1) La forêt de Fontainebleau.

sent, je franchissois encore au plain saut des canaux qui ont au moins vingt-deux pieds de large, et pouvois courir trois cents pas contre le plus vite cheval du monde. C'est pourquoi vous ne me tiendrez pas de mauvaise foi si je vous dis qu'en moins de douze ou quatorze heures je fis vingt-sept ou vingt-huit lieues.





OUVRAGES ATTRIBUÉS A TRISTAN L'HERMITE

—

LA CARTE DU ROYAUME D'AMOUR

Ou la description succincte de la Contrée qu'il régit, de ses principales Villes, Bourgades, et autres lieux (1).

Et le chemin qu'il faut tenir pour y faire voyage.

Le Royaume d'Amour est situé fort près de celui des Précieuses, c'est une Contrée fort agréable, et où il y a de la satisfaction de voyager,

(1) *Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps*, tome I. Paris, Ch. de Sercy, 1659, in-12, p. 324.

quand on en sait la carte en perfection et qu'on n'est point en hasard de s'y fourvoyer. Il s'y trouve quelques mauvais passages qu'on ne sauroit éviter; mais comme on se représente qu'il n'y a nul bien sans peine et que les plaisirs succèdent souvent aux douleurs, on se console facilement. Afin qu'on ne manque point aussi de conseil, voici un bon guide des chemins que je vous vais donner.

Aux frontières du royaume, on trouve la grande plaine d'Indifférence qui est une belle prairie où se tient ordinairement une foire pour toute sorte de marchands, mais qui ne débitent que des vessies pleines de poix et de la crème fouettée.

Ayant traversé cette prairie, on gagne le bois de Belle Assemblée, qui est un bois fort agréable où il y a presque toujours concerts de luths et de voix, ou du moins la grande bande des violons, et souvent la comédie et le bal. On y trouve une hôtellerie dérobée du grand chemin, qui s'appelle Doux-Regard, où on boit d'un petit vin qui a beaucoup de douceur, mais qui échauffe plus qu'il ne désaltère.

De Doux-Regard on vient à Inquiétude, petit village où il y a de fort mauvais lits; on n'y couche guère que sur des fagots, encore sont-ils d'épines.

D'Inquiétude on vient à Revue, qui est une bourgade fort agréable pour ce qu'elle contient.

De Revue on passe à Visite, village assez beau, mais qu'on n'arrête point au gîte, on n'y trouve que des chaises pour s'asseoir et point de lits pour s'y coucher.

De Visite on passe à Soupirs, petit lieu où il n'y a nulles singularités, si ce ne sont des moulins à vent qui tournent à la faveur d'un vent qui se lève d'une montagne voisine, qu'on appelle Cœur-féru.

De Soupirs on se rend à Soins sur Complaisance, grande et fameuse ville, où se trouve citadelle, ville et université. Le capitaine du château n'y dort pas d'un profond sommeil; il semble qu'il craigne toujours quelque surprise, où qu'il ait quelque entreprise à exécuter. Il a toujours des gens à gages pour l'avertir qui passe, quel temps il fait, et quelle heure il est. On tient qu'en ce lieu, qui est haut élevé, on fait éclore à toute heure des poulets à la réverbération du soleil, qui sont blancs comme neige, et qui ne chantent que pour une personne aimée. La ville est toute pleine de marchands de citrons doux, d'oranges de Portugal, de marmelades et confitures d'Italie; on y trouve force gants de frangipane, et des essences de toutes

sortes; comme aussi des bijoux forts jolis pour des discrétions. L'université a d'excellents professeurs qui sont passés Docteurs en Fleurettes, Rondeaux, Bouts-rimés, Triolets, Bons mots, et Contes agréables. On tient qu'ils étudient depuis longtemps pour trouver la plus fine raillerie; mais que la plupart se sont jusques ici rongé les ongles jusqu'à la chair vive, sans en pouvoir venir à bout.

De Soins on vient à Feu déclaré, petit bourg dont les habitants sont tellement enrhumés qu'à peine les peut-on entendre, tant ils parlent bas : aussi pour s'expliquer, ils se contentent souvent de marcher sur le pied, ou de serrer la main aux personnes. On les prendroit pour être des gens fort vertueux, car ils ont toujours sur le teint la rougeur d'une honnête honte.

Du Feu déclaré on vient à Protestations, où les habitants sont forts dévots; ils ont toujours les mains jointes, ou regardent le Ciel en se frappant l'estomac, et font bien souvent des serments horribles pour assurer de leur bonne foi, mais il ne faut pas croire tout ce qu'ils disent.

De Protestations on arrive à Confidence, petit lieu qui est dans un fond, et dont l'abord est un peu difficile. Ceux qui l'habitent se confessent per-

pétuellement les uns aux autres, et n'en sont pas plus gens de bien pour cela.

De Confidence on trouve une petite villette dans le fonds d'un bois, qu'on appelle Entreprendre. Les habitants de ce lieu ont réputation pour l'escrime, et pourtant ils ne savent qu'un coup d'épée, qui est de faire la feinte aux yeux, et de porter la botte en-dessous ; on tient aussi qu'il y a là d'habiles gens pour la lutte, et que les habitants de Quimpercorentin ont appris d'eux à donner le saut de Breton.

Il y avoit autrefois en ce même lieu un château médiocrement fortifié, qu'on appelloit Résistance; mais il a été ruiné par les guerres, et de son débris on fait a une petite bicoque qu'on nomme Tôt-rendue.

D'Entreprendre on vient avec quelque travail à Jouissance qui est comme la capitale de la Province. Elle est parfaitement agréable en son abord, et remarquable pour ses beaux jardins, qui ont tous des labyrinthes ingénieusement construits, où on se va perdre deux à deux.

De Jouissance on vient par un chemin bordé de roses à Satiété. La journée est grande, et le chemin un peu long : mais lorsqu'on en est à une portée d'arbalète, on ne voit plus sur les églantiers que des Gratte-culs. Les vivres sont à fort bon

marché dans la ville de Satiété ; mais l'air du terroir donne si peu d'appétit qu'on ne daigne pas seulement y toucher.

De Satieté on arrive à une bourgade qui n'a qu'une rue fort longue, qu'on appelle Foible-Amitié. Là chacun s'appelle par son nom de baptême, car de toute ancienneté on n'y donne point de surnoms ni de qualités à personne, et par un article de la coutume du lieu sont annulés à jamais les anciens titres de Mon Bon, et de Ma Chère.

De Foible-Amitié on se trouve tout contre Inclination nouvelle, joignant Doux-Regard, dans le Bois de Belle-Assemblée ; tellement qu'il semble qu'on n'ait fait qu'un circuit dans toute la région d'Amour. Il y en a qui disent que dans le Cœur est la ville capitale, mais qu'il y a bien du chemin à faire pour y arriver, car elle est sur une montagne dont le sommet s'élève beaucoup au-dessus des nues ; on ne peut y monter ni en carrosse ni à cheval, non pas même avec des mulets ou autres montures, mais seulement à pied ; encore est-il quelquefois besoin d'ôter ses souliers, quoique le chemin soit fort épineux. Plusieurs graves auteurs ont écrit les singularités de cette ville, qu'on appelle Amour-Céleste ; les modernes l'ont nommée Sainteté-Monastique. Il n'y entre point de gens de

mauvaise vie ; les gardes qui veillent aux portes leur en défendent l'entrée, quelque bonne mine qu'ils puissent faire pour se déguiser. Les habitants de cette cité sont très heureux, pource qu'ils trouvent leur bonheur en eux-mêmes : leur âme est toujours en repos, bien que leur corps soit souvent en peine; ils mangent peu, ne dorment guère, et disent souvent un grand chapelet, afin que le reste des habitants de cette province se convertisse et se rende digne de vivre avec eux dans cette belle habitation.

—

STANCES (1)

Enfin guéri de la folie
Qui me troubloit le sentiment,
Je me moque du changement
Et des attraits de Pamphilie,
Enfin j'ai repris ma santé,
Mon esprit n'est plus enchanté,

(1) *Recueil des plus beaux vers de MM. de Malherbe, Racan, Maynard, Boisrobert, Monfuron, Lingendes, Touvant, Motin, de Lestoille, et autres divers auteurs des plus fameux esprits de la cour, revus, corrigés et augmentés,* Paris, Pierre Mettayer, 1638, in-12, 837 pp.

J'ai brisé pour jamais ma chaîne :
Et ce perfide objet, qui juroit d'être à moi,
Me mettroit maintenant en peine,
S'il rentroit en humeur de me tenir sa foi.

Je m'en vais mettre dans la flamme
Toutes les marques de mes vœux,
Tous ces nœuds, et tous ces cheveux,
Dont elle emprisonnoit mon âme ;
Avec ces traîtres bracelets,
La masse de tous ces poulets
Sera maintenant allumée ;
Car c'est bien la raison que, pour ma liberté,
J'en offre encore la fumée
A ce frêle démon de la légèreté.

Faux objet de tant de pensées
Et de longs devoirs superflus,
Perfide, ne te souviens plus
De toutes nos erreurs passées ;
Lorsque j'adorois ta prison,
J'étois sans yeux et sans raison ;
Je croyais lors vouer ma flamme
Au plus constant sujet qu'on verra désormais,
Et j'adorois dedans ton âme
Les seules qualités qui n'y furent jamais.

Mais tant et tant de larmes feintes

Pour tromper ma crédulité,
De discours de fidélité,
De soupirs de façons contraintes,
Dire que son âme et mon cœur
Vivoient dans la même langueur,
Joindre à ces propos tant de gestes,
Me le jurer au temple, et, la main sur l'autel,
En attester tous les célestes,
N'étoit-ce pas assez pour tromper un mortel ?

Aussi quand ma fureur s'anime
A ce souvenir odieux,
Je reproche souvent aux dieux
De n'avoir pas puni ton crime,
Ils me paroissent trop cléments,
Après tant de lâches serments
Dont tu profanes leur présence,
Et je tiens que ta faute est d'une qualité
A prouver que leur indulgence
Les a rendus fauteurs de l'infidélité.

Mais j'ai commis un grand blasphème
De douter de leur équité ;
Car de ta noire impiété
Tu te punis assez toi-même.
Leur courroux n'a point de tourments
Qui s'égalent aux châtiments
Que ta mauvaise foi t'ordonne ;

Tes sévères bourreaux te suivent pas à pas,
Et bien que le ciel te pardonne,
Ton remords éternel ne te pardonne pas.

Tandis que ton âme est en proie
Au fouet de ces justes fureurs,
Qui l'étonne de mille horreurs,
La mienne est calme et dans la joie.
Que notre sort est différent !
Lorsqu'un bonheur tout apparent
Suit la constance de mon âme,
Pour la punition de ton esprit léger,
Qui changea si soudain de flamme,
Tu vis dans un malheur qui ne sauroit changer.

—

A OLYMPE (1)

ODE

Beaux lieux, agréable retraite,
Séjour chéri des doctes Sœurs,
Quand on peut goûter vos douceurs

(1) *Bibliothèque poétique ou nouveau choix des plus belles pièces de vers en tout genre, depuis Marot jusqu'aux Poètes de nos jours, etc.* [par Le Fort de La Morinière]. Paris, Briasson, 1745, IV, p. 433.

Est-il quelque bien qu'on regrette ?
Gazons toujours d'ombre couverts,
Jardins de tous côtés ouverts,
Bois, canaux, riante campagne,
Que mes yeux dans un doux loisir,
Au charme qui vous accompagne,
S'abandonne avecque plaisir !

De nouveautés toujours avide
L'homme n'est heureux qu'à demi ;
Dans ses desseins mal affermi
La seule inconstance le guide.
Ses désirs sans ordre conduits,
Anéantis et reproduits,
Tour à tour contre lui se liguent,
Et tout près de s'évanouir
Cherchent des biens qui le fatiguent,
Quand il commence d'en jouir.

Ainsi notre âme prévenue
Passe de projets en projets,
Par la présence des objets
Son erreur est entretenue.
Prompte à se laisser affoiblir,
Il lui faut pour la rétablir
Le silence et la solitude :
C'est là que le Sage s'instruit,

Et c'est de cette unique étude
Qu'elle peut tirer quelque fruit.

Qu'aisément ici l'on vous trouve,
Charmant repos, aimable paix !
Nul calme n'approcha jamais
De celui qu'en ces lieux j'éprouve :
Aussi tranquilles que les nuits,
Ici les jours exempts d'ennuis,
Dans l'égalité se succèdent :
Et le ciel pour les souverains,
Quelque avantage qu'ils possèdent,
N'en peut faire de plus sereins,

La belle heure du jour approche;
Le soleil déjà moins ardent,
Sur les rives de l'occident,
Se cache derrière une roche.
Pour jouir de l'ombre et du frais
Olympe sort de son palais.
A ses côtés marchent les Grâces.
Tout s'embellit de ces fleurs,
Celles qui naissent sur ses traces
Brillent des plus vives couleurs.

Olympe, ici tout vous révère,
Les Dryades à votre aspect
Se sentent saisir de respect,

Et prennent un front plus sévère.
De ces champs s'élèvent aux Cieux
Mille parfums délicieux,
Enfants de la saison nouvelle;
Tandis qu'un Zéphire badin
Les accompagne de son aile,
Et les pousse dans ce jardin.

Les troupeaux dans cette prairie
Sentent que le jour va finir;
La nuit qui commence à venir
Les rappelle à la bergerie.
Sur leurs pas, avec les hautbois,
Un berger accordant sa voix,
Chante une amoureuse conquête.
La bergère, attentive au son,
Marque, d'un mouvement de tête,
Qu'elle prend part à la chanson.

C'en est fait : la nuit prend sa place;
Le Ciel, devenu plus obscur,
Se couvre d'un épais azur,
Et tout le pourpre s'en efface.
. . . .
Dans leurs nids les oiseaux cachés
Ont oublié leur doux ramage;
Le vent sous les feuilles s'endort :

17

L'Univers n'est plus qu'une image
Du profond repos de la mort.

Vous, qu'un trouble éternel agite,
Esprits au travail réservés
Jouissez, si vous le pouvez,
Du repos où tout vous invite.
Moi, dans ma douce oisiveté,
Je goûte avec facilité
Tout le calme que je souhaite.
Je suis maître de mon sommeil,
Et la nature satisfaite
Seule prend soin de mon réveil.

Quand du milieu de sa carrière,
Le Soleil lancera ses traits,
A loisir dans quelque antre frais,
Je pourrai fermer la paupière.
C'est ainsi que des heureux jours,
Toujours trop rares et trop courts,
Se prolonge le doux usage ;
Et libre d'emplois éclatants,
J'en retire cet avantage
Que je puis disposer du temps.

Les Nymphes, au clair de la lune,
Dansent sans élever la voix,
De peur qu'en sortant de ses bois
Un Faune ne les importune,

Leurs mouvements prompts et légers
Craignent les regards étrangers :
Elles en punissent l'audace ;
Et si j'ose y porter les yeux,
C'est un droit acquis au Parnasse
De commercer avec les Dieux.

Mais quoi ! la nuit n'est plus si noire ;
Déjà dans un simple appareil,
L'avant-courière du Soleil
Découvre son beau front d'ivoire.
Le Ciel plus pur et plus riant,
Se colore vers l'orient,
Et fait pâlir l'or des étoiles ;
La clarté dans les airs s'accroît,
Et la nuit en pliant ses voiles.
Se précipite et disparoît.

Les oiseaux volent dans la plaine,
Zéphire à Flore fait sa cour ;
Et dans les champs avec le jour
Naissent le travail et la peine.
Ainsi toujours prêt à changer,
Le monde inconstant et léger
N'a rien de stable ni de ferme ;
Tout suit d'éternels mouvements,
Et la mort est l'unique terme
Où finissent les changements.





APPENDICE

I

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

François *Tristan* l'Hermite a fait un grand nombre de Poésies, et presque toutes ont paru pendant sa vie, et ont été publiées par lui-même, ou insérées en partie dans les Recueils de son temps ; en particulier dans *les Muses illustres*, mises au jour en 1658, par François Colletet, fils de Guillaume. Tristan étoit né au château de Souliers ou Soliers en la Province de la Marche, dont son père étoit Seigneur (1). Parmi quelques fictions dont il peut

(1) On ignore la date exacte de sa naissance. Selon M. N. Bernardin, Tristan aurait vu le jour à la fin de 1599, ou plutôt en 1600.

avoir embelli son *Page disgracié,* ouvrage en prose, qu'il donna en 1643, en deux volumes, on y trouve, dit M. l'abbé d'Olivet (1), la véritable histoire de sa jeunesse. On y voit qu'il se disoit issu d'une maison très ancienne, jusqu'à compter parmi ses ancêtres le fameux Pierre l'Hermite, auteur de la première Croisade, et Tristan l'Hermite, grand Prévôt sous Louis XI. Que dans son enfance il fut amené à la Cour, et mis en qualité de *Gentilhomme d'honneur* auprès du Marquis de Verneuil, fils naturel d'Henri IV. Qu'à l'âge d'environ treize ans, s'étant battu contre un Garde du Corps qu'il tua, il prit la fuite, et se sauva en Angleterre : d'où, après diverses aventures, il voulut passer à la Cour de Castille, pour s'y présenter au Connétable Jean de Vélasque, son parent. Mais qu'en traversant la France *incognito,* lorsqu'il fut en Poitou, il manqua d'argent et de tout secours pour continuer son voyage. Dans cet embarras, il fut assez heureux pour trouver entrée chez l'illustre Scévole de Sainte-Marthe, qui s'étoit retiré à Loudun, sa patrie. Tristan passa dans cette maison quinze ou seize mois. Après quoi, M. de Sainte-Marthe le fit entrer, en qualité de Secrétaire, chez le Marquis de Villars-Montpezat, qui demeuroit au grand Précigny, en Touraine. A quelque temps de là, ce Marquis fut appelé par le Duc de Mayenne à Bordeaux, et y mena son Secrétaire : la Cour y passa en 1620.

Tristan, qui jusqu'alors avoit déguisé à ses maîtres son nom et sa naissance, fut enfin reconnu par M. d'Humières, premier Gentilhomme de la Chambre, et obtint sa

(1) *Hist. de l'Acad. Fr., avec les notes de M. d'Olivet,* in-12, tom. I.

grâce de Louis XIII, qui lui fit même amitié. Voilà par où finissent les deux premiers Livres du *Page disgracié*. Ils laissent Tristan à l'âge de dix-huit ans. Il en promettoit deux autres Livres, qu'il n'a point publiés. Ainsi, sur le reste de sa vie, nul détail. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'étant poète, joueur de profession et gentilhomme de Gaston, duc d'Orleans, frère unique de Louis XIII, aucun de ces trois métiers ne l'enrichit. Il avoit quitté le duc d'Orléans plusieurs années avant sa mort, s'étoit attaché au duc de Guise en 1646, et avoit été reçu à l'Académie Françoise en 1649. Il mourut pulmonique à l'hôtel de Guise même, le 7 septembre 1655, âgé de cinquante-quatre ans, étant né en 1601. Il fut enterré à Saint-Jean en Grève, comme on l'apprend de la Gazette de Loret, du 11 septembre de la même année, en ces termes :

Mardy cet Auteur de mérite
Que l'on nomme *Tristan l'Hermite* ;
Qui faisant aux Muses la cour
Donnoit aux vers un si bon tour,
Si vertueux, si gentilhomme,
Et qui d'être un fort honnête homme
Avoit en tout lieu le renom,
Décéda d'un mal de poumon,
Dans le très noble hôtel de Guise,
Où ce prince qu'un chacun prise,
Par ses admirables bontés
Ses soins et générosités,
Dès longtemps s'étoit fait paroître
Son bienfaiteur, mécène et maître.
On mit dans l'Eglise Saint-Jean
Le corps dudit Monsieur Tristan (1).

(1) Nous complétons ici le texte de Loret, que Goujet n'a pas donné en entier :

Et son âme au ciel est volée
Car sa piété signalée

On rapporte (1) que Tristan fit lui-même les vers suivants, comme pour lui servir d'épitaphe :

Ébloui de l'éclat de la splendeur mondaine,
Je me flattai toujours de l'espérance vaine,
Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur,
Je me vis toujours pauvre, et tâchai de paroître ;
Je vécus dans la peine attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Ce Sixain se lit à la page 304, des *Vers Héroïques du Sieur Tristan l'Hermite*, imprimés en 1648, et porte le titre de *Prosopopée d'un Courtisan.* Il n'y a aucune preuve que Tristan l'ait composé pour lui-même. Ce qui est plus certain, c'est que dans ce même livre il se plaint sans cesse de sa misère ; et à la page 62, il dit qu'il est malade et vieux. C'est lui que M. Despreaux a voulu désigner par cet endroit de sa première Satyre :

Damon, ce grand Auteur...
Passe l'été sans linge, et l'hiver sans manteau.

Car, quoique Cassandre, sous le nom de Damon, soit le héros de cette Satyre, selon la note de feu M. Brossette,

Dont l'on parle bien en tout lieu,
Ne méritoit pas moins de Dieu.
Encore qu'il sût si bien écrire,
Il n'a jamais fait de satire,
Signe tout à fait évident
Qu'il étoit bon doux et prudent.
Par son savoir et prud'homie
Il étoit de l'Académie.
Et ces Messieurs les beaux esprits,
Pour qui sa vertu, de grand prix,
Avoit de véritables charmes,
L'ayant honoré de leurs larmes,
On doit, sans doute, après sa mort
Envier son glorieux sort.

(1) Voyez les Frères Parfaict, le Fort de la Morinière, etc.

le poète n'a pas laissé de charger ce caractère de plusieurs traits qu'il a empruntés d'autres originaux. Cassandre portoit un manteau en tout temps, et Tristan n'en avoit point; témoin cette Epigramme de M. de Montmor, Maître des Requêtes :

Elie, ainsi qu'il est écrit
De son manteau comme de son esprit,
Récompensa son serviteur fidèle.
Tristan eût suivi ce modèle ;
Mais Tristan, qu'on mit au tombeau
Plus pauvre que n'est un prophète,
En laissant à Quinaut son esprit de poète,
Ne put lui laisser un manteau.

Nous avons de Tristan trois volumes de Poésies Françoises : *les Amours*, ou Poésies galantes, en 1638, réimprimées en 1662; *la Lyre*, ou mélange de Poésies, en 1641 ; *les Vers Héroïques*, en 1648, sans compter *la Renommée*, ode d'environ deux cents vers, adressée à M. de Guise, imprimée en 1654 ; deux sonnets in-4°, sans date, l'un contenant une Prière à J.-C., dans une maladie, l'autre en forme d'épitaphe, pour François de Bridieu, abbé de Saint-Léonard, intendant de la maison de l'Archevêque de Reims ; et *les Heures de la Sainte Vierge, accompagnées de Prières, Méditations et Instructions Chrétiennes, tant en vers qu'en prose :* cet ouvrage est de 1653.

Le premier recueil ne consiste presque qu'en Sonnets et en stances, avec quelques odes, élégies, madrigaux et chansons. L'objet est indiqué dans le titre. Tristan n'y chante que l'amour. Tout le sujet du livre est expliqué dans ce premier sonnet.

Je n'écris point ici l'embrasement de Troye

Ses larmes, ses soupirs et ses cris éclatants,
Ni l'effroi qui saisit les tristes habitants
Lorsque des Grecs vainqueurs ils se firent la proie.

J'y dépeins seulement les pleurs dont je me noie,
Le feu qui me consume et les devoirs constants
Qu'avecque tant de soin j'ai rendus si longtemps
A celle dont l'orgueil au sépulcre m'envoie.

Aussi je n'attends pas que le bruit de mes vers,
Portant ma renommée au bout de l'Univers,
Etende ma mémoire au-delà de ma vie.

J'en veux moins acquérir d'honneur que d'amitié :
Les autres ont dessein de donner de l'envie,
Et le point où j'aspire est de faire pitié.

Quelque modestie que Tristan affecte ici, on voit dans le même recueil qu'il avoit une haute idée de ses vers, puisqu'il dit dans sa *Consolation à Idalie sur la mort d'un parent* :

Bien que vous méritiez des devoirs si constants
Et que vous paroissiez si charmante et si sage,
On ne vous verra plus avant qu'il soit cent ans,
Si ce n'est dans mes vers qui vivront davantage.

Ces *Amours* sont, comme l'auteur le dit, *les premières productions de son esprit, et des effets de sa jeunesse.*

La Lyre contient aussi des odes, des stances, des sonnets, des madrigaux, des chansons, et les sujets en sont extrêmement variés. Ici le Poète chante encore ses amours, là les victoires de Gaston de France : tantôt il jette des fleurs sur les tombeaux de ses amis, ou de quelques personnes distinguées dans l'etat Civil, dans le Militaire, dans la Robe ; tantôt il réclame l'assistance du médecin Rauchin, en qui il avoit confiance dans ses

infirmités. Souvent il se plaint de sa propre misère, souvent aussi il vante ses talents et gémit de les voir sans récompense. Quelquefois, il flatte des courtisans, de qui il esperoit des grâces ; d'autres fois, il reprend leurs vices, et même avec beaucoup de liberté. On voit par ces vers de la page 66, *à Son Altesse Royale, faisant l'état de sa maison à Blois, en l'année 1636,* qu'il y avoit déjà quinze ans qu'il étoit au service de ce prince

Digne sujet dont mes loisirs
Eterniseront la mémoire ;
D'autres servent à vos plaisirs,
Et moi je sers à votre gloire :
Gaston, votre seule bonté
Vous parle de la cruauté
De mes mauvaises destinées.
Verrez-vous sans ressentiment
Que mon cœur depuis quinze années.
Vous adore inutilement ?

Il demeura encore plusieurs années dans la maison de ce prince, comme on le voit par ce sonnet qu'on lit à la page 75 ;

Daphnis, fais-moi raison de mes adversités ;
Depuis vingt ans entiers je sers un fils de France ;
Et bien qu'il soit illustre en rares qualités,
Je ne suis reconnu d'aucune récompense,

Apollon, dont les soins m'ont conduit dès l'enfance
Loin de l'ambition et des prospérités,
D'un immortel renom flatte mon espérance,
Au lieu des autres biens que j'aurois mérités.

Ce Dieu, pour adoucir toute mon amertume,
Me promet qu'à jamais ce qui part de ma plume
Sera des beaux esprits l'agréable entretien.

Mais j'estime ce bruit autant qu'une fumée ;

Car, si durant la vie on a si peu de bien,
Que sert après la mort beaucoup de renommée ?

On lit encore avec plaisir un nombre de pièces de ce recueil, et entre autres les stances *Sur les Misères humaines*, adressées à M. de Saintôt, Trésorier de la Maison du Roi, et le poème d'*Orphée*, ou *la Lyre* d'Orphée, qui contient l'histoire d'Orphée et d'Euridice, mise en action. Ce poème est adressé à M. Berthod, ordinaire de la Musique du Roi ; il a été réimprimé avec *les Amours de Tristan*, dans l'édition de 1662.

Les Vers Héroïques sont, comme je l'ai dit, de 1648. Ce troisième recueil est dédié à M. le comte de Saint-Aignan. Tristan s'y plaint dès le commencement *des tempêtes et des orages* où l'avoient exposé sa passion pour les vers et sa paresse pour faire sa cour. Il attribue aussi l'indigence dont il ne cesse de se plaindre, à la vertu dont il faisoit profession :

Elevé dans la Cour dès ma tendre jeunesse,
J'abordai la fortune, et n'en eus jamais rien ;
Car j'aimai la vertu, cette ingrate maîtresse,
Qui fait chercher la gloire et mépriser le bien.

Ce sont ces vers, composés par lui-même, qu'on a mis au bas de son portrait, parce qu'on a jugé qu'ils le caractérisoient bien.

Je trouve dans *les Vers Héroïques* une *Eclogue maritime* pour le Roi et la Reine de la Grande-Bretagne, Charles et Marie ; c'est leur éloge. *La Mer*, ode à Gaston de France ; elle fut faite en 1625 ; le poete étoit alors à la suite du Prince, qui commandoit devant la Rochelle : il y décrit les différents aspects de la mer ; et y fait

l'éloge de son ami, le sieur de Maricour, Gentilhomme de Picardie, qui fut tué au siège de la Rochelle. Diverses autres odes et stances à l'abbé de la Rivière, à MM. Patrix et Voiture; à Isabelle-Claire-Eugénie, archiduchesse des Pays-bas; à M. le Prince, sur la victoire de Rocroy; au Maréchal de Schomberg, sur le combat de Leucate, etc., une idylle, intitulée *la Mort d'Hippolyte*, à M. de Lorme, médecin. Il y a dans le même recueil des sonnets, des madrigaux, des épigrammes; et dans la plupart de ces pièces, comme dans presque toutes les poésies diverses de Tristan, on trouve du génie, du naturel, un style aisé et coulant, un tour ingénieux. Il dit dans ses stances sur la servitude :

Je vois que Gaston m'abandonne.
Cette digne personne,
Dont j'espérois tirer ma gloire et mon support;
Cette Divinité que j'ai toujours suivie,
Pour qui j'ai hazardé ma vie;
Et pour qui même encor je voudrois être mort.

Irois-je voir en barbe grise
Tous ceux qu'il favorise,
Epier leur réveil et troubler leur repas?
Irois-je m'abaisser en mille et mille sortes,
Et mettre le siège à vingt portes,
Pour arracher du pain qu'on ne me tendroit pas?

Tristan fut aussi poète dramatique. On connoît de lui neuf pièces en ce genre, *Mariane*, tragédie, 1637; *Panthée*, tragédie, 1639; *la Folie du Sage*, tragi-comédie, 1645; *la Mort de Sénèque*, tragédie, la même année; *la Mort de Crispe*, encore en 1645; *la Mort du grand Osman* (1),

(1) Goujet confond cette pièce avec *Osman*, qu'il cite peu après.

citée par M. Pellisson; *Amarillis*, Pastorale [1653] : elle est de Rotrou, mais Tristan la retoucha; *le Parasite*, comédie, en 1654 ; *Osman*, tragédie, en 1656, après la mort de l'auteur. On peut voir ce que MM. Parfait disent de ces pièces dans leur Histoire du Théâtre François, tomes V et suivants.

De tous ces poèmes dramatiques, on ne lit plus guère aujourd'hui que *la Mariane*. On en parle encore comme d'une des meilleures pièces qui aient paru du temps du grand Corneille ; et la même main qui avoit hasardé ses corrections sur le Cid, ne dédaigna pas d'entreprendre la même chose pour cette tragédie, dont on a donné en 1724, une nouvelle édition, avec un abrégé de la vie de l'auteur, et que le célèbre Rousseau a bien voulu se donner aussi la peine de retoucher en 1731. Le P. Rapin, dans ses réflexions sur la poétique, dit que quand Mondory, fameux comédien, jouoit le rôle d'Hérode dans cette pièce, le peuple n'en sortoit jamais que rêveur et pensif, faisant réflexion à ce qu'il venoit de voir ; et pénétré en même temps d'un grand plaisir; en quoi, ajoute ce Jésuite, on a vu un petit crayon des fortes impressions que faisoit la tragédie grecque.

M. Guéret a dit aussi que ce même comédien perdit la vie par les efforts qu'il fit pour représenter les passions que Tristan avoit décrites dans sa Mariane ; et cette fable a été sérieusement répétée par plusieurs écrivains. Mais il est sûr que Mondory ne mourut que vers 1650, huit ou dix ans après avoir quitté le Théâtre ; et l'abbé de Marolles a fort bien observé qu'il termina, non pas sa

C'est *la Mort de Chrispe*, tragédie publiée en 1656, qu'il devrait désigner ici.

vie, mais sa profession de comédien par la tragédie en question.

Sorel, dans sa Bibliothèque Françoise, donne encore à Tristan *la Carte du Royaume d'Amour*, petit ouvrage imprimé en 1659, dans le tome I du *Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps.* On a aussi du même des *Lettres mêlées*, en prose, qui parurent en 1642 ; et l'on ajoute à ces ouvrages des *Plaidoyers historiques, ou Discours de controverse*, dont on a une édition faite dès 1643, selon M. l'abbé d'Olivet, et dont j'ai vu une édition de 1650, sous le simple titre de *Plaidoyers historiques par M. Tristan.* Mais il paroît, par l'Avertissement et par l'Epître dédicatoire à M. de Caumartin, que Tristan n'en a été que l'éditeur.

Il avoit un frère nommé Jean-Baptiste l'Hermite de Soliers, mort vers l'an 1670, qui se mêloit aussi de poésie. C'est peut-être à lui qu'il faut donner une *Ode à M. le Marquis d'Effiat*, signée Tristan, imprimée en 1618, in-4, et peut-être aussi l'Ode à M. le Grand, qui a paru en 1641. Pour le Sonnet qui est dans le Recueil des pièces faites sur la mort de Scévole de Sainte-Marthe, en 1623, il est de l'Académicien ; il est signé, *Fr. l'Hermite, dit Tristan, sieur de Soulières, Gentilhomme de la suite de Monsieur.*

(ABBÉ GOUJET, *Bibliothèque française*, t. XVI.)

II

ANECDOTES

1

M. Quinault étoit valet de M. de Tristan. M. de Montausier disoit qu'en mourant il lui avoit laissé son esprit de poète, qu'il auroit bien voulu lui laisser aussi son manteau, mais qu'il n'en avoit point : sur quoi M. de Montmor fit cet épigramme, que M. de Furetière a rapportée :

Élie, ainsi qu'il est écrit
De son manteau joint à son double esprit
Récompensa son serviteur fidèle.
Tristan eut suivi ce modèle,
Mais Tristan qu'on mit au tombeau
Plus pauvre que n'est un prophète,
En laissant à Quinault son esprit de poète,
Ne put lui laisser son manteau (1).

M. Furetière, cité par M. Ménage, n'attribue point cette raillerie à M. de Montausier, mais à M. Bourdelot. « Ce n'est pas un petit bonheur pour M. Quinault », dit-il, d'avoir servi M. Tristan, chez qui il avoit fait son apprentissage de poète. Cela lui attira un jour la cajolerie d'un Grand Prince (2), qui, à la fin d'une de ses comédies, l'en félicita par la comparaison qu'il fit de son maître et de lui à Elie et à Elisée. Il sembloit, disait-il,

(1) Menagiana. Édition de 1762, p. 146.
(2) M. le duc de Guise.

que comme Elie, étant élevé aux cieux, avoit laissé le don de prophétie à Elisée, son disciple, en lui donnant son manteau; que Tristan à sa mort avoit transmis à Quinault son génie poétique. Le sieur Bourdelot, qui étoit présent, trouva seulement que la comparaison clochoit en ce point, que Tristan n'avoit point de manteau; ce qui donna lieu à cet épigramme, âgé de quarante ans, qu'on fit alors pour conserver la mémoire de ce parallèle. *Elie, ainsi qu'il est écrit*, etc...

Je ne doute point qu'on n'outre les choses, et je ne saurois me persuader que la misère de notre Tristan l'Hermite l'ait rendu semblable à ce fameux Poète, qui sert de début aux Satires de M. Despréaux :

> Damon, ce grand Auteur, dont la Muse fertile
> Amusa si longtemps et la cour et la ville ;
> Mais qui, n'étant vêtu que de simple bureau,
> Passe l'été sans linge, et l'hiver sans manteau.

Je voudrois bien parier qu'il y a encore des gens qui pourroient donner un certificat qu'ils ont vu Tristan l'Hermite avec un manteau, ou qu'ils connoissent des gens qui l'avoient vu ainsi équipé pendant la pluie, ou le grand froid. Je veux croire que ce n'étoit pas un manteau neuf, ou de prix, mais enfin c'étoit un manteau. Un railleur s'arrête principalement à deux choses lorsqu'il veut se divertir de la pauvreté des poètes; l'une est de dire qu'ils sont mal vêtus, l'autre qu'ils sont mal logés, et l'on va presque toujours plus loin qu'il ne faut dans cette espèce de plaisanterie.

*

M. l'abbé de Marolles (1) observe que [Mariane] fut la

(1) *Mémoires*, IIe partie, p. 324.

pièce pour laquelle finit l'admirable Mondory, le plus parfait comédien de son temps. Cela est un peu équivoque. Il falloit dire que ce fameux comédien perdit la vie par les efforts qu'il lui fallut faire pour représenter les passions que l'auteur avoit décrites. Voyez *le Parnasse Réformé* [de Guéret], où l'on introduit un comédien qui dit à Tristan : Vous voudriez, je pense, qu'on ne jouât jamais que *Mariamne* et qu'il mourût toutes les semaines un Mondory à votre service.

*

Pour ce qui est de notre Tristan l'Hermite, on s'attachoit principalement à représenter sa misère du côté de la vesture. C'est lui que M. Guéret (1) a choisi pour l'apologiste des poètes mal habillés ; car quelqu'un ayant dit que « leur chevelure en désordre, la saleté de leur linge et la figure grotesque de leurs habits déchirés les rendent la risée des plus sérieux », Tristan répond brusquement : « Vous vous mettez en peine de peu de chose... laissez vivre les poètes à leur fantaisie. Ne savez-vous pas qu'ils n'aiment point la contrainte. Et que vous importe-t-il qu'ils soient mal vêtus, pourvu que leurs vers soient magnifiques ? Ne vous y trompez point, cette grande négligence d'eux-mêmes est la source des plus belles poésies ; ils ne sont ainsi détachés du monde que pour faire leur cour aux Muses avec plus d'assiduité ; et tandis que leurs yeux vous paroissent égarés, leur imagination cherche des merveilles qui vous ravissent. Plût à Dieu, poursuit-il, que nos poètes de théâtre n'eussent que ce défaut, je le leur pardonnerois

(1) *Parnasse Réformé.*

volontiers. Mais tout au contraire de ceux dont vous parlez, ils sont superbes dans leurs habits, leur mine est relevée de mille sortes d'ajustements, et leurs poèmes sont languissants et destitués de conduite. »

(Pierre Bayle, *Dictionn. histor. et critique*, V, p. 400.)

2

L'on peut juger de son génie par la *Mariane*. Nous étions amis, et quand il m'eut prié de l'informer de la destinée de ses derniers vers qu'il avoit faits pour la Reine [Christine], je lui répondis que celui qui les avoit fait voir à sa Majesté n'avoit pas pris le temps de sa belle humeur. Mais quand elle lui eût fait quelque présent, il n'en eût pas fait un fort bon usage, parce que le jeu étoit sa passion dominante; et il perdoit tout ce qu'il pouvoit hasarder au jeu. Il a reçu diverses fois, de M. le duc de S. Aignan, mille pistolles : et n'a pas trouvé dans cette somme de quoi se faire un habit honnête.

(*Chevræana*, t. I, p. 29, éd. de Hollande.)

3

Quoique toutes [s]es Pièces ayent fait croire au public que M. Tristan étoit des mieux entendus dans la pratique du théâtre, qu'il avoit fort bien pris le caractère tragique, il faut avouer pourtant qu'il n'y a presque que la *Mariane* qui ait mérité de bon droit les applaudissements qu'elle a reçus et qui ait bien soutenu la réputation de son auteur jusqu'à présent. Cependant, M. d'Aubignac (1) prétend y avoir trouvé des défauts considéra-

(1) Cf. Hédelin d'Aubignac : *De la pratique du Théâtre*, livres II et III, chap. 5, p. 302.

bles, quoiqu'il reconnoisse en un autre endroit qu'il y a de beaux endroits et fort bien touchés.

Le P. Rapin (1) remarque que quand le célèbre acteur Mondory jouoit la *Mariane* de Tristan, le Peuple n'en sortoit que rêveur et pensif, faisant réflexion sur ce qu'il venoit de voir et pénétré en même temps d'un grand plaisir. En quoi, dit-il, on a vu quelque crayon grossier des fortes impressions que faisoit la tragédie des anciens grecs.

(Adrien Baillet : *Jugemens des Savants,* etc. Amsterdam, 1725, t. IV, p. 218.)

III

JUGEMENTS LITTÉRAIRES

1

Tristan a fait plusieurs pièces de Théâtre, dont une est encore fameuse ; c'est sa *Mariane*, qui depuis a été retouchée par J.-B. Rousseau. On a dit que Mondory mourut des efforts qu'il avoit faits pour représenter dans cette Tragédie le rôle d'Hérode ; mais ce comédien a vécu encore huit ou dix ans après avoir quitté le théâtre.

Nous avons de Tristan trois recueils de poésies : *les Amours, les Mélanges* ou *la Lyre,* et *les Vers héroïques*. Son talent n'est pas à dédaigner. Il a quelquefois le style très poétique. On peut lui reprocher de la recherche

(1) *Réflexions particul. sur la Poétique*, etc. Réflexion XIX, p. 146, in-4°.

dans les idées et dans les expressions. On pourroit citer en preuve des *Stances sur une absence*, où il fait une espèce de testament. Voici l'une de ces Stances :

Nymphes, qui reposez en des lits de cristal,
Où Zéphire bornant ses courses vagabondes,
Vous fait grossir le sein d'un mouvement brutal,
Afin qu'au même temps vous enfantiez des ondes !
J'ordonne à tous les pleurs que la rage des cieux
Bannit aujourd'hui de mes yeux,
D'hausser les revenus de vos palais de verre,
Afin que Thétis juge avec tous les ruisseaux,
Que Tircis vous donne plus d'eaux
Qu'on en trouve en toute la terre.

Le Poète lègue ensuite sa *voix à Echo;* sa constance aux rochers, son sang au désespoir, ses supplices aux enfers, son corps à la terre, ses soupirs aux airs, ses désirs à l'amour, sa flamme à l'élément du feu, et son âme à Dorise.

Le même esprit se retrouve dans une pièce intitulée, *Sur des Soupirs*. Le Poète s'adresse à ses soupirs et leur dit :

Subtils complices de ma flamme,
Esprits formés d'air et de vent,
Qui suscitez le plus souvent
L'orage qui règne en mon âme :
Malheureux enfants que l'amour
Etouffe en les mettant au jour ;
Témoins d'une rage animée,
Vous qui faites voir ma langueur,
Et qui n'êtes que la fumée
Du feu qui brûle dans mon cœur.

Tout le reste ressemble à ce commencement ; mais, à ce défaut près, et ceux qu'on doit attribuer au temps où

il vivoit, il faut convenir que, même dans ses fautes, Tristan conservoit toujours la physionomie d'un Poète.

(Sauterеau de Marsy et Imbert : *Annales poétiques*, etc. Paris, chez les Editeurs, etc., 1782, t. XX. pp. 7-10.)

2

Une passion insurmontable pour le jeu ne permit point à Tristan de profiter des avantages que son talent eût pu lui acquérir. Dans ses belles stances *Sur la servitude*, il se plaint avec amertume du sort malheureux qui menace sa vieillesse, que du reste il n'atteignit pas, puisqu'il mourut de la poitrine à l'hôtel de Guise, à l'âge de 54 ans.

Le célèbre Quinault fut son élève et son légataire pour une somme considérable, dit-on. La fortune s'était donc réconciliée avec Tristan peu de temps avant sa mort. Les vers de Tristan sont correctement faits, sa pensée ne manque pas de noblesse et d'élévation ; mais c'est un poëte tendu, sans charmes, et qu'on n'est pas tenté de relire.

(Viollet-Le-Duc : *Bibliothèque poetique*, Paris, Hachette, 1843, in-8, p. 480.)

3

Il me paraît fort probable que l'auteur ne s'est pas fait faute de glisser quelques particularités de son invention dans ces pittoresques mémoires (*le Page disgracié*) ; et je le croirais d'autant plus volontiers, que la narration a l'air arrangée à souhait pour toutes les exigences du

roman, et que le titre même semble renfermer un aveu implicite de l'auteur (*le Page disgracié où l'on voit de vifs caractères d'hommes de tous tempéraments et de toutes professions*). S'il n'eût voulu que faire le simple récit de ses aventures fort variées et fort intéressantes par elles-mêmes, je l'avoue, qui l'empêchait de mettre partout les noms propres, au lieu d'employer ces déguisements et ces détours qui donnent à l'ouvrage toute la physionomie d'un roman? Aussi est-ce de ce nom que l'appelle, dans sa *Bibliothèque françoise*, Ch. Sorel, qui le range parmi « les romans divertissants ». Or les scènes de la vie commune et vulgaire se succèdent de fort près dans ces confessions ; on y rencontre même parfois des portraits grotesques et des tableaux de genre tout empreints du vieil esprit gaulois, qui ressemblent aussi peu aux tableaux ordinaires des romans chevaleresques et pastoraux qu'une toile de Van Ostade à une de Lebrun.

(VICTOR FOURNEL, *la Littérature indépendante et les écrivains oubliés du XVII[e] siècle*. Paris, Didier, 1866, p. 245.)

4

Tristan qui chante comme un ange
P. SCARRON.

Voici, lecteur, un poète pour qui la vie fut rude, riche en douleurs et en humiliations et la postérité cruellement oublieuse après des heures triomphales et beaucoup de gloire sans lendemain. Né de bonne race, ou qui se voulait telle, il eut une jeunesse pleine d'aventures et de tumultes ; puis, dès ses vingt ans, il ne connut

plus guère que la pénible existence du gentilhomme pauvre, attaché à la maison de plus grands que lui, presque ignoré de ses maîtres à qui ses vers assuraient de se survivre. Mais il s'était gagné l'estime des poètes et des honnêtes gens, et il lui advint même, à ses débuts, d'entendre la foule acclamer son nom, quand, en 1636, l'année du *Cid*, *la Mariane* fut représentée.....

*

Il fut jusqu'en 1646 gentilhomme de Gaston, qui le négligea fort. Tristan essayait en vain d'attirer sur lui l'attention de son maître et d'en obtenir quelque secours :

Grand homme, on verra ton histoire
Parmi le recueil de mes vers ;
Ils font résonner de ta gloire
Les quatre coins de l'Univers ;
Mais quoi, la France est étonnée
Que d'une âme grande et bien née,
Ma lyre ne reçoive rien ;
A quelque bas prix qu'on la mette
Possible méritai-je bien
Les appointements d'un trompette.

(Epigramme insérée dans les *Muses illustres*, de François Colletet.)

Il but toutes les amertumes du poète courtisan, pour quoi il n'était pas né : il n'avait aucune inclination au maquerellage, office ordinaire de cette espèce de gens, et ne pouvait être.

Flatteur, espion ni traître,
Ni débiteur de poulets.

(*Vers héroïques*.)

Avec cela, il était malade. La phtisie dont il mourut

après seize ans de fièvre, de toux et de consomption, l'avait atteint dès 1639, ainsi qu'il dit dans la préface de sa *Panthée*. En 1646, il entra dans la maison de Henri de Guise, duc de Lorraine, qui paraît avoir été pour lui un maître plus libéral. En même temps, le comte de Saint-Aignan, « la gloire des Mécènes » selon Colletet le fils, s'intéressait à lui. Il est probable aussi que les familiers de l'hôtel de Rambouillet le tinrent en considération : Monsieur de Chaudebonne, Madame de Saintot, Madame de Longueville, la duchesse d'Aiguillon, Condé, Marie-Louise de Gonzague, reine de Pologne, en un mot la plupart des correspondants de Voiture sont de ceux à qui il dédie le plus volontiers ses vers. Parmi les gens de lettres, il fréquenta Scarron, et surtout Saint-Amant et Faret, que Saint-Evremont lui donne pour interlocuteurs dans la comédie des *Académistes*.

Sa réputation était grande : celle d'un dramaturge presque illustre, aux tragédies de qui La Calprenède inventait une suite, *la Mort des Enfants d'Hérode* (1639), et qui avait publié plusieurs pièces : *la Mariane*, *Panthée* (1639), *la Folie du Sage*, *la Mort de Sénèque*, *la Mort de Crispe* (1645), et d'un bon poète lyrique, auteur de nombreux livrets épars et de trois recueils importants: *les Amours* (1638), *la Lyre* (1641), *les Vers héroïques* (1648). Mais il était néanmoins plutôt misérable, et quand il fut choisi, en 1648, comme successeur de Monsieur de Comby à l'Académie, il put dire mélancoliquement à ses collègues, dans son compliment, très bref : « Je vous remercie donc très humblement, Messieurs... Et vous proteste que je me trouve aujourd'hui vengé par les propres mains de la Vertu de

tous les mauvais traitements de la Fortune.» Il mourut « pulmonique », en 1655, à l'hôtel de Guise, soigné par Quinault, qu'il instruisait à la poésie, comme Scévole de Sainte-Marthe l'avait instruit lui-même. Ses dernières années avaient été assombries encore par la perte d'une femme qu'il aimait beaucoup et d'un fils également très cher. Cependant, il avait, jusqu'à la fin fidèle aux lettres, publié encore *le Parasite* (comédie, 1654), *Osman* (tragédie, 1655), et *les Heures dédiées à la Sainte-Vierge* (1653). Malgré le débit de ces livres, c'était la pauvreté de Job, à croire les *Menagiana* : « M. Quinault étoit valet de M. Tristan. M. de Mautausier disoit qu'en mourant il lui avoit laissé son esprit de poète ; qu'il lui auroit bien voulu lui laisser aussi son manteau, mais qu'il n'en avoit point. » Il est douteux s'il possédait même où se faire enterrer : le duc de Guise y pourvut.

Mais de cette existence tourmentée et hasardeuse, c'est à peine si l'œuvre écrite, sauf *le Page disgracié*, permet de deviner toutes les angoisses et toutes les humiliations secrètes. A peine quelques épigrammes, quelques passages d'épîtres familières, livrent-ils le mystère de ces douleurs honteuses ; et une seule fois peut-être, dans les stances sur *la Servitude*, la rancœur et le dégoût transparaissent :

Irois-je voir en barbe grise
Tous ceux qu'il favorise ;
Epier leur réveil et troubler leur repas ?
Irois-je m'abaisser en mille et mille sortes
Et mettre le siège à vingt portes
Pour arracher du pain qu'on ne me tendroit pas ?
(*Vers héroïques*.)

C'est qu'il fut vraiment un poète qui dédaigna de pleu-

rer et d'apitoyer sur soi-même, et quand il crut l'heure venue de s'endormir définitivement, il accepta sans se plaindre l'inévitable loi.....

Comment ne pas s'étonner que le même poète soit aussi le plus galant et le plus précieux du monde, et qu'il l'ait été toute sa vie. Les titres seuls de certains poèmes des *Amours* annoncent un esprit compliqué, qui devrait beaucoup aux Italiens (encore qu'il se défende d'aimer les pointes dans la préface de *Mariane*) et serait le précurseur de Marivaux ou de tel de nos contemporains : *les Vaines imprécations*, *l'Excusable erreur*, *la Négligence avantageuse*, *les Secrettes consolations*, *les Fâcheux obstacles*. Ecoutez-le dire combien il souffrit pour s'être baigné dans la même eau que Rosélie :

Je trouve dans ce bain mille pointes de fer,
Et ce qui fut naguère un ciel pour Rosélie
Dès que j'y suis entré n'est plus rien qu'un enfer.
(*Les Amours.*)

Cela est à peine ridicule, tant l'imagination est jolie, et on ne saurait non plus lui tenir rigueur quand il veut écarter d'une belle personne *les Médecins téméraires.*

Il vous est bien permis d'approcher de sa couche,
Mais non pas de tenir plus d'un instant vos mains
En des lieux où des rois voudroient mettre la bouche.
(*Les Amours.*)

Et ce ne sont pas seulement des élégances de jeunesse : Tristan demeurera semblable à lui-même jusqu'en ses livres d'édification, et il pourra bien louer sainte Geneviève avec autant d'afféterie qu'Elise ou bien Astrée.

Votre enfance sage et modeste
Donnoit joye à la cour céleste

Des devoirs que vous lui rendiez,
Et prenoit si peu de licence
Que les moutons que vous gardiez
Avoient beaucoup moins d'innocence
(*Heures de la Sainte-Vierge.*)

Mais il lui arrivera en cherchant l'inattendu et le surprenant de rencontrer la beauté, et il n'est le second de personne quand, par la force de l'image et l'arrangement des mots, il fait surgir, dans le sonnet de *la Belle Gueuse,* une admirable apparition de lumière et de splendeur juvénile :

O que d'appas en ce visage
Plein de jeunesse et de beauté,
Qui semblent trahir son langage
Et démentir sa pauvreté !

Ce rare honneur des Orphelines
Couvert de ces mauvais habits,
Nous découvre des perles fines
Dans une boëte de rubis.

Ses yeux sont des saphirs qui brillent
Et ses cheveux qui s'éparpillent
Font montre d'un riche trésor :

A quoi bon sa triste requête,
Si pour faire pleuvoir de l'or
Elle n'a qu'à baisser la tête.
(*Vers héroïques.*)

Les sots s'aviseront qu'il n'y a en tout cela rien de ce qu'ils nomment âme ou sentiment ; il est vrai qu'il suffit d'aimer, ainsi qu'ils jargonnent, pour composer des poèmes sans pareils. Tristan, je pense, n'aurait eu cure de leur opinion, lui qui écrivait d'un officier qui se crut poète parce qu'il était amoureux : « Possible, avoit-il ouy dire

qu'Amour est un Maître en toutes sciences qui fait même voler les plus pesants animaux » (*le Page disgrâcié*). Mais comme, malgré l'abus qu'on a fait de ces mots depuis quelque temps, ils ne correspondent pas nécessairement à la niaiserie élégiaque, l'exemple, à mon gré, est excellent pour montrer que rien n'empêche, en principe, un poète d'avoir du cœur, pourvu qu'il continue à être un poète et ne devienne pas un simple imbécile, parlant on ne sait quel idiome barbare et fangeux. Personne ne lui refuserait une âme toute frémissante de tendresse, n'eût-il trouvé que ce touchant adieu d'Eurydice à Orphée :

Tu n'aurois point failli, si j'estois moins aimée.

Mais, en outre, comme Théophile, comme Saint-Amant quelquefois, il sut, bien avant Lamartine et Hugo, intéresser le monde extérieur à la mélancolie des hommes et le bruissement des feuilles, l'éclat du ciel, la voix des eaux se mêlent dans ses vers aux plaintes et aux désirs des âmes en peine. *L'Illustre Pasteur* vient répéter aux arbres son amour dédaigné ; il ne sait pour quel crime il est puni, lui qui n'a violé jamais « l'horreur sacrée et vénérable » des forêts, ni profané l'eau pure des sources :

Ai-je troublé vos eaux avec l'eau de mes larmes
Et percé de mes cris votre Bois innocent ?

Tout cependant lui est hostile, et l'ombre même lui refuse le sommeil :

Ne dois-je plus goûter après cette aventure
Ni la douceur des jours, ni le repos des nuits?
(*La Lyre.*)

Le chef-d'œuvre, peut-être, c'est *le Promenoir des deux amans* : il ne serait pas impossible que Tristan s'y fût souvenu de ses rares amours d'Angleterre, et la Clymène qu'il accompagne vers le lac silencieux et tranquille n'est autre sans doute que sa petite maîtresse d'autrefois :

L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle des joncs pendants
Paroissent être là-dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.

Crois mon conseil, chère Climène ;
Pour laisser arriver le soir,
Je te prie, allons nous asseoir
Sur le bord de cette fontaine.

Je tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes désirs.
. . . .
(*Les Amours*.)

On n'a pas mieux exprimé, ni par des analogies plus saisissantes, la fragilité de toute joie. Comprendre ainsi la nature, n'est-ce point reconnaître son propre rêve, transposé dans les êtres vivants et fraternels ? Le sentiment du pittoresque n'est plus, alors, le signe d'une âme vaine, mais d'une noble sympathie qui recherche éperdument à travers le monde, comme une Isis en larmes, les éléments de la beauté....

Jusqu'ici, contrairement aux promesses formelles de la biographie, Tristan ne se montre guère comme un poète burlesque. Il eut cependant le rire lyrique, désordonné et grandiose, si différent de l'esprit et si supérieur à l'esprit. Mais ce rire éclate peu dans les poésies proprement dites ; non qu'il en soit tout à fait absent, ains

que le prouve cette véhémente apostrophe *A une gouvernante importune* :

> Vieux singe au visage froncé
> De qui tous les pages se rient,
> Et dont le seul nom prononcé
> Fait taire les enfants qui crient !
> . . . .
> Tes membres saisis d'un frisson
> Tremblent de la même façon
> Que font les feuilles en automne ;
> Tu ne fais plus rien que cracher
> Et toute la terre s'étonne
> De te voir encor marcher.
>
> (*Les Amours*.)

Le morceau certes ne manque point de saveur. Mais c'est surtout au théâtre que la verve de Tristan se donna carrière. Dans *le Parasite*, les personnages traditionnels du Glouton et du Matamore se demènent et gesticulent avec une extraordinaire ampleur de fantaisie. L'intrigue est presque nulle ; mais quelle n'est point la grandeur bouffonne de ce Fripesauces qui renierait son maître pour une côtelette ou un verre de vin, et qui se fait gloire de sa voracité....

Le Capitan n'est pas moins admirable que Fripesauces ; il veut bien se battre « à coups de bombe », mais la moindre trique lui fait peur. Toujours ne s'en va-t-il qu'après les plus truculentes rodomontades. Quand on lui refuse la main de Lucinde, il prétend mettre le feu à la maison et s'écrie :

> J'irai sous ces débris pour les souffler au vent,
> Les cendres d'Alcidor iront en Tartarie,
> Et celles de Manille iront en Barbarie ;
> Les cendres de Lucinde aux rives du Mogor
> Et celles de Lysandre au royaume d'Onor.

CASCARET (*valet du Capitan*).
Celles de Fripesauce ?

LE CAPITAN
En la Magellanique.

CASCARET
Et celles de Phénice ?

LE CAPITAN
A la côte d'Afrique.

CASCARET
Du chien

LE CAPITAN
Vers le détroit nommé Behelmandel.

CASCARET
Et les cendres du chat ?

LE CAPITAN
S'en iront au bordel.

CASCARET
C'est pour faire à Paris un merveilleux esclandre
Mille fils de putains naîtroient de cette cendre.

L'imagination de Tristan est capable cependant de fantaisies moins triviales et plus relevées : la tragi-comédie *la Folie du Sage* en témoigne. En une Sardaigne aussi chimérique que la Bohême de Shakespeare, le roi s'amourache d'une sujette, fille d'un sage omniscient que l'idée du déshonneur domestique rend quasi fou. Dans sa déraison, le vieil Ariste est plus sensé que jamais ; il parle avec une éloquence bizarre, semi-baroque, semi-sublime, au médecin qui le vient visiter :

. . . . Qui je suis ? je m'en vais te l'apprendre.
Un sujet merveilleux fait d'une âme et d'un corps,
Un pourceau par dedans, un singe par dehors :
Un chef-d'œuvre de terre, un miracle visible,
Un animal parlant raisonnable et risible,
Un petit univers en qui les éléments

Apportent mille maux et mille changements ;
Une belle, superbe et frêle architecture
Qui doit son ordonnance aux mains de la Nature,
Où des os tenant place et de pierre et de bois
Forment les fondements, le faîte et le parois ;
Un mixte composé de lumière et de fange
Où s'attachent sans fin le blâme et la louange,
Un vaisseau plein d'esprit et plein de mouvements
Revêtu de tendons, de nerfs, de ligaments,
De cuir, de chair, de sang, de mouëlle et de graisse
Qui se mine à toute heure et se détruit sans cesse,
Où l'âme se retire et fait ses fonctions,
S'imprime les vertus où trompe aux passions,
A qui toujours les sens ses messagers volages
Des objets reconnus rapportent les images.

LE MÉDECIN

Mais, seigneur...

ARISTE

Un jouet de la mort et du temps
Du froid, de la chaleur, de foudre et des autans
Et sur qui la Fortune établit son empire,
Tandis qu'il peut souffler jusqu'à ce qu'il expire.

Les mêmes personnes qui se vantent de respecter les vaudevilles, orgueil de notre littérature, pourraient reprocher à l'auteur de tels vers son ignorance des lois scéniques : songez qu'il ne redoute point de complaire à son génie et, comme l'en accuse M. F. Brunetière (1), de « faire briller sa virtuosité ». Tristan fut cependant un dramaturge original et puissant, même au sens restreint où l'on emploie ordinairement ce mot. Dans *la Mariamne*, il avait voulu presque négliger le détail et ne faire impression que par la vigueur des caractères et l'intensité tragique de la crise où se débattent Mariamne et Hérode. Les deux personnages principaux, l'épouse

(1) Cf. F. Brunetière. *Conférences de l'Odéon.*

contrainte au lit de celui qui a été le bourreau de ses parents et le roi sanglant, jaloux et tendre, qui la fait mourir pour la pleurer, ont, pendant trois quarts de siècle, jusqu'en 1704, émerveillé le peuple de France, par leur noblesse et leur folie. Ils valaient les Rodrigue et les Chimène, qui eurent un meilleur destin, et aucune femme de Corneille ne fut plus superbe que Mariamne repoussant les caresses de l'ennemi héréditaire :

Si mon corps est captif, mon âme ne l'est pas :
Je laisse la contrainte aux serviles personnes.
Je sors de trop d'aïeuls qui portoient des couronnes
Pour avoir la pensée et le front différents,
Et devenir esclave en faveur des tyrans.
Qu'Hérode m'importune ou d'amour ou de haine,
On me verra toujours vivre et mourir en Reine.

Et par moments le frénétique Hérode se laisse aller à des faiblesses que Jean Racine eût rendues célèbres. Il croit que Mariamne excite à le tuer, mais il est désarmé même contre la perfidie la plus noire :

Et sa bouche pourtant avec un seul baiser
Quand elle auroit tout dit pourroit tout apaiser.

Pyrrhus ne parlerait pas autrement ; et Phèdre doit beaucoup à Fauste de *la Mort de Crispe*, « innocente et coupable », autant que Camille aux imprécations d'Hérode contre les Juifs (1).

Il y avait plus en Tristan qu'un précurseur de la tragédie classique : *la Mort de Sénèque*, où il adapte au théâtre le quinzième livre des *Annales* de Tacite, n'est pas inférieur aux drames historiques de Shakespeare :

(1) M. Brunetière a indiqué rapidement quelques-uns des emprunts faits à Tristan par Corneille et Racine.

le Néron hagard qui interroge les conjurés lui-même, en présence de ses affranchis et de Poppée, Epicharis arrogante et virile, Sabine Poppée acharnée et affolée, oublient pour devenir les fauves que recèle toute chair humaine, les convenances de la tragédie :

EPICHARIS

Elle (*la terre*) peut sans horreur porter Epicharis,
Puisqu'elle porte bien la femme aux trois maris.

SABINE.

Ta langue pour ce mot sera bientôt coupée.

EPICHARIS.

Que devroit-on couper à Sabine Poppée ?

La réplique, brutale et populacière, eût écorché les lèvres des poètes qui vinrent par la suite : mais nulle périphrase non plus n'aurait mieux signifié le caprice de ventre qui ruait Néron vers Poppée.

Ainsi le sire de Soliers saisit impérieusement, comme Hugo et comme Orphée, toute la lyre. Mais il ne chantait point « à l'usage de tout le monde ». Et il avertissait le lecteur que, « « s'il y a ici de mauvais vers, ils ne sont pas toutefois de la Juridiction des esprits vulgaires ». Il fut puni vivant par la misère, et mort par le mépris, d'une aussi insupportable témérité ; on l'injuria par delà la tombe pour avoir proclamé la suprématie du Verbe, et seul, par un hasard inouï, M. de La Mesnardière, qui lui succéda à l'Académie, trouva, sans avoir prononcé son nom, l'unique louange qui put flatter sa mémoire : « Les lauriers et autres arbres qui jouissent comme eux d'une verdure perpétuelle sont infructueux et stériles, et les livrées qu'ils portent de l'Immortalité

sont la noble raison qui les prive de la fécondité des autres plantes. »

(PIERRE QUILLARD : *Les Poètes hétéroclites. F. Tristan. L'Hermite de Soliers.* « Mercure de France », août 1892.

5

Il est permis de dire, que, dans un sens, l'éclatant et durable succès de sa première tragédie a fait du tort à Tristan. Il est resté aux yeux de ses contemporains et pour la postérité l'auteur de *la Mariamne;* que l'on veuille le critiquer ou le louer, c'est toujours *la Mariamne* que l'on cite à la suite de son nom, et l'on oublie trop ainsi qu'à côté du poète tragique acclamé il y avait en lui un poète comique estimable et un poète lyrique, qui, Malherbe mort, était en droit de ne redouter aucun de ses rivaux.

Pour remarquer la souplesse et la variété de son talent, il suffirait de faire la table des poésies diverses que Tristan a réunies dans ses *Amours*, sa *Lyre,* son *Office de la Sainte Vierge* et ses *Vers héroïques :* on trouve de tout dans ces quatre volumes, stances, odes, chansons, madrigaux, sonnets, épigrammes, récits pour des ballets, prosopopées, tombeaux, consolations, prières, hymne, morceaux épiques même ; à l'exception de la satire, tous les genres qui avaient alors la vogue y sont représentés. Dans quelques-uns de ces genres Tristan s'est montré supérieur à ses contemporains ; dans aucun, si ce n'est peut-être dans la chanson, il n'est indifférent.

Il serait certes intéressant d'étudier ses poésies dans l'ordre chronologique et de suivre ainsi le développement du talent du poète ; malheureusement, Tristan n'a pas

respecté cet ordre dans la publication de ses recueils : on retrouve jusque dans *les Vers héroïques*, imprimés en 1648, des vers qui remontent évidemment à sa jeunesse; qui nous dirait à quelle époque il a composé d'autres pièces, très nombreuses, de *la Lyre*, de *l'Office de la Sainte Vierge*, et de ces mêmes *Vers héroïques*, qu'aucun détail ne permet de dater ? Obligé donc de renoncer à montrer le progrès du talent lyrique de Tristan, nous allons étudier du moins les diverses faces de ce talent, et présenter successivement le poète érotique, le poète religieux, le poète burlesque, le poète héroïque.

Mais auparavant nous devons répéter ce que nous avons dit en abordant l'étude des tragédies de Tristan : dans la poésie lyrique, comme au théâtre, Tristan ne relève de personne et n'est disciple d'aucun maître. Sans doute on rencontre dans ses poésies des imitations de Virgile, Horace, Juvénal, Pulex ; de Villon, Jodelle, Ronsard, du Bellay ; de d'Urfé, Théophile, Malherbe, Racan; de poètes italiens, comme Annibal Caro et le Tasse ; sans doute, il paraît avoir aimé, d'une tendresse particulière, deux poètes beaux esprits, également faciles et précieux, Ovide et Marini, l'un et l'autre d'ailleurs fort à la mode pendant la première moitié du XVII[e] siècle. Mais précisément à cause de l'éclectisme de son goût, Tristan ne se rattache en réalité à aucune école ; il n'est pas un élève attardé de Ronsard; il n'est point un imitateur fervent de Malherbe, il est lui-même, et Scarron l'en a loué.

Mais quelque indépendant que soit un écrivain, il ne saurait échapper complètement à l'influence de son temps et de son milieu, et jamais exemple ne prouva mieux

que celui des *Amours* que, pour juger une œuvre avec équité, il faut absolument la replacer dans son cadre. Si nous apprécions ces poésies érotiques, œuvres de la jeunesse de Tristan, sans nous rappeler la date à laquelle elles ont été composées, nous serons injustes pour les incontestables qualités du recueil, ne pouvant pardonner au poète un jargon ridicule et une préciosité insupportable: nous hausserons les épaules à l'entendre appeler pompeusement sa maîtresse « Un Soleil », et les seins d'une femme « deux petits monts de lait » : nous serons promptement fatigués par la recherche du trait et de l'antithèse, des pointes et des jeux de mots. Mais le « Soleil » et les « monts de lait » étaient des expressions courantes de la langue poétique d'alors, et quant aux jeux de mots et aux pointes, ils sont dans *les Amours* sensiblement plus rares que dans les recueils du temps : n'était-on pas à une époque « où les plus belles pensées ressemblaient à ces femmes qui n'osent paraître devant le monde qu'elles ne soient entierement parées » ; où la Pineliere faisait rire aux dépens d'un pauvre sonnet, qui n'avait « non plus de pointe à la fin qu'au commencement » ; où il fallait être un provincial arriéré comme Grenailles, où un campagnard endurci comme d'Alibray, pour préferer aux pensées « recherchees » les pensees « naturelles », et pour oser dire que « les trop grands rechercheurs de subtilités sont les plus grands ennemis qu'aient les Muses » ? Si bien que les Sonnets des *Amours*, qui nous choquent aujourd'hui par leur préciosité, ne semblerent point au contraire assez précieux aux contemporains de Tristan. Loin donc d'imputer au poète à crime irrémissible l'afféterie qui gâte encore trop

souvent ses vers d'amour, il faut lui tenir compte d'avoir, dans une certaine mesure, réagi contre les tendances et le faux goût de son temps. Si, ouvrant les *Amours*, nous voyons qu'ils commencent ainsi :

> Je n'écris point ici l'embrasement de Troie,
> Ses larmes, ses soupirs...............
> J'y dépeins seulement les pleurs dont je me noie,
> Le feu qui me consume,

ne refermons pas le livre aussitôt ; disons-nous que cette phraséologie démodée recouvre peut-être un sentiment sincère ; rappelons-nous que le Pyrrhus de Racine, pourtant bien « vraiment épris », parlera parfois encore le même langage :

> Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie,
> Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
> Brûlé de plus de feux que je n'en allumai ;

ayons le courage de poursuivre la lecture des *Amours*, et nous serons agréablement surpris de ne pas trouver seulement dans les vers de Tristan une succession de pointes et de jeux d'esprit, mais d'y entendre par moments parler la passion « toute pure ».

C'est qu'à la différence des Voiture, des Maleville, des Gombauld, qui se sont presque toujours contentés de faire les langoureux « pour une Iris en l'air », et qui ont écrit leurs vers d'amour avec leur esprit, et non avec leur cœur, Tristan a véritablement et ardemment aimé; dans ses poésies érotiques, derrière le rimeur nous trouvons un homme, un homme qui a été heureux et qui a souffert par l'amour, qui a connu les joies des tendresses partagées, et qui trahi, a pleuré. Il a donc pu faire de

l'amour une peinture exacte et fidèle, et, s'il en a reproduit avec puissance, dans sa *Mariamne*, l'entraînement irrésistible, les soupçons jaloux et les transports furieux, il en a montré avec grâce, dans ses sonnets et dans ses stances, les espérances fiévreuses, les dépits promptement apaisés et les ivresses divines. Avec quel enthousiasme de jeune païen il célèbre les charmes de sa maîtresse :

On l'estime à son teint la courrière du jour,
Quand on l'entend parler, c'est Minerve elle-même,
Et lorsqu'elle sourit, c'est la mère d'Amour.

Maître du cœur de Philis, il regarderait en pitié les « conquérants ambitieux » :

Vous pourriez conquérir, s'il plaisait au destin,
Les terres du couchant, les climats du matin,
Et l'île dont la rose est la reine de l'onde ;
Vous pourriez asservir l'Etat des fleurs de lis,
Vous pourriez imposer des lois à tout le monde :
Mais tout cela vaut moins qu'un baiser de Philis.

Il se rend bien compte que ses désirs tendent trop haut, et qu'ils sont aussi téméraires que ceux d'Icare : mais n'importe ; il l'imitera dans ses amours, dût-il périr comme lui :

Il fit une chute mortelle ;
Mais son audace fut si belle
Que l'on en parlera toujours.

Cependant, à voir ses vœux mal accueillis, sans doute à cause de sa pauvreté, le ressentiment du poète éclate contre son idole en plaintes et en épigrammes ; il s'excite à mépriser celle qui le méprise ; il demande à la magie de le guérir de sa folle passion ; vains efforts : il ne peut oublier la belle dédaigneuse, et il s'en irrite :

Comment ? je l'aime encore, et ne puis me distraire
D'observer tous les jours sa grâce et ses appas ?
O cruelle influence à mon bonheur contraire,
Qui me force d'aimer ce qui ne m'aime pas !

Mais quoi ? il est bien obligé de reconnaître

Que toute autre beauté n'est pas même capable
De faire des faveurs qui vaillent son mépris.

Hé bien ! puisque ni soumission, ni prière n'ont rien pu sur ce cœur orgueilleux, l'amant rebuté essaiera d'une ruse qu'a recommandée l'auteur expérimenté de *l'Art d'aimer;* il feindra l'indifférence :

... Mon dernier secret, pour me faire aimer d'elle,
Est de faire semblant que je ne l'aime point.

Le stratagème a réussi ; enfin le poète est aimé, et il donne pour cadre à l'idylle, assez voluptueuse, de ses amours un paysage, dont le charme tranquille et vaporeux fait songer à certains dessous de bois de Corot :

Dans ce bois, ni dans ces montagnes,
Jamais chasseur ne vint encore :
Si quelqu'un y sonne du cor,
C'est Diane avec ses compagnes...

Dans toutes ces routes divines
Les Nymphes dansent aux chansons,
Et donnent la grâce aux buissons
De porter des fleurs sans épines.

Jamais, les vents, ni le tonnerre,
N'ont troublé la paix de ces lieux,
Et la complaisance des dieux
Y sourit toujours à la terre ;

par un gracieux enfantillage, tandis que sa maîtresse se mire dans le cristal d'une fontaine aux eaux si profondes

qu'elles en paraissent noires, il lui demande de le faire boire au creux de ses mains; puis il la presse avec transport contre sa poitrine :

> Donnons-nous des baisers sans nombre,
> Et joignons à la fois nos lèvres et nos cœurs ;

et, reprenant le thème familier à Ronsard, il s'écrie après lui : « Cueillons notre jeunesse » ;

> Le temps qui, sans repos, va d'un pas si léger,
> Emporte avecque lui toutes les belles choses ;
> C'est pour nous avertir de le bien ménager,
> Et faire des bouquets en la saison des roses.

Mais l'excès même de son bonheur le trouble et l'inquiète ; il prévoit les tourments de l'absence, il en redoute les dangers; dans l'agitation d'un sommeil fiévreux, un rêve lui fait craindre que sa maîtresse ne l'aime plus; il s'éveille en sursaut, et, tout éperdu :

> Songe, fantôme affreux, noir ennemi du jour,
> Parle-moi, si tu veux, de la fin de ma vie,
> Mais ne m'annonce point la fin de son amour.

A ces inquiétudes sans cause, à ces appréhensions injustifiées, reconnaissons un amant véritable; comme l'ami dévoué que nous peint notre grand fabuliste,

> Un songe, un rien, tout lui fait peur
> Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Sans doute, il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre le petit roman d'amour que nous venons de raconter ; pour les présenter plus commodément au lecteur, nous avons relié entre elles, par un fil imaginaire, des pièces en réalité complètement détachées, qui ont été rimées à des époques différentes, et pour plusieurs femmes. Mais

ce qui reste certain, c'est que ces pièces des *Amours* et de *la Lyre* ont un accent de sincérité indéniable, qui les distingue de presque tous les vers d'amour de la même époque; et à l'honneur de Tristan nous tenions à le montrer, car ce n'est point une chose de peu de prix, dans la poésie érotique du XVIIe siècle, qu'un « vrai cri de passion ».

C'est aussi un cri de foi sincère et de piété véritable qui retentit dans les poésies religieuses de Tristan ; presque toujours le bel esprit s'y efface devant le chrétien ; le poète songe rarement au public, il songe toujours au ciel : aussi, bien que l'on rencontre encore dans ses vers de piété quelques-uns de ces faux brillants admirés de la préciosité contemporaine, bien qu'il ait écrit, par exemple, dans une pièce sur la *Nativité de Notre Seigneur* :

Une vierge vient d'enfanter
Et de faire naître son père,

bien qu'il ait osé appeler saint Laurent sur son gril :

Phénix entre les saints, céleste salamandre,

ces jeux d'esprit, la recherche et l'afféterie sont beaucoup plus rares dans son *Office de la Sainte Vierge* que dans tous les vers religieux du même temps ; c'est que les autres poètes ont trop souvent rimé en l'honneur de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints, moins par une réelle piété que par une vulgaire spéculation de librairie, ou par une pénitence imposée, ou tout au moins par un simple scrupule de conscience, afin, comme disait Corneille, « de satisfaire en quelque sorte à l'obligation que nous avons tous d'employer à la gloire de Dieu du moins une partie des talents que nous en avons reçus », tandis que Tristan dans ses poésies religieuses a mis tous les élans de son

cœur pieux. Il a rempli ses Hymnes, ses Paraphrases des Psaumes, ses Aspirations, non de pointes ingenieuses et de traits subtils, mais de tous les désespoirs de son corps endolori, de toutes les contritions de son âme pécheresse ; c'est avec angoisse qu'il réclame le Rédempteur ; c'est dans une prière ardente qu'il implore de la bonté divine une double faveur : l'apaisement de ses souffrances et le don de la grâce, sans laquelle sa faiblesse serait impuissante à lutter contre les tentations du vice...

(N.-M. Bernardin : *Un Précurseur de Racine. Tristan L'Hermite*. Paris, Picard, 1895, in-8°.)

6

La vie de Tristan L'Hermite, telle qu'elle s'offre à nous, avec l'héroïsme aventureux des jeunes années et la résignation misanthropique de l'âge mûr, avec les longs espoirs et les vastes pensées suivis de découragements qui le firent triste jusqu'à la mort, avec ses malheureuses passions indomptables et son culte persistant du beau, accuse par tous ses traits le poète possédé du feu sacré. Ce joueur, qui, de plus, nous fait lui-même cet aveu : « Une matière sèche n'est pas plus capable de s'embraser à l'approche d'un miroir ardent,que mon cœur l'étoit à la rencontre d'une beauté » a beaucoup travaillé. Son œuvre littéraire forme d'assez nombreux volumes... Ses poésies lyriques, qui, indépendamment de l'*Office de la sainte Vierge* et de beaucoup de pièces publiées à part dans les recueils du temps ou même restées inédites, comprennent trois volumes, lui assignent un des pre-

miers rangs parmi les poètes de son époque. Sans doute, elles renferment beaucoup de vers de circonstance marqués au coin de la banalité inséparable du genre, mais les bonnes pièces, pénétrées du sentiment très vif de la nature et empreintes d'un accent mélancolique qui nous émeut encore aujourd'hui, sont incontestablement d'un poète qui pouvait rivaliser avec les meilleurs d'entre ses contemporains. L'auteur n'y relève de personne et n'est disciple d'aucun maître; il est lui-même...

*

Le Page disgracié, que Sorel range parmi « les romans divertissants (1) », l'abbé Jacquin parmi « les romans badins et satyriques (2) », que Lenglet-Dufresnoy nomme « un roman comique agréable (3) », jugement auquel semble se ranger Victor Fournel (4), est avant tout il convient d'y insister, une autobiographie véritable et sincère. M. Bernardin, qui l'a soumis à un contrôle sévère, avoue n'y avoir découvert que deux ou trois erreurs insignifiantes de dates. Aussi ne doit-on pas hésiter à conclure avec les frères Parfaict : « Parmi quelques fictions dont M. Tristan peut avoir embelli son *Page disgracié*, nous y trouvons la véritable histoire de sa jeunesse (5). » Si l'on tient à toute force à enserrer ce livre dans un genre catégoriquement défini, on pourrait dire qu'il constitue un compromis entre le récit chevaleresque et le récit de mœurs, le plus souvent très réa-

(1) *La Bibliothèque françoise*, 1667, 2e édition, p. 198.
(2) *Entretiens sur les romans*, 1755, p. 98.
(3) *De l'usage des romans*, 1734, t. II, p. 326.
(4) Ouvrage cité, p. 245.
(5) *Histoire du Théâtre-François*, t. V, . 196

liste, qui commençait à ce moment à obtenir la préférence sur celui-là, mais qu'il s'inspire davantage de cette dernière tendance. Le public se lassait des grandes machines en dix volumes et plus, à la fois fadement sentimentales et ridiculement héroïques, des Gomberville, des La Calprenède et des Scudéry, et il demandait des œuvres pénétrées du sentiment de la réalité, fût elle même assez grossière, en attendant que, sous l'influence de la vie de cour et de la direction de conscience, le goût s'affinant et la psychologie des passions gagnant chaque jour en acuité subtile, pût naître une œuvre telle que *la Princesse de Clèves*, tout à fait impossible jusque-là. Quoi qu'il en soit, nous croyons que Tristan ne s'est pas plus préoccupé d'écrire un livre chevaleresque qu'un livre comique. Obéissant avant tout à la pente de son esprit, et sans y mettre tant de malice, il a voulu raconter simplement les circonstances si curieuses de son enfance et de sa première jeunesse. Sans doute, son récit sent bien çà et là le romancier ; mais, après tout, rien n'y dépasse la mesure du vraisemblable, et il est impossible d'indiquer jusqu'à quel point le narrateur y a glissé des particularités de son invention. Comme l'a dit avec esprit l'abbé d'Olivet, « même il n'a pas eu grand besoin de recourir au mensonge, pour lui donner tout à fait l'air de roman (1) ». Quant à l'omission totale de noms propres que l'on y regrette, et à laquelle *la Clef* de Jean-Baptiste L'Hermite est loin de suppléer suffisamment, elle s'explique d'une façon toute naturelle. D'une part, plusieurs des personnages que Tristan met en scène ou vivaient

(1) *Histoire de l'Académie française*, édition citée, t. I, p. 304.

encore, ou avaient laissé des descendants, et l'auteur était, en conséquence, tenu à une grande circonspection à l'égard de ceux-ci comme de ceux-là ; de l'autre, et cette raison n'a par moins de poids que la précédente, il s'est conformé, en outre, tout simplement à la mode de son temps. Tous les récits de l'époque, en effet, à part les mémoires proprement dits, sont des récits à clef. *Endymion* recouvre son auteur Gombault, et Diane, Marie de Médicis ; le *Polexandre* de Gomberville, Louis XIII, et Alcidiane, Anne d'Autriche ; le *Cyrus* des Scudéry est Condé, Mandane est Mme de Longueville, Agenor est M. de Thermes ; dans *Clélie*, Alcandre est Louis XIV jeune ; Cléonime dans son palais de Valterre représente Fouquet dans son château de Vaux-le-Vicomte ; Scaurus et la sage et belle Lyriane sont le couple Scarron ; et Damo, la fille de Pythagore, rappelle de très près Ninon de Lenclos. On pourrait multiplier à l'infini ces rapprochements. Le roman de mœurs ne procède pas d'autre façon : la plupart des personnages de Sorel, de Lannel (*le Roman satirique*), de Scarron, de Furetière, et, plus tard encore, de Lesage, de Prévost, de Marivaux, pour ne citer que quelques écrivains connus de tous, sont des êtres ayant existé en chair et en os, et qui ont porté sur la terre un nom patronymique.

Prenant donc le livre de Tristan L'Hermite tel qu'il s'offre à nous, sans tant ratiociner à son sujet, nous dirons que l'historien, le moraliste et le lettré le liront également avec plaisir et profit. Il est plein de détails intimes sur un grand nombre de personnages historiques, les uns illustres, comme Henri IV et Louis XIII, les autres de second plan, brillants grands seigneurs et belles dames

mêlés aux péripéties de la vie du héros ; il nous fait connaître leur caractère, leurs idées, leurs goûts, il les surprend dans le laisser aller et les habitudes de la vie quotidienne. Il abonde en renseignements sur la Cour, la Ville et la Province, même sur certains pays étrangers, sur les lettres et le théâtre, les mœurs, les croyances et les superstitions populaires, entre autres sur l'astrologie et l'alchimie, encore si en vogue à cette époque, même auprès des esprits éclairés. Le fond du récit est des plus variés ; sous nos yeux passent successivement des scènes de la vie seigneuriale, de la vie bourgeoise et de la vie militaire, les unes et les autres prises sur le vif et vécues, et des tableaux de genre empreints tour à tour d'une grâce charmante ou tout pénétrés du vieil esprit gaulois. Ces derniers font saillir un certain nombre d'originaux ou de grotesques tels qu'en peignent au même moment Van Ostade et David Teniers, et dont les grosses farces truculentes, qui semblent renouvelées des fabliaux, ne témoignent pas toujours d'une délicatesse de sentiments exquise. Elles sont très amusantes à lire, mais prouvent une fois de plus, à côté de tant d'autres documents, que les mœurs étaient encore, du haut en bas de la société, dans la première moitié du dix-septième siècle, bien grossières et bien rudes. Si le dix-huitième siècle a été, en théorie au moins, d'une « sensibilité » frisant le ridicule, le dix-septieme siècle, plus voisin des mœurs âpres et de la dureté de cœur impitoyable du seizième, ne s'attendrissait pas facilement. Tristan, en racontant sans beaucoup s'émouvoir des faits qui, aujourd'hui, nous impressionnent assez péniblement, n'est ni plus ni moins humain que la majorité des hommes de son temps.

Nouvelle preuve que la marche des sentiments de moralité, d'humanité et de solidarité, est soumise, comme tous les progrès d'ici-bas, à la loi du *perpétuel devenir*.

Considérée sous le rapport littéraire, la narration de Tristan L'Hermite est élégante, vive et animée. Les détails sont pris sur nature, les physionomies exactes et pleines de relief, et chacune d'elles reste bien distincte dans le souvenir. Quelques coups de crayon suffisent à l'écrivain pour tracer un croquis vigoureux et vrai. Le style, un peu lent, est plus rapproché du style de la fin du seizième siècle que de celui de la brillante période qu'allait inaugurer le règne proprement dit de Louis XIV; il est aimable et parfois très gracieux, ne manque pas de force, mais foisonne d'expressions et de constructions archaïques. Koerting trouve que, « précisément en cela, peut-être,... réside une partie du charme que *le Page disgracié* doit exercer aujourd'hui encore sur chaque lecteur », et il est permis de partager jusqu'à un certain point cet avis.

Sans aller jusqu'à rapprocher, avec l'historien allemand, le récit de Tristan des *Confessions* de Jean-Jacques, on peut néanmoins dire que, à la différence du philosophe genevois, Tristan, sans y dissimuler plus que lui ses fautes, garde toujours les convenances, ne se drape pas dans l'orgueil de celles-là et ne s'en fait pas un piédestal. Sa narration témoigne en définitive d'une âme bonne et honnête au fond, ingénue même, bien qu'il s'y révèle une très fine connaissance du cœur humain et un désabusement à peu près complet des hommes; il s'affirme en toute occasion plein de reconnaissance à l'égard de ceux, quel que soit leur rang — ce qui est à

noter pour l'époque où il écrivait, — qui lui ont rendu service ou lui ont démontré de la sympathie. *Le Page disgracié* est l'œuvre d'un écrivain et d'un poète, et il ne fait pas moins honneur à son auteur que ses tragédies et ses poésies.

(AUGUSTE DIETRICH. *Introduction au Page disgracié.* Paris, Plon, 1898, in-16, pp. XXVII, XXXV, à XXXIV.)

BIBLIOGRAPHIE

1. — Ouvrages de Tristan

I.— *La Mer. A Monsieur, frère du Roy.* Paris, Nicolas Callemont, MDCXXVIII (1628), in-4°.

II. — *Plaintes d'Acante et autres œuvres du Sr de Tristan.* A Anvers, chez Henri Aertssens, 1633, in-4°. Frontispice gravé par Lucas Vosterman (un exemplaire à la Bibliothèque Mazarine : 10871 D). Réimpression : *Plaintes d'Acante*, etc. Paris, Pierre Billaine, 1634, in-4°. (Dans cette édition, le frontispice ne porte pas de signature.)

III. — *Eglogue maritime dédiée a la Reine de la Grande Bretagne par le Sr de Tristan l'Hermite, gentilhomme de la suite de Mgr le duc d'Orléans.* A Bruxelles, chez Godefroy Schovaerts, 1634, petit in-4° (Ed. citée par M. N. M. Bernardin : *Postface des œuvres dramatiques de Tristan l'Hermite*, etc., 1900-1907, fasc. 10.)

IV. — *La Peinture de son Altesse Serenissime.* [Princesse Isabelle-Claire-Eugénie, infante d'Espagne. Sans nom d'auteur, sans indication de lieu et sans date].

(Anvers, Impr. Plantinienne, 1634), in-4°. Frontispice de Rubens.

V. — *La Mariamne*, tragédie. A Paris, chez Augustin Courbé, 1637, in-4°. Il existe une foule de réimpressions de cette œuvre célèbre. Citons : *la Mariamne, reveue et corrigée.* Paris Courbé, 1637, 1639 et 1644, in-4°. (Ces éditions ont subi de nombreuses modifications. C'est dans la 3e édition, celle de 1639, qu'il faut chercher le texte définitivement fixé par l'auteur.) *La même.* Paris, A. Rafflé, s. d., in-12 ; *la même,* imprimée à Rouen, et se vend à Paris, chez A. Courbé, 1645, in-12 ; *la même,* dans le recueil intitulé : *Théâtre françois des Sieurs de Scudéry, Tristan, Desmarets et autres.* Paris, Courbé, 1648, in-12 ; *la même, suivant la copie imprimée.* A Paris (à la Sphère), 1676, petit in-12 ; *Ibid.*, Troyes, chez la Veuve de Jacques Oudot, 1718, in-12 ; *Ibid., augmentée de la Vie de l'auteur.* Paris, Flahault, 1724, in-12 ; *Ibid., revue et corrigée par J.-B. Rousseau.* Paris, Didot, 1731, in-12 ; *Ibid.*, s. l. n. d., in-12 ; *Ibid., remise au théâtre* (*Pièces dramatiques choisies et restituées par M****. Amsterdam, 1734, in-12) ; *Ibid.* (*Théâtre françois ou recueil des meilleures pièces de théâtre,* etc., t. II, Paris, 1737, in-12) ; *Ibid.* (*Recueil des meilleures pièces dramatiques faites en France depuis Rotrou jusqu'à nos jours*, t. IV, Lyon, 1780, in-12) ; *Ibid.* (*Petite Bibliothèque des théâtres... Tragédies françoises,* t. II. Paris, 1784, in-12).

VI. — *Principes de cosmographie, tirez d'un manuscrit de Viette et traduits en François.* A Paris, chez Aug. Courbé, 1637, in-12 ; *le même,* 1643, in-12 (cet ouvrage a été attribué à Tristan par M. N. M. Bernardin : *Post-*

face des œuvres dramatiques de Tristan l'Hermite, etc.).

VII. — *Les Amours de Tristan*. A Paris, chez Pierre Billaine et Augustin Courbé, 1638, in-4°. Frontispice gravé. (C'est la réimpression augmentée des *Plaintes d'Acante* de 1633 et de 1634.) *La même*, sous ce titre : *les Amours de feu M. Tristan et autres pièces très curieuses*. A Paris, chez Gabriel Quinet, 1662, petit in-12. Frontispice gravé. (Cette dernière édition contient de plus que la précédente, un avant-propos intitulé : *Sujet des Plaintes d'Acante* et les poèmes : *la Lyre d'Orphée* et *les Baisers de Dorinde*.) Voyez en outre : *Poésies galantes et héroïques du Sieur Tristan*, etc. Paris, J.-B. Loyson, 1662, in-4°.

VIII. — *Panthée, tragédie par M. Tristan*. A Paris, chez Augustin Courbé, 1639, in-4 et in-12. Réimpression : *Panthée*, etc. (*Théâtre François des Sieurs de Scudéry, Tristan, Desmarest et autres*. Paris, Courbé, 1648, petit in-12); *Ibid*. (*Théâtre françois ou recueil des meilleures pièces de théâtre des anc. auteurs*, t. III. Paris, Ribou, 1703, in-12) ; *Ibid*. (*Théâtre françois ou recueil des meilleures pièces de théâtre*, etc., t. II. Paris, 1737, in-12.)

IX. — *La Lyre du sieur Tristan*. Paris, Augustin Courbé, 1641, in-4. Frontispice gravé.

X. — *Lettres meslées du sieur de Tristan*. A Paris, chez Augustin Courbé, 1642, in-12. Frontispice gravé.

XI. — *Le Page disgracié ou l'on voit de vifs caractères d'hommes de tous tempéramens et de toutes professions*, etc. Paris, Toussainct-Quinet, 1643, 2 vol. petit in-8. Réimpressions : *le Page disgracié*, etc. (augm. d'une dédicace, d'un avertissement au lecteur, d'une Table et d'une Clef des personnages par J.-B. L'Hermite). Paris, André Boutonné, 1667, 2 vol. pet. in-8 ; *le Page*

disgracié, etc., *nouv. éd. avec une introd. et des notes par Auguste Dietrich*. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1898, in-12.

XII. — *Plaidoyers historiques, ou discours de controverse*. A Paris, chez Antoine de Sommaville et Augustin Courbé, 1643, in-12. Réimpressions : *Plaidoyers historiques par M. Tristan*, etc. Lyon, chez Claude de La Rivière, 1649 et 1650, petit in-8.

XIII. — *A son Altesse royale sur la prise de Graveline. Stances*. S. l. n. d. (1644), in-fol.

XIV. — *La Folie du Sage, tragi-comédie par M. de Tristan*. Paris, Toussainct-Quinet, 1645, in-4° et in-12; *la même*. Paris, 1645, in-12, et 1649, in-12.

XV. — *La Mort de Sénèque*, tragédie. Paris, Toussainct-Quinet, 1645, in-4° ; *la même*. Paris, T. Quinet, 1646, in-8, et 1647, in-12.

XVI. — *La Mort de Chrispe ou les malheurs domestiques du grand Constantin, tragédie*, etc. A Paris, chez Cardin Besongne, 1645, in-4°. Réimpressions : *la Mort de Crispe*, etc. Toulouse, Bernard Fouchac, 1652, in-8 ; Troyes, Nicolas Oudot, 1656, in-12 : Paris, 1713, in-18 ; *la même* (*Théâtre françois ou recueil des meilleures pièces de théâtre des anciens auteurs*, t. I, Paris, Ribou, 1703, in-12); *Ibid*. (*Recueil des meilleurs pièces de théâtre*, etc., t. II, Paris, 1737, in-12); *Ibid*. (*Recueil des meilleures pièces dramatiques*, t. VIII, Lyon, 1780, in-12).

XVII. — *L'Office de la Sainte Vierge, accompagné de Prières, méditations et instructions chrétiennes, tant en vers qu'en prose, par Fr. L'Hermite, enrichi de figures dessinées par le sieur Stella et gravées à l'eau-forte par A. Bosse*. Paris, Pierre Des-Hayes, 1646, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé trois fois, sous un titre diffé-

rent. Savoir : *les Heures dédiées à la Sainte Vierge, nouvellement présentées à la Reyne, contenant les Offices de l'Eglise pour tous les temps de l'année accompagnées de Prières, Méditations et Instructions chrestiennes, tant en vers qu'en Prose, par F. Tristan L'Hermite. Enrichies de figures dessinées par le sieur Stella, et gravées par Antoine Bosse.* A Paris, chez J.-B. Loyson, 1653, 1656 et 1664, in-12.

XVIII. — *Les Vers héroïques du Sr. Tristan.* A Paris, chez l'auteur, 1648, in-4 ; Figures gravées par du Guernier, Daret et Chauveau. Portrait de Tristan par Daret. (Il y a de nombreux exemplaires dépourvus des gravures ou du portrait. L'un de ces derniers, appartenant à M. Emile Magne, est orné d'un portrait gravé au XVIIIe siècle par Desrochers, et ajouté.)

XIX. — *La Celimène de M. de Rotrou, accommodée sous le nom d'Amaryllis, pastorale par M. Tristan.* A Paris, chez Ant. Sommaville et Aug. Courbé, 1653, in-4. *La même.* A Paris, chez Guillaume de Luyne, 1653, et 1661, in-12 ; *la même, jouxte la copie imprimée à Paris, chez Ant. Sommaville. 1654.* Bruxelles, F. Foppens, 1654, in-12 (Cf. J.-C. Brunet).

XX. — *Le Parasite, comédie par M. Tristan.* Paris, A. Courbé, 1654, in-4°. (Reimprimée dans le recueil de V. Fournel : *les Contemporains de Molière.* Paris, 1875, t. III, in-18.)

XXI. — *La Renommée a son Altesse de Guise.* A Paris, chez Guillaume de Luyne, 1654, in-12.

XXII. — *Osman, tragédie du sieur Tristan l'Hermite.* A Paris, chez Guillaume de Luynes, 1656, in 12.

XXIII. — *La Carte d'Amour.* Publié dans le *Recueil*

des pièces en prose les plus agréables de ce temps. Paris, Ch. de Sercy, 1659, in-12, prem. partie (cette pièce curieuse, que nous avons réimprimée, est attribuée à Tristan par Ch. Sorel, dans sa *Bibliothèque françoise*).

XXIV. — *Poésies galantes et héroïques du sieur Tristan l'Hermite, contenant ses Amours, sa Lyre, les Plaintes d'Acante, la Maison d'Astrée, la belle Gueuse, l'Aveugle amoureux, les Terreurs nocturnes, Diverses chansons, la Comédie des Fleurs, l'Amour travesty, la belle Ingrate, Epistre burlesque, la Servitude, la Belle Gorge. Et autres pièces curieuses sur différents sujets, enrichies de Figures.* A Paris, chez J. Bapt. Loyson, 1662, in-4 (ainsi que son titre l'indique, c'est là un recueil copieux, mais factice, des principales œuvres lyriques de Tristan. Il est divisé en trois parties; chacune de ces parties à une pagination distincte. La première et la troisième offrent une réimpression de diverses pièces des *Amours* de 1638 et de *la Lyre* de 1641; la seconde est formée de 366 ff. empruntés au tirage de l'édition des *Vers Héroïques* de 1648, et d'un feuillet supplémentaire contenant des *Stances à Sylvie*.

XXV. — *Les Amours de feu M. Tristan et autres pièces très curieuses.* A Paris, chez Gabriel Quinet, 1662, petit in-12. Frontispice gravé. Nous avons observé déjà (nº VII) que cette édition contient, de plus que celle de 1638, un avant-propos intitulé, *Sujet des Plaintes d'Acante*, et les poèmes : *la lyre d'Orphée* et *les Baisers de Dorinde*. Ces deux dernières pièces sont extraites de *la Lyre*, recueil de 1641.

XXVI. — [*Théâtre complet de Tristan l'Hermite.*] *Les Cahiers d'un Bibliophile. Le Parasite. La Mariane.*

La Mort de Sénèque. La Folie du Sage. Panthée. La Mort de Chrispe. Osman. Amarillis. Nouv. édition. Texte collationné sur les meilleures éd., publiées du vivant de l'auteur, par Edmond Girard, suivi d'une Postface par N. M. Bernardin. Se trouve à Paris, en la *Maison des Poètes*, 1900-1907, 10 fasc., in-16 (200 ex. numérotés).

*

Indépendamment des ouvrages cités plus haut, et de quelques Ballets, un grand nombre de recueils de prose et de vers du XVIIe siècle contiennent des poésies de Tristan. Il est bon d'observer que ces pièces ont été recueillies dans les œuvres du poète. M. Frédéric Lachèvre, dans sa *Bibliographie des Recueils collectifs de 1597 à 1700* (t. I, II et III), en a dressé une copieuse liste. Nous y renvoyons le lecteur. Quelques vers de Tristan ont été, depuis, réimprimés dans des Anthologies, entre autres : *Nouveau Recueil des Epigrammatistes françois*, de Bruzen de la Martinière, 1720 ; *Bibliothèque poétique*, de Le Fort de la Morinière, 1745 ; *Nouvelle anthologie françoise ou choix des épigrammes et madrigaux de tous les Poètes françois*, Paris, 1769, t. II ; *L'Elite des poésies fugitives*. Londres, 1770, in-4, IV et V ; *Annales poétiques*, de Sautereau de Marsy et Imbert, 1782, ; *les Poètes français*, de Eugène Crepet ; *Cent poètes lyriques précieux et burlesques*, de Paul Olivier; *Ballets et Mascarades de Cour de Henri III à Louis XIII (1581-1652)*. Genève, Gay, 1868-1870, etc., etc. Si l'on joint à ces divers choix quelques poèmes nouveaux, insérés par M. N.-M. Bernardin, à la suite de son bel ouvrage : *Un précurseur de Racine*, etc., on aura, croyons-nous, signalé toute la production lyrique de Tristan, publiée jusqu'à ce jour.

2. — Ouvrages à consulter.

Ch. Sorel : *Bibliothèque françoise*, 2e éd., 1667.

Loret : *La Muse historique*, éd. Ch. L. Livet, t. II, p. 96.

Guéret : *Le Parnasse réformé*, etc., 1669.

Chevræana, édition d'Amsterdam, 1700, pp. 29-30.

Adrien Baillet : *Jugemens des savans*, 4e édition, Amsterdam, 1725, t. IV, pp. 217-218, in-12.

Titon du Tillet : *Description du Parnasse françois*, etc. Paris, J.-B. Coignard, 1727, p. 355.

Pellisson et d'Olivet : *Histoire de l'Académie françoise*, éd. Ch.-L. Livet. Paris, Perrin, 1858, t. I, p. 305.

Pierre Bayle : *Dictionnaire historique et critique*, 5e édit. t. V. Amsterdam, 1734, in-fol.

Les Frères Parfaict : *Histoire du Théâtre Français*, t. V, p. 21, et t. VII, p. 422.

Abbé Goujet : *Bibliothèque françoise*, t. XVI, p. 203. Paris, H.-L. Guérin et P.-G. Le Mercier, 1754, in-12.

Menagiana, Ed. d'Amsterdam, 1762, t. I, pp. 146-147.

Abbé de la Porte : *Anecdotes dramatiques*, 1775.

Joullietton : *Histoire de la Marche*, 1814, t. II, p. 105.

Viollet-le-Duc : *Bibliothèque Poétique*. Paris, Hachette, 1843, p. 480.

Edouard Fournier : Notice publiée dans *les Poètes français*, d'Eugène Crepet, t. II, pp. 583 et suiv.

Furetière : *Recueil des Factums*, etc., éd. Ch. Asselineau. Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1859, t I (3e factum).

Victor Fournel : *La littérature indépendante et les écrivains oubliés du XVIIe siècle*. Paris, Didier, 1866,

in-12; *Les Contemporains de Molière*. Paris, 1875, 3 vol. in-12.

Ernest Serret : *Un précurseur de Racine. Tristan l'Hermite*. Le Correspondant, 25 avril 1870.

Louis Duval : *Esquisses marchoises*. Paris, 1879, in-8°.

Prof. Lotheissen : *Geschichte der franzoesischen Literatur im XVII Jahrhundert*. Vienne, 1879, t. II, p. 119.

Heinrich Kœrting : *Geschichite des franzoesischen Romans im XVII. Jahrhundert*, 2e édition. Leipzig, 1891, 2 vol. in-8°.

Pierre Quillard : *Les Poètes hétéroclites. François Tristan l'Hermite de Soliers*. Mercure de France, août 1892.

N. M. Bernardin : *Un précurseur de Racine. Tristan L'Hermite sieur du Solier (1601-1655), sa famille, sa vie, ses œuvres*. Paris, A. Picard, 1895, gr. in-8°; *Postface* à l'éd. des *Œuvres dramatiques de Tristan*, publiée par Ed. Girard. Paris, Maison des Poètes, 1900-1907, fasc. 10.

Auguste Dietrich : *Introduction au Page Disgracié*. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1898, in-12.

Paul Olivier : *Cent poètes lyriques précieux ou burlesques du XVIIe siècle*. Paris, Havard fils, 1898, in-18.

Frédéric Lachèvre : *Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700*. Paris, Leclerc, 1901-1905, t. I, II et III, in-4°.

Jules Marsan : *La Pastorale dramatique en France à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle*. Paris, Hachette, 1905, in-8. (Voy. la *Célimène*, de Rotrou).



TABLE DES MATIÈRES

LA LYRE

POÉSIES HÉROIQUES

LE PAGE DISGRACIÉ

OUVRAGES ATTRIBUÉS A TRISTAN L'HERMITE

APPENDICE



Poitiers. — Imp. du Mercure de France (Blais et Roy).